




201-16

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

A. DE PONTMARTIN

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

HUITIÈME SÉRIE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1887

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

A. DE PONTMARTIN

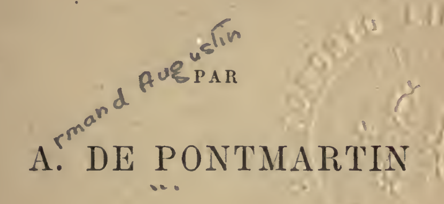
Format grand in-18.

Causeries Littéraires	1	vol.
Nouvelles Causeries Littéraires	1	—
Dernières Causeries Littéraires	1	—
Causeries du Samedi	1	—
Nouvelles Causeries du Samedi	1	—
Dernières Causeries du Samedi	1	—
Contes d'un Planteur de Choux	1	—
Contes et Nouvelles	1	—
Les Corbeaux du Gevaudan	1	—
Entre Chien et Loup	1	—
Le Filleul de Beaumarchais	1	—
La Fin du Procès	1	—
Le Fond de la Coupe	1	—
Les Jeudis de Madame Charbonneau	1	—
Lettres d'un Intercepté	1	—
La Mandarine	1	—
Mes Mémoires	2	—
Mémoires d'un Notaire	1	—
Or et Clinquant	1	—
Pourquoi je reste a la campagne	1	—
Le Radeau de la Méduse	1	—
Les Semaines Littéraires	1	—
Nouvelles Semaines Littéraires	1	—
Dernières Semaines Littéraires	1	—
Nouveaux Samedis	20	—
Souvenirs d'un Vieux Critique	7	—
Souvenirs d'un Vieux Mélomane	1	—

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE



PAR

A. DE PONTMARTIN

HUITIÈME SÉRIE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1887

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

LES SŒURS HOSPITALIÈRES

par le docteur *Armand Desprès.*

Vous connaissez la situation, et je n'ai rien à vous apprendre : d'une part, un chirurgien plein de savoir et d'expérience, ne perdant pas une occasion de se déclarer étranger ou hostile à cette religion *oppressive* (*sic*), qui inspire, soutient, console les Sœurs hospitalières et les dégage de tous les intérêts de ce monde; de l'autre, une bande de malfaiteurs; car, quel nom donner à des gens qui, non contents de sacrifier la France à la République, — la victime au bourreau, — sacrifient à leurs misérables passions le prolétaire, le pauvre, le malade, c'est-à-dire une partie considérable de ce suffrage universel qui les a tirés de leur néant? M. le docteur Armand Desprès est incrédule, libre penseur. Non seulement il ne s'en cache pas, mais il affecte de le répéter avec une sur abondance d'aveux sur laquelle je reviendrai tout à

l'heure. Toutefois, l'évidence lui parle plus haut que toutes les variétés du scepticisme. Vincent de Paul l'a un moment dissuadé de Voltaire. Mieux que personne, en qualité de chirurgien à l'hôpital de la Charité, il a été en mesure de comparer le service des religieuses à celui des infirmières laïques, de constater les effets de la laïcisation, de calculer l'énorme différence des frais, les charges toujours croissantes du budget de l'Assistance publique, les bévues du gambettiste M. Quentin, l'odieux et bestial entêtement du Conseil municipal de Paris, et, par-dessus tout, l'aggravation des souffrances et des privations de ces pauvres malades, échangeant les doux soins et les balsamiques influences de leurs anges gardiens en guimpe et en cornette, contre les meurtrières négligences et les désastreux grapillages des mégères sans foi ni loi, qui prélèvent une dîme sur le vin, sur le lait, sur la viande, administrent des poisons au lieu de remèdes, font danser l'anse du panier de la charité laïque, et, le mardi-gras, se déguisent pour aller courir les bals de barrière. Chaque page du livre de M. le docteur Després contient un fait révoltant, monstrueux, scandaleux, qui suffirait au procès de la République, si ce procès, encore pendant, n'était déjà jugé. Je cite au hasard :

« Les surveillantes et infirmières laïques, substituées aux religieuses, ont déjà, en dix-huit mois, quatre morts par imprudence à leur charge : une malade étouffée dans un bain ; trois empoisonnements

par lavements d'acide phénique; un à l'hôpital Tenon, un à l'hôpital Laënnec, et un, l'an passé, à l'hôpital Cochin. C'est même ce fait auquel M. Quentin, directeur de l'Assistance publique, a fait allusion devant le Conseil municipal, ces jours-ci. Mais M. Quentin a égaré le Conseil municipal en lui laissant croire qu'il s'agissait d'un fait imputable aux religieuses. Je le répète, il s'agissait d'une malade de la maternité de Cochin, bâtiment isolé, desservi exclusivement par des laïques, et où les religieuses n'ont pas le droit de pénétrer. »

En voyant la majorité du Conseil municipal de Paris, élue par ce pauvre peuple où se recrutent, hélas! les prédestinés et les tributaires de l'hôpital, résister à tout, même au vœu des intéressés, aux pétitions des malades, aux plus simples notions de l'humanité et de la pitié, pour satisfaire sa rage d'impiété, M. le docteur Desprès risque une explication toute médicale :

« Il y a, nous dit-il, un genre d'aliénation mentale qu'on appelle la folie en commun. Elle consiste en ceci que deux ou trois personnes, douées de raison individuellement, déraisonnent lorsqu'elles sont réunies. Nous assistons aujourd'hui, grâce à la permanence des assemblées et des réunions, au spectacle de l'aliénation en commun ou *folie collective*, phénomène que l'on peut observer rétrospectivement dans l'histoire du temps passé. Cinq ou six esprits mal

équilibrés ou pervers, dans une réunion d'hommes de facultés moyennes, donnent le ton; le reste suit par un entraînement connu.... La laïcisation des hôpitaux est une de ces idées *délirantes*, et ce qui le prouve, c'est que, comme les idées délirantes ordinaires, elle ne peut être combattue par aucun avis bienveillant, aucune bonne raison, aucune expérience.

» Il est peut-être bon en thérapeutique mentale de ne point contrarier les idées *délirantes;* mais, lorsqu'il s'agit de graves intérêts, la complaisance est le pire des périls. Prenons garde que les idées *délirantes* n'envahissent d'autres assemblées, d'autres milieux. Nous sommes une nation déjà vieille, qui ne peut se permettre longtemps de jouer avec sa raison. »

M. le docteur Desprès parle en médecin, en prince de la science. Je vais essayer de parler en catholique, dût-on me traiter de superstitieux, de rétrograde ou de visionnaire. Pour moi, cette aliénation mentale, cette folie en commun, cette idée délirante, a un autre nom. Je l'appelle carrément la possession démoniaque ou satanique. Ces Quentin, ces Bourneville, ces Pichon, ces Sigismond Lacroix, ces Lafont, ces Robinet, ces Monteil, ces Cattiaux, etc., ne sont pas des fous, ce sont des possédés. Il est de mode aujourd'hui, dans la nouvelle école, dont la morale et la littérature se valent, de se moquer du Diable, de le reléguer dans les féeries du Châtelet, de le déclarer disparu dans les ténèbres du moyen âge, d'affirmer que le progrès moderne en a fait justice et que

son règne est fini. S'il était fini, il recommence. Satan s'est emparé de ces gens-là et de leur clientèle, et ne lâche plus sa proie. Il les pénètre de son souffle; il murmure à leur oreille les blasphèmes hideux qu'ils répètent sous sa dictée. Comment expliquer autrement cette furie de haine, cette soif de sacrilège, cet acharnement de bête fauve contre l'évidence, contre les chiffres, contre la certitude d'aggraver et d'envenimer les tortures de ceux qu'ils prétendent plaindre et qu'ils bercent de leurs mensonges? — Et, ce qui n'est pas moins extraordinaire, comment expliquer l'aveuglement de ces milliers d'électeurs pauvres, qui, d'une main, signent les pétitions pour conserver les Sœurs hospitalières, et, de l'autre, déposent dans la cruche électorale les noms de leurs persécuteurs? Cette religion, qu'ils détestent, que leur a-t-elle fait? La connaissent-ils? Par quel bout les a-t-elle touchés? Dans quelle fibre de leur être les a-t-elle contrariés ou froissés? A ne consulter que les apparences officielles et mondaines, ils l'ont vaincue. Ils sont au pinacle, et peu s'en faut qu'ils ne la relèguent aux catacombes. Sont-ils astreints à un seul de ses préceptes, gênés par un seul des devoirs qu'elle impose? Chaque marque de mépris qu'ils lui prodiguent les élève d'un cran dans l'estime de leurs concitoyens; chaque blasphème leur est compté comme un bon point. Leur haine est de l'ingratitude : cette religion qu'ils insultent, ils ne sauraient s'en passer, puisque, en frappant sur ses ministres, sur ses fidèles, sur ses sacrements, sur ses dogmes, ils raffermissent leur

popularité chancelante, ils conjurent les divisions et assourdissent les gros mots, trop fréquents entre frères et amis; ils y trouvent un sûr moyen de se mettre d'accord avec ceux qui les traitent de prévaricateurs, de fripons, de traîtres ou d'imbéciles.

Ils sont impies par orgueil : *Ni Dieu, ni Maître!* Cet orgueil se nourrit de cette impiété. C'est si beau et si flatteur de ne croire à rien, de persécuter ceux qui croient, de maintenir en face des superstitions sa dignité d'homme, comme M. Cardinal, le grotesque héros de Ludovic Halévy! On est toujours asservi par quelque côté; mais quelle différence! Il y a servitude et servitude. Être l'esclave des passions les plus basses, des calculs les plus vils, des instincts les plus grossiers, l'esclave du voyou qui injurie le prêtre, du souteneur qui se bat avec les sergents de ville, de l'ivrogne qui s'endort sur un banc des boulevards extérieurs, du mastroquet dont les opinions sont plus rouges que ses vins, du rôdeur de barrière, de l'habitué des carrières d'Amérique, du récidiviste, du repris de justice, à la bonne heure! Il n'y a rien là qui puisse humilier; mais esclave volontaire du joug léger de l'Évangile, esclave de la foi de Bossuet et de Bourdaloue, de Lacordaire et de Veuillot, fi donc!...

Vous voyez bien qu'ils sont *possédés*. Il faut qu'ils le soient, pour qu'ils montent un jour d'un grade et soient *réprouvés*. Savez-vous que ce serait trop commode? nous offrir, pendant leur règne, la sinistre caricature de toutes les puissances du mal, et, quand

sonnera l'heure de la justice humaine, être quittes en redevenant des zéros malfaisants! Il faut qu'ils sortent du pouvoir, marqués au front du sceau de la réprobation éternelle. Satan se chargera du reste.

Le titre même du livre de M. le docteur Desprès a un charme mystérieux, irrésistible, qui désarmerait ses adversaires, s'ils n'étaient décidés à être des brutes. SŒURS HOSPITALIÈRES! Oui, c'est bien cela: ce n'est plus l'hôpital avec ses sombres images, si effrayantes pour le pauvre, que parfois il aime mieux mourir isolé sur son grabat. C'est l'hospitalité, souriant à travers ses larmes, tendant la main à l'indigent, au naufragé, au malade, à l'infirme, à l'incurable, au déshérité, au désespéré; représentée par des anges visibles, desquels Paul de Molènes a dit: « Leurs cornettes blanches ressemblent à des ailes qu'elles auraient repliées afin de prendre pied sur la terre, et, de là, faire appel à toutes les douleurs humaines pour les secourir, les alléger et les consoler. » — Sœurs! l'aimable mot, et comme il rime bien à douceur! Ces angéliques créatures ont renoncé à être épouses et mères; elles ne sont les filles de personne, puisqu'elles ont brisé les liens de famille; elles sont les sœurs de tout le monde. Le maréchal de France, l'évêque, le millionnaire, la grande dame, les appellent de ce nom, comme le plus obscur de leurs clients, le plus humble de leurs malades. Elles sont nos sœurs, à tous, par le sang de Jésus-Christ. Plus éloquent que toutes les théories égalitaires, ce nom sert de trait d'union entre-

le riche et le pauvre; celui-ci peut se figurer qu'il est de la même famille que les heureux de ce monde, puisqu'ils ont la même sœur. Lorsqu'elle s'incline sur son lit d'hôpital, il peut s'imaginer qu'il n'est pas seul ici-bas, — ni là-haut.

On ferait un volume avec les détails que le docteur Desprès invoque à l'appui de sa cause.

« Une laïque, nous dit-il, peut être mariée, mère de famille. Tout le temps qu'elle pourra prendre au service des malades, elle le prendra pour l'employer aux soins de son ménage, et elle aura raison. Qui en souffrira ? Le malade, qui restera livré aux infirmiers. Une laïque peut recueillir pour elle les bijoux, bagues, boucles d'oreilles que prennent les gens de service aux mourants lorsqu'ils ne sont pas entourés de leur famille et lorsqu'ils ne sont pas surveillés. Que ferait de ces bijoux une religieuse? La tentation n'existe pas pour elle.

» Une laïque aura son enfant ou son mari malade : elle n'hésitera pas à prendre sur la nourriture commune des malades quelques douceurs pour les siens. Il ne faut pas connaître la nature humaine pour penser qu'il en sera autrement.

» Il y a des salles spéciales pour le croup et l'angine couenneuse. Y mettrez-vous comme surveillante une laïque, mère de famille, qui portera aux siens le mal contagieux ou ne fera pas son service ? Il meurt de temps en temps une religieuse dans ces services. Elle meurt seule de son angine couenneuse, et est de suite

remplacée par une autre. La chose même est tellement naturelle, que l'on n'a jamais songé à écrire son nom sur une plaque commémorative. »

Il est écrit ailleurs.

« Et les chiffres?

« Le coût d'une religieuse est de 200 francs par an. Le coût d'une laïque, sans la nourriture *séparée* et le logement *isolé*, est de 600 francs.

» M. le directeur de l'Assistance publique — toujours dans l'intérêt des pauvres, des malades et des infirmes, — avait déjà augmenté son budget de la somme ronde de 363,000 francs.

» Puisque l'occasion s'en présente, je voudrais aussi informer le public d'un procédé d'intimidation qui a été essayé pour assurer le succès de la laïcisation des hôpitaux. M. le directeur de l'Assistance publique aurait dit, l'année dernière, aux deux médecins qui nous représentent au Conseil de surveillance : « Nous » ne décorerons aucun des médecins et chirurgiens qui » ont signé la lettre pour le maintien des Sœurs. » — Oh! les gredins!

« Les laïques sont insuffisantes ; ce sont les religieuses que l'on expulse. »

A quoi bon continuer? Le mieux est de renvoyer le lecteur au livre de M. le docteur Desprès. Il a fallu l'avènement des fortes têtes du Conseil municipal de Paris et de la Commission des hospices pour obliger les honnêtes gens à se mettre en frais d'arguments

afin de prouver que deux et deux font quatre. Même dans le parti républicain ou Centre gauche, tous ceux qui ne sont pas *endiablés* s'accordent avec nous pour protester contre la laïcisation des hôpitaux. Le *Temps*, le *Journal des Débats*, le *XIXe Siècle*, le *National*, etc., etc., sont unanimes. La *Revue des Deux-Mondes*, qui n'est pas dévote, nous disait l'autre jour : « La garde des malades et des infirmes est l'occupation naturelle de la religieuse. Par le caractère sacré de sa mission, toute de dévouement et d'abnégation, et pour l'accomplissement de laquelle elle ne reculera pas devant le sacrifice de sa personne et de sa vie, la Sœur hospitalière sera toujours préférable, pour les soins à donner aux malades, à la femme que tout rattache à ce monde, les liens de la famille et les intérêts de la société. C'est une vérité que les scandales qui se renouvellent si fréquemment dans les hôpitaux depuis la laïcisation, — l'abandon journalier des malades atteints de maladies contagieuses, LES VOLS, suffiraient à prouver aujourd'hui, et c'est l'opinion que le docteur Desprès, — après avoir vu pendant vingt-six ans à l'œuvre, dans les services auquels il est attaché, l'un et l'autre ordre d'infirmières, — a en vain si énergiquement défendue au Conseil municipal, dans la presse et les réunions publiques. »

Je voudrais, avant de finir, placer la question sur un autre terrain. M. le docteur Desprès groupe des faits odieux, donne des raisons MATÉRIELLES. — « Une religieuse donnera aux malades tout son temps, parce qu'elle n'a pas de famille ; la religieuse ne

sera pas tentée de s'approprier les bijoux des mourants, parce qu'elle ne saurait qu'en faire, etc., etc... » N'y a-t-il donc pas une raison supérieure? Faut-il compter pour rien cette perpétuelle immolation de soi-même qu'enseigne la religion du sacrifice? pour rien la divine espérance qui fait trouver une joie dans la souffrance, une force dans la faiblesse? pour rien la Grâce surnaturelle qui aide à surmonter les défaillances, les répugnances et les dégoûts? Lorsqu'une de ces saintes filles échange sa robe de noces contre la robe des noces mystiques, croyez-vous qu'elle abdique toutes les délicatesses de son sexe? Croyez-vous que, en se dépouillant de ses parures mondaines, elle se dégage, comme par enchantement, de toutes les misères de notre débile humanité? Vous semble-t-il qu'il soit agréable d'aspirer l'air vicié des salles, de vivre dans une atmosphère de cataplasmes et de cautères, de braver les contagions, de panser les plaies purulentes, de faire violence à toutes les pudeurs féminines et virginales pour soigner les maladies les plus révoltantes, et souvent ne recueillir, pour prix de ces soins et de ces peines, que des paroles injurieuses et grossières? Vous semble-t-il qu'il soit facile, après avoir ainsi combattu et vaincu les révoltes de la nature, de garder un visage souriant, d'encourager les malades, de donner une lueur d'espoir à leur agonie, d'opposer un front serein à leur masque livide, de répondre par des propos affectueux à leurs brutalités? Si les Sœurs hospitalières réussissent à accomplir ce prodige, — par égard pour le docteur

Desprès, je ne dis pas ce *miracle*, — soyez sûrs que ce n'est pas seulement parce qu'elles sont dégagées des obligations de la famille et du ménage, ou parce qu'elles ne sont pas tentées de dérober aux mourants une bague ou un bracelet qui leur serait inutile. C'est pour autre chose, et c'est cette autre chose qui va me servir à conclure.

Nous devons commencer par répéter sur tous les tons qu'il est très heureux que M. le docteur Desprès soit libre penseur, franc-maçon et républicain ; que ses opinions donnent plus de force à ses raisonnements, plus de poids à ses preuves, et ne permettent pas, dans cette question de la laïcisation des hôpitaux, de douter de son impartialité absolue. Cela dit une fois pour toutes, j'aurai le droit de discuter avec lui.

Il écrit dès ses premières pages : « Le mouvement anticlérical, qui est manifeste dans notre pays, et qui a toutes les sympathies des hommes sincèrement républicains, a un but sérieux (?) » — « La religieuse, avec tous les défauts inhérents à sa religion oppressive (? ?), vaut mieux pour le malade qu'une séculière. » — « J'ai acquis la conviction que l'intérêt du malade est d'avoir une religieuse qu'il est d'ailleurs facile *de mettre au pas.* »

Cela signifie, j'imagine, que, si cette religieuse s'avisait de faire un pas de clerc, de parler de Dieu à l'agonisant, de lui proposer la visite d'un prêtre (oppression et horreur !) elle serait tancée de manière à n'avoir pas envie de recommencer.

Poursuivons ! « Tout a été dit sur le prosélytisme.

C'est *le côté faible* du religieux de toute nature. J'ai jadis montré qu'on *le réprimait* facilement, et mes convictions de libre penseur et de républicain ne m'ont pas aveuglé au point de méconnaître que, si le prosélytisme au chevet du malade n'était pas à *surveiller*, la religieuse hospitalière serait, seule dans le monde, l'idéal de la perfection...

» Prenez garde de perdre la République !... Laissez-moi vous dire que vous allez faire du tort à la République !... Prenez garde que vos exagérations ne compromettent la République ! »

La République compromise! Pauvre chère innocente! C'est comme si l'on craignait de compromettre une femme tombée de Lovelace à M. Alphonse.

« Allez! quand vous aurez perdu une fois de plus la République, il nous faudra peut-être un siècle pour la reconquérir. »

J'espère bien qu'il *nous* faudra davantage.

Je réponds. — Les citoyens Quentin, Bourneville, Cattiaux, Thulié, Level, Robinet, Monteil, etc., sont logiques; le docteur Armand Desprès ne l'est pas. Il refuse de croire à ce Dieu qu'invoquent et prient les Sœurs hospitalières. Mais alors ces Sœurs ne sont plus des saintes, héroïnes de la charité et de l'esprit de sacrifice ; elles sont des dupes. Tôt ou tard, on reconnaîtra que la religion est une imposture, un mensonge ; les hommes ne négligent rien pour arriver à la détruire. Alors il n'y aura plus de religieuses, et les docteurs Desprès de l'avenir seront bien forcés de subir des infirmières laïques.

Le docteur Després déclare, à plusieurs reprises. que le mal vient des politiciens : mais les politiciens, c'est-à-dire les hommes qui sacrifient tout à l'intérêt de leurs ambitions électorales et au stupide despotisme des *nouvelles couches*, sont le produit essentiel de la République. Ils sont nés avec elle ; supprimez-la, ils n'existeront plus.

Le docteur Després craint que la laïcisation ne nuise à la République. C'est comme s'il craignait, lui, médecin, que, dans le même corps, chez le même individu, un asthme ne nuisît à une fluxion de poitrine. La République et la laïcisation sont tellement inhérentes l'une à l'autre, tellement *sœurs siamoises*, qu'essayer de les séparer ce serait les tuer toutes les deux. Impossible sous une monarchie, la laïcisation était inévitable sous une république d'athées qui, dès le 4 septembre, a fait, de la guerre au bon Dieu, aux curés, aux congrégations religieuses, la revanche de ses défaites, l'élément de sa popularité, son signe de ralliement, son moyen de réconciliation entre républicains, lorsque, entraînés par la vérité, ils se traitent mutuellement de voleurs, de chenapans, d'aigrefins et de canailles.

Quant à la question si délicate, si divine et si humaine, du prosélytisme... le docteur Després, qui, depuis plus d'un quart de siècle, a vécu dans ces sinistres domaines de la misère, du désespoir, de l'agonie et de la mort, a pu voir par ses propres yeux et ressentir au fond de son cœur ce que c'est que mourir à l'hôpital. Parmi ces mourants, que l'enfer

dantesque réclamerait comme siens, il en est qui ont connu des jours meilleurs; le monde les a délaissés, trahis, flétris ou rejetés. Souvent un remords mêle son âcreté à leurs douleurs. Je sais bien que Chateaubriand s'est écrié dans un accès de pessimisme : « Ah! elle nous sera toujours assez chère, la main qui nous donnera notre dernier verre d'eau, un quart d'heure avant notre mort. » — Il s'est trompé. Cette main, si elle nous est chère, si nous pouvons l'embrasser d'un dernier regard, l'atteindre d'un dernier baiser, si elle place sur notre poitrine le crucifix de famille, marquera pour nous et adoucira la transition entre les amours périssables et les tendresses immortelles; elle sera l'image visible de ce qui va nous survivre sur la terre et nous suivre dans le ciel. Maintenant, la Sœur hospitalière qui, en face de ce désespéré, transmis par la misère au néant, essayera de remplacer ce néant par un acte de foi, ces ténèbres par une lumière, ce désespoir par une espérance, sera-t-elle donc si coupable? méritera-t-elle qu'on *la mette au pas?* Elle répondrait au docteur Desprès : « Vous êtes notre défenseur; vous valez cent fois mieux que vos opinions; vos adversaires vous montrent où conduisent l'athéisme et l'impiété intolérante. Vous êtes un admirable inconséquent : vous m'empêchez d'amener un prêtre au chevet de cet agonisant; vous ne m'empêcherez pas de prier pour vous. »

R. CHANTELAUZE

Mazarin. — Louis XVII. — Philippe de Commines.

I

Je crois répondre à une idée de Régis Chantelauze, en entrant immédiatement avec lui *in medias res.* Puisque je suis en veine de pédantisme et de citations latines, j'ajouterai que nul, mieux que le savant historien, ne fait mentir le vieil adage: *Scribitur ad narrandum, non ad probandum.*

Certes, il raconte à merveille; mais il ne s'abandonne au courant du récit qu'après avoir prouvé que ses personnages sont bien tels qu'il nous les présente; qu'une des conditions essentielles de leur histoire est de les dépouiller de leurs déguisements romanesques et légendaires pour les prendre sur le fait, dans toute l'impitoyable vérité de leur physionomie, de leur caractère, de leurs actes, de leurs faiblesses, de leurs vertus, de leurs vices, de leurs crimes. Volontiers je le comparerais à un très habile joueur d'échecs, qui n'a-

vance une pièce qu'avec la certitude qu'elle est imprenable, et qu'elle lui servira à gagner la partie.

Voyez, par exemple, le cardinal Mazarin. Parmi les hommes illustres ou célèbres, il en est peu qui aient été plus discutés, contestés, vilipendés, chansonnés, adulés, maudits, exaltés, dénigrés. On pourrait croire, au premier abord, qu'il est définitivement condamnable et condamné; et cela pour une raison décisive : c'est que ses contemporains, qui l'ont vu à l'œuvre, qui l'ont touché de près, que les événements ont mis sans cesse à même de prendre sa mesure, de le saisir sur le vif, la main dans le sac, et de le juger, ont été presque tous ses détracteurs passionnés; tandis que ses panégyristes, venus deux siècles plus tard, à l'abri de ses griffes félines, n'ont pu l'étudier que d'après des documents dont le nombre même, la variété et souvent les contradictions, laissaient le champ libre à leurs facultés d'analyse, à leur imagination, à leur fantaisie, à leurs préférences.

Eh bien, on risquerait de se tromper, si l'on cherchait dans ce contraste les éléments d'une opinion trop absolue. Il y a de tout chez Mazarin, pour qui le mot de *duplicité* ne suffirait pas. Il y a de tout : de l'aventurier, de l'intrigant, du fourbe, du diplomate, du politique, de l'Italien, du Français, de l'homme d'esprit, de l'homme de génie, du charmeur, de l'enjôleur et du... fripon, dirons-nous? Non, ce serait trop ou trop peu. Quand l'art de s'enrichir aux dépens de l'État ou du prochain atteint ces proportions colossales, ce n'est peut-être plus un vice, c'est une

puissance. Et que de disparates! Souple et despote, impétueux et câlin, avare et magnifique, laïque et homme d'Église, jouissant de la vie en épicurien, en dilettante, en grand seigneur, en Mécène, et sachant mourir à propos, de façon à sauver les apparences et à faire retomber sur Fouquet, sa créature et son complice, le trésor lentement amassé des rancunes royales.

Or Mazarin ne nous a pas pris un écu; d'autres se sont chargés de ce soin; s'il a expulsé, dans le temps, et exilé des princes, ce n'est pas lui qui a proscrit les nôtres. Nous ne pouvons nous apitoyer beaucoup sur les chefs de la Fronde, qui sacrifiaient la patrie aux intérêts de leur ambition, de leur orgueil ou de leurs amours. Quand nous aurons dit que son plus mortel et plus immortel ennemi, le cardinal de Retz, est un grand écrivain et ne fut pas vénal, son dossier n'en restera pas moins lourd. En un mot, nous n'avons souffert ni des déprédations, ni de la tyrannie de Mazarin. Même, si nous voulions exagérer une indulgence que R. Chantelauze a bien raison de ne pas partager, nous dirions que, par un singulier privilège dont le secret n'est pas arrivé jusqu'à nos ministres, au lieu de diminuer la France en la dévorant, il l'agrandissait. Il grugeait ses finances, mais il reculait ses frontières; nous connaissons des gens qui s'acquittent parfaitement de la première de ces fonctions, mais qui ont complètement négligé la seconde. C'est pourquoi Mazarin, parmi les personnages historiques, est de ceux auxquels le lointain a été plus favorable que le trop près. — « La France moderne, nous dit

excellemment Chantelauze, qui n'a pas les mêmes griefs que celle du temps de Mazarin pour être frondeuse, ne se souvient plus que des agrandissements qu'elle lui *doit.* »

Hélas ! ce n'est plus, en effet, qu'un souvenir, et il serait plus exact d'écrire : qu'*elle lui devait.* — Mais Chantelauze s'est bien gardé de ces allusions douloureuses ou satiriques, qui conviennent à l'*actualité* de l'article de journal plutôt qu'à la gravité de l'Histoire. Il possède toutes les qualités de l'historien : la justesse du coup d'œil, la sûreté de main, la sagacité d'induction, la vigueur de raisonnement, la passion de vérité qui est le contraire de la passion partiale. Il lui messiérait de descendre, comme nous, à ces épigrammes de l'heure présente, dont l'application est trop facile, et que le temps émoussera peut-être. D'ailleurs, quand il écrit : « Mazarin frappa d'impuissance les deux branches de la maison d'Autriche, qui menaçaient nos frontières à l'EST, au sud et au NORD. Il maintint la France en possession de METZ, et lui annexa l'ALSACE, moins Strasbourg, dont la conquête était réservée, bien plus tard, à Louis XIV ; » — lorsqu'il ajoute cette réflexion poignante : « Mazarin avait reconnu la nécessité de s'emparer des Pays-Bas pour protéger la France au nord-est. « L'acquisition des Pays-Bas, écrivait-il à cette époque, » forme à la ville de Paris un rempart inexpugnable, » et ce serait alors véritablement que l'on pourrait » l'appeler le cœur de la France et qu'il serait placé » dans l'endroit le plus sûr du royaume ; » sans cette

frontière, il savait fort bien qu'une bataille gagnée au nord par l'ennemi pouvait, suivant son expression, mettre l'épouvante dans Paris. » — Chantelauze n'ignore pas que le lecteur le plus obtus ou le plus distrait, se rappelant un mot cruel de M. de Bismarck, écrira en marge de cette page : « Hélas! nous n'en sommes plus là ! la République du 4 septembre a livré à l'ennemi la *clef de la maison.* Maintenant, c'est nous qui sommes le Pays-Bas. S'il est vrai que Paris aurait pu être le cœur de la France, nos nouveaux maîtres se sont arrangés pour que la France ait mal au cœur ! »

A présent, des questions se posent. Chantelauze va les résoudre.

Quelles furent, en réalité, les relations de Mazarin avec la reine Anne d'Autriche? Étaient-ils unis par un mariage secret? Mazarin était-il prêtre ou laïque? Eut-il vraiment l'ambition de faire de sa nièce, Marie Mancini, l'épouse de Louis XIV? Sa vie et sa mort furent-elles d'un catholique sincère ou d'un catholique *officiel?...*

Chantelauze nous dit nettement que Mazarin a été l'amant d'Anne d'Autriche. C'est possible. Est-ce bien sûr ? A la mort de Louis XIII et du cardinal de Richelieu, la Reine avait quarante-deux ans. Richelieu l'avait persécutée, martyrisée. Pour elle comme pour tous les contemporains, Mazarin tiré du néant — j'allais dire inventé par le grand cardinal, disciple et héritier de sa politique, avait dû accepter, comme une des clauses de son testament, sa haine contre la Régente. Pour celle-ci, plus romanesque que pas-

sionnée, sachant d'ailleurs, par l'épisode de ses problématiques amours avec Buckingham, ce que peuvent contenir d'angoisses les romans des reines, ce fut sans doute une délicieuse surprise de voir ce farouche ennemi lui offrir alliance et amitié ; surprise d'autant plus douce qu'elle lui apparaissait sous les traits d'un homme charmant, insinuant, d'une galanterie persuasive, doué du talent de plaire, d'un de ces hommes que Sainte-Beuve, d'après Balzac, nous peint comme spécialement faits pour jouer auprès des femmes le rôle de docteurs ou de confesseurs mondains, panser leurs secrètes blessures, recevoir leurs confidences, se glisser à leur chevet. Mazarin présentait à la Reine le phénomène bien rare — unique peut-être — d'un oiseau de proie caressant. Jusqu'où allèrent ces caresses? N'oublions pas que nous sommes en 1643, précisément à l'époque où les robustes galanteries de Henri IV et de ses compagnons d'armes étaient remplacées par des sentiments plus épurés, plus raffinés, plus chevaleresques, où l'amour sensuel et grossier n'osait pas s'inscrire sur la carte du Tendre. Sans partager l'enthousiasme de Victor Cousin pour la société d'alors et surtout pour les romans de mademoiselle Scudéry, il faut pourtant admettre que ces romans ridicules reflétaient, par leurs beaux côtés, les caractères et les mœurs du temps. Chantelauze nous dit en toute vraisemblance : « L'invincible passion de la Reine peut seule expliquer l'obstination sans égale qu'elle mit, pendant la Fronde, à braver toutes les tempêtes pour sauver le pouvoir de son favori, au

risque même de faire perdre la couronne à son fils. Sans l'amour de la Reine, Mazarin, expulsé deux fois du royaume et dont la tête avait été mise à prix par le Parlement, aurait-il pu, si habile qu'on le suppose, remonter au pouvoir par ses seules ressources? Évidemment non. »

Rien de plus juste. Pourtant, n'y a-t-il pas des exemples d'amitiés aussi passionnées, aussi effectives, plus solides et plus durables que l'amour? N'est-il pas permis de supposer que, une fois engagée de cœur, d'esprit, d'intérêts, avec Mazarin, Anne d'Autriche, ne voulant pas en avoir le démenti, soutint jusqu'au bout la gageure? Ne pouvons-nous pas croire que, guidée par son instinct de femme, de reine et de mère, Anne, malgré les torts de Mazarin, devina en lui le vrai représentant du salut de la royauté et du royaume, tandis que les frondeurs n'étaient et ne pouvaient être que des agents de ruine, de trahison, de pacte avec l'étranger? J'accumule les arguments, les objections, parce que l'on est toujours enclin à tenir pour vrai ce qu'on désire; — et, je l'avoue, moi qui ne puis pas appeler à mon aide l'impassibilité de l'histoire, il me répugne d'admettre cette pieuse Espagnole, cette veuve de Louis XIII, cette mère de Louis XIV, renseignée par de douloureuses expériences, parvenue au déclin de lá vie, n'ayant plus pour excuses les entraînements et les belles flammes de la jeunesse, attristant la plus belle page du grand siècle, entre *Polyeucte* et Rocroy, — par ses amours quadragénaires avec un homme qui, sans être ni

évêque, ni prêtre, ni diacre, était pourtant tonsuré. Remarquez, je le répète, que, si ces amours ont existé, leur début date de 1643 ou 1644. Supposez qu'ils aient duré jusqu'au triomphe définitif de Mazarin et aux préludes de sa maladie, quel âge aurait eu Anne d'Autriche? Quel triste revers aux nobles médailles où brille le Grand Condé à côté de Marthe du Vigean! Quel démenti à *la Princesse de Clèves!* Quel pâle bouquet de chrysantèmes fanées au milieu des roses et des lis de *la Guirlande de Julie!*

Un seul détail me rangerait à l'opinion de Chantelauze : Mazarin et la Reine mère finirent par se prendre en grippe; ce qui arrive rarement aux honnêtes amitiés, très souvent aux amours vieillottes. L'ingratitude du cardinal serait vraiment odieuse, si l'on ne pouvait alléguer en sa faveur l'irritation que lui causaient ses crises de goutte et de gravelle et la perpétuelle violence qu'il était forcé de se faire pour dissimuler sous la sérénité du masque les contractions de la figure. — « Montglat, d'accord sur ce point avec madame de Motteville, nous apprend que, lorsque la Reine mère venait faire de longues séances auprès de son lit, il la traitait comme une *chambrière.* » — Il ne se contentait pas de la rudoyer. — « Il lui rendait de mauvais offices auprès du Roi, lui disant qu'elle gâterait tout, s'il lui donnait de l'autorité. » Il y a, j'en conviens, dans ce revirement haïssable, autre chose que *l'indépendance du cœur* d'un homme arrivé au faîte et n'ayant plus besoin d'ascenseur. Il y a cette sensation de dégoût qu'un dieu vengeur

attache aux intrigues amoureuses d'arrière-saison, lorsque le calcul les a nouées, que l'intérêt les prolonge et que la lassitude les dénoue.

Je glisse sur les deux questions suivantes, que Chantelauze traite et résout avec sa supériorité habituelle : Mazarin était-il prêtre ou laïque? Laïque, — sans être gratuit, — ce qui ne l'eût peut-être pas empêché, s'il eût vécu quelques années de plus, d'aspirer à la tiare; car, si l'imprudent Fouquet avait pris pour devise ostensible : *Quo non ascendam?* son copartageant, plus habile, en avait fait son programme muet. Y eut-il un mariage secret entre Mazarin et Anne d'Autriche? Je le voudrais pour mon édification particulière; mais ce mariage, même secret, n'était pas possible. Si peu engagé que fût Mazarin, il était cardinal, et, à ce titre, il dépendait de la Cour de Rome, qui l'eût certainement mis en demeure de se démettre ou de se soumettre. « A supposer, nous dit Chantelauze, qu'un prêtre eût été assez audacieux pour bénir une pareille union, sans que, préalablement, des dispenses eussent été accordées à Rome, il se fût exposé à l'interdiction et à l'excommunication majeure, pour avoir commis un tel sacrilège. »

Et Marie Mancini? Ici, la vraisemblance est la vérité. L'ambition de Mazarin était immense, mais elle n'était pas aveugle. Son orgueil eût été délicieusement flatté de l'idée de voir sa nièce s'asseoir sur le plus beau trône de l'Europe; mais il craignait de lâcher la proie pour l'ombre. A s'obstiner dans ce projet ou plutôt dans ce rêve, il eût risqué de perdre

l'amitié de la Reine, qui ne voulait pas entendre parler de ce mariage romanesque, et dont la pensée favorite était de marier son fils à l'infante d'Espagne. Après avoir pesé le pour et le contre, Mazarin résolut de tourner à sa gloire le sacrifice de sa vanité, et de faire admirer en sa personne le plus intéressé des désintéressements. Il ne parut préoccupé que de la grandeur du jeune Roi, de tout ce que cette grandeur aurait perdu à changer

En temple de l'Amour le temple de mémoire,
A placer un roman au seuil de son histoire.

Le traité des Pyrénées et le mariage de Louis XIV suivirent de près cet épisode de famille.

Parlerai-je des exactions, des déprédations, des dilapidations de Mazarin, pendant les huit dernières années de sa vie? J'en ai à peine le courage. Ce serait fabuleux, si ce n'était pas historique. Vous en trouverez le tableau exact et saisissant, pages 221 et suivantes. Fouquet et d'Émery furent ses hommes de paille, — de la paille où il mettait le Trésor public. Ses pots-de-vin étaient plus vastes que le fameux tonneau d'Heidelberg. Ses tours de gobelet s'opéraient dans des outres. Les cartes qu'il filait auraient suffi au jeu de cinquante tripots. Dans son merveilleux et terrible portrait, de Retz a écrit le *filoutage*. Ce mot nous semble trop petit. Il donne l'idée d'un *pickpocket* se glissant dans une foule pour voler une montre ou un porte-monnaie. Je dirais plutôt brigandage; un bandit des Abruzzes, pays natal de Mazarin. Il pratiquait le

vol en grand artiste, sur une échelle gigantesque dont chaque échelon valait un million. Deux cents fois millionnaire, cet oncle d'Italie devint pour ses nièces un oncle d'Amérique. Il les dota, les dora, les maria richement, noblement, princièrement, ce qui ne leur porta pas bonheur, et ne les rendit pas meilleures. Sauf la princesse de Conti, ces filles de l'intrigue se ressentirent de leur origine. La friponnerie de l'oncle s'aigrit et s'envenima dans cette fermentation de richesses mal acquises, fécondes en vices et en crimes.

Après avoir prouvé, Chantelauze raconte; et, sans le vouloir, par la seule puissance des faits qu'il retrace avec un relief extraordinaire, l'éminent historien se montre moraliste de premier ordre. Quelle leçon de morale, le contraste de ces trésors, de ces palais, de ces ameublements somptueux, de ces tableaux de maîtres, de ces chefs-d'œuvre, en présence de cette lente agonie où se révèle le néant des biens de ce monde! Mazarin, arrivé au faite de la richesse, des honneurs, du pouvoir, est maître de la France, presque de l'Europe; il ne l'est pas de cet accès de goutte qui remonte peu à peu et va tourner à l'hydropisie. Condé, lui-même, le Grand Condé, vient faire amende honorable devant lui. Le Parlement « qui avait vendu ses meubles à l'encan pour payer un assassin, demande humblement au Roi de l'autoriser à envoyer une grande députation pour aller complimenter l'arbitre de la paix du monde ». — Et bientôt, Guénaud, le médecin, celui qui éclaboussait Boileau, répond crûment au cardinal qui lui demande : « Combien ai-je

à vivre encore? — Deux mois au moins. » — Pas même le temps de restituer les millions volés, à raison d'un million par jour! C'est avec des mains de spectre que cet omnipotent-impotent tient les rênes de l'État et compte l'or de ses coffres. On dirait qu'il sort du cercueil pour donner des fêtes, et que, dans ces fêtes, les menuets et les gavottes se changent en danse macabre. C'est un fantôme qui parcourt, la nuit, d'un pas d'ombre, ces galeries imcomparables, enviées de tous les rois, surtout du roi Louis XIV. « Le meilleur sermon ne vaut pas celui-là, dit avec raison Henri de Loménie, comte de Brienne, témoin fortuit d'une de ces ambulances nocturnes, auditeur involontaire de ces paroles entrecoupées, traduites d'Horace par Shakspeare : — « Il faut quitter tout cela!... Et encore cela, que j'ai eu tant de peine à acquérir!... Puis-je les abandonner sans regrets?... »

D'autres fois, cet agonisant farde sa mort prochaine, comme il a fardé sa vie. Sa robe rouge déteint sur ses joues livides; il se fait maquiller avec de la céruse et du blanc d'Espagne; les courtisans ne veulent pas en croire leurs regards, et le comblent ou le criblent de félicitations à deux tranchants. Ses porteurs, chargés de sa chaise, ne savent pas s'ils conduisent un vivant à la promenade ou un cadavre à la sépulture! comédie tragique, qui se termine par une pâmoison et un redoublement de souffrances!

Il y a là des pages vraiment admirables. Les jours du vieux pécheur sont comptés, et il faut mettre sa conscience en règle. Ah! s'il pouvait tricher le bon

Dieu et acheter au rabais sa place en Paradis, avec Fouquet pour commissionnaire! Voici, à son chevet, deux saints, un moine et un curé, le Père dom Ange de Bissari, théatin, et Claude Joly, curé de Saint-Nicolas des Champs; mais les consciences élastiques ont des subterfuges qui déconcertent la sainteté. A cette époque, le Roi était tout, le pays rien, et l'on approchait du moment où le Roi dirait : « L'État, c'est moi! » — Donc, rendre au monarque ce que l'on avait pris à l'État, c'était s'acquitter : acquittement, absolution, n'est-ce pas à peu près la même chose ? Mazarin, d'ailleurs, était presque sûr que Louis XIV ne voudrait pas se laisser vaincre en générosité, et que la main royale restituerait ce que donnait la main mourante. Le théatin et le curé n'y virent que du feu : Dieu veuille que leur pénitent n'en ait pas vu d'autre! Nous qui ne sommes pas dans les secrets de la Providence et qui n'avons envie de damner personne, nous serions presque tenté de pardonner à Mazarin en songeant qu'une partie de ses trésors artistiques est venue finalement enrichir nos musées et nos bibliothèques. En contemplant ces merveilles, nous répéterions volontiers le mot de Fontanes à propos du magique retour de l'île d'Elbe : « C'est abominable, et, ce qu'il y a de pis, c'est que c'est admirable. »

Nous voici bien près de Napoléon. Nous lisons dans une note, page 238 : « Mazarin avait toutes les ambitions, surtout celle de passer pour un grand homme de guerre. » — Ne m'accusez donc pas d'un trop

énorme paradoxe, si je m'abandonne à un raprochement dont je ne puis me défendre. A deux siècles de distance, les deux fortunes les plus extraordinaires, — étant donnés le point de départ et le point d'arrivée, — ont été celle de Mazarin et celle de Bonaparte, tous deux Français d'adoption, mais non pas d'origine ; conservant tous deux, l'un dans son génie politique, l'autre dans son génie universel, ce *trait* qui s'écarte de la ligne droite, et que l'on pourrait appeler le strabisme italien ; insatiables, l'un dans sa furie de conquérir, l'autre dans sa manie de thésauriser. Je ne veux les considérer que dans leurs rapports avec leur famille qui fut au nombre de leurs charges. Parti de très bas, Mazarin fit de ses nièces, aventurières de médiocre aloi et d'un placement difficile, des princesses, des duchesses, et peu s'en fallut qu'il ne fît de l'une d'elles une reine. Bonaparte coiffa ses frères de couronnes improvisées, mal ajustées à leur tête, et donna à ses sœurs des alliances illustres ou royales. Encore une ressemblance ! Napoléon, à l'apogée de sa puissance et de sa gloire, demanda à un de ses maréchaux ce que diraient son entourage et son Empire, s'il venait à mourir subitement. Le maréchal se confondit en panégyriques. « Non ! répliqua l'empereur ; on dirait : Ouf ! » — Ouf ! Ce fut aussi l'oraison funèbre de Mazarin. — « La mort du cardinal fut saluée comme une délivrance, non seulement parmi les anciens frondeurs, mais en tous lieux, à la cour, à la ville, dans toute la France et jusque dans sa propre famille... Que dit la duchesse de Mazarin, sa propre nièce, dans

ses Mémoires? Il ne reçut des siens « que des marques d'aversion, même après sa mort. Si vous saviez avec quelle rigueur il nous traitait en toute chose, vous en seriez moins surpris... — A la première nouvelle de sa mort, mon frère et ma sœur (Marie Mancini), pour tout regret, se dirent l'un à l'autre: « Dieu merci, il est crevé! »

Je crois bien que Napoléon, non plus, n'était pas tendre pour ses frères et ses sœurs, quand il avait à s'en plaindre.

Je me suis laissé entraîner par l'intérêt du sujet et par l'irrésistible récit de Chantelauze. J'ai encore à parler de *Louis XVII* et de *Philippe de Commines*. En attendant, puisque Chantelauze nous a donné un Mazarin définitif et ineffaçable, j'inscris sur la médaille: Capacité; — et sur le revers : Rapacité.

II

Le *Louis XVII* de M. de Beauchesne suffisait à l'époque où parut ce livre trempé de larmes. Nous étions en 1852. La duchesse d'Angoulême venait de mourir, et il nous semblait que cette mort renouvelait les douloureux souvenirs du Temple. Le succès du coup d'État ajournait indéfiniment nos espérances, et les tournait en élégies. On eût dit que nous n'avions plus qu'à vivre dans le passé, à ensevelir nos morts, à inscrire des dates funèbres au seuil du royal ossuaire. Un monument au lieu d'une croix de bois noir, une certitude approximative au lieu de ce vague où s'estompait la mémoire du jeune martyr, des preuves telles quelles de sa mort, servant d'épilogue au pathétique récit de ses souffrances, une émouvante paraphrase de l'ode si touchante de Victor Hugo,

> Où donc ai-je régné? demandait la jeune ombre...

voilà tout ce que nous désirions. M. de Beauchesne était l'homme prédestiné à cette tâche. Poète d'une école mixte, plus près d'Alexandre Guiraud que de

Lamartine, sa personne était élégiaque comme son talent. On savait qu'il travaillait, depuis douze ou quinze ans, à son ouvrage. Il l'avait donc commencé en un moment où le roman historique n'était pas tout à fait démodé et où Walter Scott avait encore des disciples et des imitateurs d'arrière-saison. L'intimité de Beauchesne avec des hommes excellents, tels que M. Alfred Nettement et le vicomte Joseph Walsh, auteur des *Lettres vendéennes*, qui avaient toujours l'air de réciter une page de Bossuet, devait nécessairement le pousser vers ce sentimentalisme factice et phraseur qui teignait de ses couleurs fausses la politique et l'histoire. En outre, dans cette phase de transition entre le *Crime de décembre* et la proclamation de l'Empire, le métier de prétendant à la succession d'un faux Dauphin était peu tentant. Les Naundorff n'eussent pas fait leurs frais, et n'auraient pas eu de quoi payer les venimeuses insinuations de M. Jules Favre. On sait que les grands événements, surtout les grands malheurs, ont habituellement pour effet de précipiter les imaginations dans un mensonge pour échapper à la réalité. En 1852, le mensonge Richemont et Naundorff était au-dessous du cours.

Aussi ce bon M. de Beauchesne n'eut-il qu'à s'abandonner à son penchant, et à nous faire pleurer, n'ayant pas besoin de nous convaincre. Certes, il nous prouvait, à l'aide de documents incomplets, mais suffisants, que Louis XVII était mort au Temple le 8 juillet 1795, et c'est à ce propos qu'un critique d'alors écrivait ces lignes, restées vraies : « Remarquez

l'étrange sort de cet enfant! Pour que l'on accordât à sa vie un intérêt plus sérieux et une pitié plus ardente, il lui a manqué qu'on fût plus sûr de sa mort. L'odieux travail de destruction silencieuse et clandestine, entrepris par la Convention sur sa personne, se continuait sur sa mémoire. On eût dit que ces monstres, qui n'ont voulu ni le tuer, ni le laisser vivre, mais *s'en défaire*, jouissaient encore, après coup, de leur œuvre infâme, et que l'histoire *s'était défaite* de Louis XVII comme la Révolution; » le critique citait les admirables vers de Shakspeare, encore plus *actuels* aujourd'hui qu'alors : *The cease of majesty*, etc... « La Royauté ne tombe pas seule. Un crime fait-il disparaître la majesté royale? A la place qu'elle occupait, s'ouvre un gouffre, et tout ce qui l'environne y est entraîné. »

A présent, la situation est bien différente, et le *Louis XVII*, de R. Chantelauze, est le livre de cette situation nouvelle. A la politique de sentiment succède la politique de principe; pour que le principe reste intact au milieu de tant d'influences hostiles, l'essentiel est d'écarter à tout jamais les frelons qui bourdonnent ou bourdonnaient autour de la ruche royale. Avec un sujet tel que celui-là, on peut se dispenser de chercher l'effet pathétique. Il arrive tout seul. Pas n'est besoin de se mettre le crêpe au bras avant de prendre la plume.

Ce crêpe enveloppe l'épisode tout entier. Du jour où les augustes captifs sont enfermés au Temple, un drapeau noir est arboré sur la Tour, et plus il est in-

visible, moins nos regards peuvent s'en détacher. C'est ce que Chantelauze a admirablement compris. Sa fidélité royaliste était bien sûre de nous émouvoir; mais, historien avant tout, historien de la grande école, il n'aime ni les enluminures du roman, ni les mièvreries de l'histoire sentimentale. Son affaire — et il y excelle — est de faire justice des légendes et des fables, de nous prouver que Louis XVII est mort le 8 juillet 1795, de nous le prouver cette fois sans réplique, de suppléer, par l'évidence des faits, par la puissance de sa logique, au seul accroc que l'on puisse signaler dans cet ensemble de preuves, et dont nous dirons un mot tout à l'heure.

Ne pouvant, faute d'espace, entrer dans tous les détails, je me bornerai à quelques points qui m'ont particulièrement arrêté dans ce récit où Chantelauze nous donne le Louis XVII définitif, le Louis XVII de l'histoire, au lieu du Louis XVII de l'élégie ou du roman.

Le premier Dauphin, mort quelques jours après la convocation des États généraux, et, par conséquent, traité et soigné jusqu'à la fin en enfant de France, en héritier de la couronne, avait à peine atteint sa huitième année, lorsque le Roi et la Reine, dont ce délicieux enfant était l'espoir et l'orgueil, « s'aperçurent, avec une profonde douleur, qu'il était miné par un mal terrible: le rachitisme! Peu à peu, huit de ses vertèbres furent atteintes par la carie, et il en résulta une forte déviation de la colonne vertébrale... Enfin, le 4 juin 1789, il mourait à Meudon. »

Dès lors, on aurait lieu de s'étonner, si les effroyables traitements que le royal enfant eut à subir pendant plus de dix-huit mois et sur lesquels je ne veux pas revenir, n'avaient pas développé et envenimé en lui le germe du mal qu'il apportait en naissant et qui avait tué son frère. « Le procès-verbal de l'autopsie du premier Dauphin, nous dit Chantelauze, qui eut lieu le lendemain de sa mort, et que nous avons trouvé aux Archives nationales, ne laisse aucun doute sur les caractères scrofuleux de cette maladie dont son frère aussi, à quelques années de là, devait être victime dans la tour du Temple. »

Ainsi les Naundorff, s'ils avaient réussi à établir leur filiation, auraient eu tout d'abord à exercer leurs prérogatives royales en guérissant les écrouelles ; mais ce n'étaient pas celles de leurs sujets.

Détournons nos regards de ces navrantes images. Il me suffira de dire que, à la tête de son beau volume, Chantelauze nous a donné un charmant portrait du Dauphin, gravé d'après un pastel de madame Vigée-Lebrun. — « Rien de plus gracieux que cette figure enfantine, au teint rose et blanc, au front rayonnant d'intelligence et légèrement bombé, aux grands yeux bleus qui rappellent si bien ceux de Marie-Antoinette, au nez d'une courbure aquiline à peine sensible et presque droit, à la bouche bien dessinée et souriante, au menton à fossette si bien modelé, au cou long et flexible ; tête charmante, encadrée de cheveux d'un blond cendré dont les épais anneaux tombent en se déroulant sur les épaules. »

J'ai cité ces lignes pour montrer que cet historien sait, quand il le veut, être peintre. Ou plutôt ses deux talents, chez lui, ne font qu'un. Passionnément épris de la vérité, il la cherche sur les traits de ses personnages comme dans leurs actes. Leurs traits lui font pressentir le secret de leur destinée. Pour moi, j'ai regardé longtemps cette gravure avec une émotion profonde, et, à force de la regarder, j'ai cru y voir passer un nuage de *mélancolie* préventive, quoique le mot ne fût pas inventé en 1789. — « Louis-Charles, le nouveau Dauphin, avait alors quatre ans et deux mois. » Quelle que fût l'heureuse imprévoyance de son âge, madame Vigée-Lebrun, avertie par des présages sinistres et fidèle royaliste, avait peut-être mis dans ces yeux si beaux, sur ce front si pur, ce je ne sais quoi que l'on a remarqué, depuis lors, chez d'autres héritiers de rois ou d'empereurs, prédestinés à mourir sans avoir régné :

Pauvre enfant! Je frémis lorsque je le contemple...
Il est à Trianon, et je le vois au Temple!...

Louis XVII survécut près d'un an au 9 Thermidor; mais ce fut bien tard — trop tard — qu'il en ressentit quelque bienfait. Le 9 Thermidor ouvrit les prisons et délivra des milliers d'honnêtes gens, condamnés à mort, par cela seul qu'ils étaient prisonniers. Sa réputation est faite, et je ne prétends pas la démolir. Il faut avouer pourtant que ses auteurs ne valaient pas beaucoup mieux que ses victimes. C'est avec des mains sanglantes qu'ils arrêtèrent l'effusion du sang. Ils

immolèrent Robespierre et son groupe pour ne pas être immolés. L'acclamation populaire, le cri de l'humanité outragée et vengée, donnèrent à leur victoire un sens qu'ils ne lui donnaient pas eux-mêmes, et les forcèrent d'être, bon gré mal gré, les libérateurs de la France. Mais la Convention restait régicide jusqu'aux moelles. On croirait qu'elle dût à l'instinct du crime le don de seconde vue. Pour les juges de Louis XVI et de Marie-Antoinette, l'essentiel était de tenir à distance ou sous les verroux la Royauté, dont le retour parut un moment vraisemblable. Louis XVII était leur otage, et l'on sait ce que font des otages les révolutionnaires et les scélérats de tous les temps. Rétablie trois ou quatre ans après la Terreur, dans une atmosphère encore imprégnée de ses forfaits, la Monarchie n'aurait pu se dispenser de sévir contre les terroristes survivants. Bonaparte fit mieux : il les rendit à leur naturel en les avilissant ; il les déshonora en les gorgeant d'honneurs. A leur épouvantable dossier manquait la honte. Le premier Consul y pourvut. Il leur mit au cou des cordons, sur leurs épaules des uniformes, dans le dos des clefs de chambellans, des plumets sur leur bonnet rouge. Il transforma les bourreaux en courtisans, et leur infligea, pour unique pénitence, la mission de l'aider à broyer sous sa botte cette liberté qui prêta son nom à leurs férocités.

Il faut lire, dans le récit de Chantelauze, ces pages poignantes où s'accumule tout un superflu de cruautés, où le délicieux enfant de Trianon, le ravissant modèle de madame Vigée-Lebrun, déformé peu à peu et racorni

sous un excès de tortures, n'offre plus à la pitié qu'un objet indéfinissable, muet à force de terreurs, impassible à force de souffrances, inerte à force de supplices. L'historien ne s'écarte pas de son but; mais, tout en y marchant sans digression inutile, il ne peut pas et ne veut pas faire que ce tableau ne ravive dans nos yeux la source des larmes. Voici pourtant quelques adoucissements relatifs. Gomin et Lasne entrent en scène. Ils seront tour à tour les consolateurs de l'agonie et les irrécusables témoins de la mort. Ils ont tout ce qui manquait aux premiers gardiens de Louis XVII : la bonté, la franchise, la générosité, l'attendrissement, la sympathie pour cet enfant moribond qu'on ne leur donne pas à guérir, mais qu'on leur permet de soulager. Il en est de lui comme des chrétiens, condamnés à mort par les Césars. Du moment qu'on est sûr que ses heures sont comptées, qu'il ne sortira de son grabat que pour entrer dans son cercueil, que l'horloge de la Tour du Temple arrêtera bientôt son aiguille consultée par les chefs vendéens et les royalistes parisiens, on cesse de disputer les soins au malade, de lui refuser l'air et le soleil. On envoie à son chevet les plus savants médecins, qui ne peuvent que constater le dénouement prochain et les ravages du mal impitoyable. Lasne et Gomin sont les délégués de cette pitié d'après coup.

Louis XVII meurt ; les témoignages surabondent. Chose étrange ! M. de Beauchesne avait vu, interrogé, entendu Gomin et Lasne, qui vivaient encore, l'un en 1836, l'autre en 1840. Il a reproduit, dans son livre,

leurs lettres, qui ne laissent pas ombre d'un doute :

« Ainsi que je l'ai toujours dit, écrit Lasne octogénaire, et que je le dirai toujours, je déclare, sur l'honneur et devant Dieu, que le fils de Louis XVI est mort entre mes bras, dans la Tour du Temple. Il n'y a que des imposteurs qui peuvent prétendre le contraire. J'avais vu souvent le malheureux Dauphin aux Tuileries, et je l'ai bien reconnu dans sa prison. Vous vous êtes parfaitement souvenu des détails que je vous ai donnés. La rédaction que vous en avez faite et que vous m'avez lue est de la plus scrupuleuse exactitude. Toute ma vie, j'ai dit la vérité ; ce n'est pas quand j'arrive au terme que je la trahirai.

« 21 octobre 1836.

« LASNE,

« Dernier gardien des Enfants de France, et le seul qui ait soigné Louis XVII pendant les deux derniers mois de sa vie. »

Rien ne manque à ces documents; et cependant Chantelauze, arrivé quarante ans plus tard, forcé de consulter des témoignages morts au lieu des témoignages vivants, réussit encore mieux à nous convaincre. C'est la supériorité de l'histoire, telle qu'il la comprend. On me dira peut-être que je suis inconséquent. Ennemi du réalisme dans le roman, je le réclame dans l'histoire. C'est que les conditions sont bien différentes. De mon temps, — mais pas tout à fait du temps de M. le vicomte d'Arlincourt, — nous demandions au roman de nous dérober aux vulgarités de la vie réelle, de créer un monde idéal qui ne fût absolument ni la

vérité, ni le mensonge, et où le mensonge serait si aimable, si intéressant, si émouvant, si pathétique, qu'il nous semblerait préférable à la vérité. L'histoire, au contraire, si elle n'est pas d'une rigoureuse exactitude, si elle admet l'élément romanesque, nous met immédiatement sur nos gardes. Elle nous fait songer à ces Gascons qui nous accoutument à douter de leurs récits. Quand ils disent la vérité, on ne les croit plus.

Chantelauze, après avoir rappelé les nombreux témoignages qui lui donnent le droit d'écrire : « Jamais acte de l'État civil ne fut entouré de plus de précautions, de témoignages, de preuves authentiques, que celui du décès de Louis XVII, » — nous fait assister à une belle scène, consolante pour les royalistes, quelque peu déconcertés et mystifiés pendant cette phase d'illusion, de mécompte et de malaise. La nouvelle de la mort du jeune prince arrive à l'armée de Condé, alors campée à Steinstadt. Aussitôt, le prince de Condé, accompagné des ducs de Berry, de Bourbon, d'Enghien et de tout son quartier général, fait célébrer une messe en plein air, sur un autel dressé à la lisière d'un taillis. L'armée fait face à la France, comme si, à cette heure solennelle de la succession d'un martyr transmise à un exilé, elle eût voulu regarder par-dessus la frontière, reconquérir l'illusion de la patrie et aspirer à pleins poumons la brise française.

Le service fini, le prince de Condé annonça à haute

voix la mort du jeune Roi et l'avènement de son successeur... « Ce n'est malheureusement pas pour la première fois que j'ai eu à vous rappeler qu'il est de principe que le Roi ne meurt pas en France. Jurons donc au prince auguste qui devient aujourd'hui le nôtre, de verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang... Messieurs, le roi Louis XVII est mort, vive le roi Louis XVIII!... » — Condé, élevant ensuite son chapeau en l'air, cria : « Vive le Roi ! » et ce cri, répété par plusieurs milliers de voix, retentit sur toute la ligne, de manière à être entendu par l'armée républicaine, campée sur la rive gauche du Rhin. »

Vous voyez que le réalisme historique n'exclut ni le sens du pittoresque, ni le sentiment de la grandeur et de la beauté idéales. Il y a là un battement de cœur royaliste, qui reste émouvant et persuasif, alors même qu'il est demeuré stérile. Quel dommage que le nouveau Roi, héritier de son neveu, par l'ensemble de sa physionomie, de ses habitudes physiques et morales, se prêtât mal à son rôle militant et guerroyant de monarque *in partibus!*... Plus tard, il prouva qu'il possédait l'étoffe d'un législateur, d'un pacificateur, d'un politique de premier ordre, au niveau des difficultés les plus redoutables. » Pour le moment, dit avec raison Chantelauze, sachant ce que nous savons du caractère si peu guerroyant de ce prince spirituel et sceptique, on ne peut s'empêcher de sourire en lisant le début de sa proclamation :

« Les impénétrables décrets de la Providence, en

« nous appelant au trône, ont établi une conformité « frappante entre les commencements de notre règne « et celui de Henri IV, comme s'ils eussent voulu nous « avertir de prendre ce grand Roi pour modèle. »

Hélas ! Mayenne, cette fois, s'appelait Bonaparte.

Franchissons maintenant un espace de vingt années. Le grand Empereur qui, pendant quinze ans, « a barré à Louis XVIII le chemin du trône », — vient de disparaître sans retour possible. Nous voici à la seconde Restauration, malheureusement si différente de la première. C'est l'heure où les royales victimes vont être, sinon vengées, au moins glorifiées, où le jour va se faire sur les derniers mystères du Temple. Par ordre du Roi, le comte Decazes, ministre de la police générale, chargea le comte Anglès, préfet de police, de faire rechercher dans le cimetière Sainte-Marguerite la dépouille mortelle de Louis XVII, afinqu'elle pût être transférée à Saint-Denis.

Je passe sur les diverses dépositions, — Dusser, Lasne, Voisin, Gomin, etc., pour arriver à un épisode caractéristique.

Bertrancourt, surnommé Valentin, fossoyeur du cimetière, secrètement dévoué à la famille des Bourbons, avait eu l'idée, non pas de préparer une preuve de plus à cette mort que tout prouvait, mais de se mettre en mesure de restituer un jour au Roi cette précieuse relique. La nuit qui suivit l'inhumation, il se leva, muni de sa bêche, exhuma la bière déposée dans la

fosse commune et la transporta dans une fosse particulière. Si Chantelauze recherchait l'effet dramatique au lieu de l'éviter, quelle nuit shakspearienne ! Voyez-vous cet arrière-neveu des fossoyeurs d'*Hamlet*, entrant d'un pas de somnambule dans l'enceinte funèbre, fouillant cette terre humide, faite de poussière humaine, soulevant, non pas le crâne du pauvre bouffon Yorick, qui ne fait plus rire, mais celui de l'enfant royal qui a pleuré et fait pleurer ! Valentin regarde à droite et à gauche ; il craint d'être surpris ; il prend autant de précautions que si, au lieu d'accomplir une tâche pieuse, il commettait un sacrilège. Mais aussi, une fois sûr de son fait, il dit à sa femme avant de mourir : « Un jour, on te fera du bien, et tu seras heureuse. Quand on aura retrouvé le Dauphin, on me récompensera en toi. »

— « Cette espérance, ajoute Chantelauze, ne devait jamais se réaliser... Il fut décidé que l'on procéderait aux fouilles... Le jour fut même pris pour cette opération et indiqué à M. Dubois, curé de Sainte-Marguerite. Le clergé, en aube et en surplis, attendait le délégué du ministère de la justice, qui devait présider aux fouilles. Il ne parut pas. Au bout de quelques heures d'attente, le curé reçut une dépêche du comte Anglès, lui annonçant qu'il y avait lieu de suspendre cette recherche. »

Notre historien attribue ce contre-ordre aussi imprévu qu'extraordinaire à une opposition implacable et perfide, dont s'effraya Louis XVIII. Mais, en 1816,

l'opposition avait trop peur pour faire parler d'elle. Je croirais plutôt que ce brusque changement s'explique par le caractère du roi. En 1816, Louis XVIII avait dépassé la soixantaine. Ses infirmités, son obésité maladive, les épreuves d'un exil d'autant plus pénible que les conquêtes de Napoléon le forçaient d'être nomade, en faisaient presque un octogénaire. Il était égoïste, habile, légèrement teinté de philosophie voltairienne. Pendant les dernières années de l'ancien régime, il n'avait pas été fort tendre pour son frère et sa belle-sœur. Il lui suffisait d'être positivement sûr que Louis XVII était mort, et cette certitude datait pour lui de 1795, puisque, avec un aplomb qui ne manquait pas de grandeur, il inscrivait en tête de ses ordonnances : « La vingt et unième année de mon règne. » — Les recherches ultérieures, les fouilles, lui semblaient superflues, et répugnaient peut-être, dans sa pensée, à son œuvre de conciliation. A quoi bon évoquer les fantômes du passé, réveiller de cruels et irritants souvenirs, lorsque, parmi les survivants de la Révolution et de la Terreur, il y avait de grands coupables dont il aimait mieux accepter le repentir que rouvrir les blessures! Dans la situation où se trouvait alors Louis XVIII, luttant contre les *ultras*, penchant au Centre gauche, encourageant le comte Decazes à personnifier sa politique, se préparant à dissoudre la *Chambre introuvable*, ce qu'il aurait voulu, c'eût été tout effacer, supprimer des images importunes pour écrire sur une page blanche l'histoire de son règne.

Je hasarde cette objection, peut-être paradoxale, qui, dans tous les cas, n'ôte rien aux grandes qualités du livre de Chantelauze, à l'intérêt poignant de son récit, à la vigueur de ses raisonnements, à la nouveauté de ses trouvailles, à l'authenticité de ses preuves. Encore une fois son *Louis XVII* ne détruit pas celui de M. de Beauchesne; il le complète. L'un est contemporain d'Alfred Nettement, l'autre de Taine.

III

Je dois de vifs remerciements à Philippe de Commines. Il a rendu de grands services à la France. Il m'a fait relire *Quentin Durward.* Il a inspiré à Chantelauze des pages excellentes, et il lui a fourni l'occasion — dont je profite, — de rendre hommage à l'obligeance et au talent de M. Vallery-Radot. Entraîné par sa passion d'érudit qui, Dieu merci ! n'ôte rien à ses qualités d'écrivain, Chantelauze avait accumulé dans des *Revues,* à propos de Philippe de Commines et de documents publiés par un savant belge, M. Kervyn de Lettenhove, une série d'études qui se seraient malaisément prêtées à se clarifier et à s'abréger dans un livre. — « Où trouver, nous dit-il, le temps de mener à bonne fin une telle tâche, absorbé comme je le suis par l'énorme labeur qu'exige la fin de la publication des œuvres du cardinal de Retz dans la collection des *Grands écrivains de la France?* Je ne voyais aucun jour à réaliser mon projet, lorsque mon excellent ami, M. Vallery-Radot, est venu me tirer de peine et d'embarras. Avec une bonne

grâce sans pareille, avec le plus affectueux dévouement, il a bien voulu consentir à être mon abréviateur. Qu'il me soit permis de lui en exprimer hautement toute ma gratitude! Il ne m'appartient pas de faire l'éloge de cette *Étude biographique sur Commines*, qui précède mon *Essai* sur le même personnage, envisagé à divers points de vue, comme politique, comme moraliste, comme historien, comme écrivain. Je ne saurais résister pourtant à l'envie de dire tout le plaisir que m'a causé la lecture d'une œuvre si alerte, si spirituelle, prise pour ainsi dire sur le vif et d'une forme littéraire tout à fait digne du sujet. »

Vallery-Radot! Son nom me rappelle de douces heures, qui ne se renouvelleront pas. Il venait d'écrire son charmant livre, *Souvenirs d'un volontaire d'un an*. Il était, comme moi, un des convives du dimanche de cette admirable madame Bucheron, dont la mort a fait un double vide, puisque, en perdant cet incomparable modèle de bonté souriante, d'aimable vertu, de piété persuasive, de toutes les finesses de l'esprit, de toutes les délicatesses du cœur, nous avons vu tout à coup se tarir la verve généreuse et vaillante de son fils Saint-Genest, arrêté en plein succès et rejeté dans le silence par sa douleur filiale. Vallery-Radot, aussi jeune que j'étais déjà vieux, apportait à nos réunions la grâce de ses vingt ans, l'ardeur de son patriotisme, sa gaieté, sa bonne humeur, un tel trésor d'illusions juvéniles, qu'il se croyait républicain, et une telle richesse d'enthousiasme, qu'il en avait même au ser-

vice de M. Freycinet; ce qui lui valut, de ma part, le distique suivant :

Voulez-vous, mon ami, que je vous parle net?
Vous vous diminuez en aimant Freycinet.

Aujourd'hui, on m'assure que Vallery-Radot n'a plus même cette légère imperfection, qu'il n'aime plus ni M. de Freycinet, ni la République. C'est tout simple : digne gendre de M. Pasteur, il doit faire la guerre à tous les fléaux dont gémit l'humanité.

Son *Étude biographique* sur Philippe de Commines mérite tous les éloges de Chantelauze. Tout en profitant des documents nouveaux, il les a déblayés. De cette amas de moellons solides, mais encombrants, il a fait un élégant édifice où circulent l'air et la lumière, et où Philippe de Commines nous accueille avec la familiarité d'un homme éminent, trop spirituel pour mettre de l'emphase dans sa grandeur ou dans ses grandeurs. Quelle figure originale, ce Commines! Il est Flamand, et il a droit a une des meilleures places dans le *Plutarque français.* Il commence par guerroyer aux côtés de Charles le Téméraire. Il est brave ; mais la bravoure fougueuse et brutale du duc de Bourgogne le rebute, le révolte, d'autant plus qu'il est, lui aussi, victime de cette brutalité. — « Cette brutalité était telle, nous dit Vallery-Radot, que, un jour où Commines lui chaussait ses éperons, et serrait trop fort la courroie, le duc, dans un mouvement de colère, le frappa de sa botte au visage. Commines eut peine à digérer l'injure. »

Je le crois bien! Il lui fût très sérieusement permis de se fâcher à propos de bottes.

« Ce ne fut pas tout, ajoute le spirituel auteur de la notice. Les courtisans, témoins du fait, s'en amusèrent. On chansonna Commines. On l'appela *teste bottée*. Lui, imposant silence à sa colère, résolut de de se venger comme se vengent les habiles, en attendant, en épiant, en saisissant le moment opportun. L'occasion se présenta bientôt. »

Doit-on attribuer à ce légitime grief la défection de Philippe de Commines au profit du roi Louis XI? Oui et non : il crut peut-être n'obéir qu'à ses ressentiments; au fond, il fut attiré vers Louis XI par les affinités d'intelligence, tout aussi puissantes que les affinités de cœur. Devançant son époque, Commines était de ceux qui pensent que le règne de la force doit tôt ou tard céder aux supériorités du raisonnement et de l'esprit. Il lui semblait plus commode et plus sûr de dénouer que de trancher. Louis XI lui parut le monarque providentiel (pauvre Providence!) que Dieu plaçait sur son chemin pour que leurs deux politiques n'en fissent qu'une, pour que le serviteur aidât le maître à mener à bien une œuvre dont nous pouvons encore, après quatre siècles, apprécier la grandeur, puisque ce qui nous en reste constitue l'unité de la France. Jamais ménage ne fut mieux assorti. Jamais deux personnages, dans des conditions inégales, ne se complétèrent mieux l'un par l'autre. Ce fut un ma-

riage d'inclination tout à la fois et de raison. Cette alliance si étroite et si féconde fait nécessairement songer à Louis XIII et à Richelieu; mais quelle différence! Ici, le ministre absorbe et annule le Roi. Pour le public du moins et pour l'Histoire, Louis XIII n'existe que pour signer d'une main de fantôme les traités et les arrêts de mort, et disparaître dans l'ombre. Il renonce à toute initiative; si, comme on l'a prétendu récemment, ce renoncement fut volontaire, s'il s'effaça pour laisser à l'impérieux génie de Richelieu toute sa puissance, toute sa liberté d'action, ce sacrifice héroïque fut aussi, dans son genre, un trait de génie; car la vertu, élevée à cette hauteur, peut braver toutes les comparaisons.

Tout autre fut l'association de Louis XI et de Philippe de Commines. Chacun des deux associés garde sa valeur, sa physionomie personnelle. Tous deux s'entendent admirablement; aucun des deux n'efface l'autre. Il y eut, dans le caractère de Louis XI, sans compter ses vices et ses crimes, des contradictions et des lacunes. Marchant à son but avec toutes les allures d'une conscience dégagée de scrupule, il faisait, à tout propos, acte de cette superstition égoïste et pusillanime, qui essaye de désarmer Dieu par des pratiques de dévotion puérile, s'efforce d'établir une balance entre ses péchés et ses patenôtres, et se figure que tout est sauvé si ses cruautés et ses fourberies alternent avec des signes de croix, des vœux mystiques, des invocations à tous les anges et à tous

les saints du Paradis. Autre singularité! Ce monarque, si habile, si astucieux, oubliant que la méfiance est mère de la sûreté, ressembla parfois à un oiseleur qui se prendrait dans ses propres filets. Il eut des accès de confiance, dont un, notamment, faillit lui coûter cher. Nous voulons parler de cet épisode de Péronne, qui a inspiré à Walter Scott des chapitres si saisissants, si pittoresques, si fidèlement historiques. Louis XI, on le sait, s'y trouva enfermé, captif, comme un chat dans une souricière, et cela au moment où éclata la révolte des Liégeois, secrètement encouragée par le roi de France. — « Le duc de Bourgogne, nous dit Vallery-Radot, apprenant d'où partait le coup, entra dans une violente colère; beaucoup de seigneurs, que Louis XI avait mortellement offensés, se trouvaient auprès du duc Charles, et le poussaient à s'emparer, *rondement et sans cérémonie*, de la personne du Roi... Rien n'était plus facile, puisque Louis XI se trouvait enfermé au château de Péronne... Commines fit avertir Louis XI de la colère et des menaces du duc de Bourgogne, ajoutant que le Roi ferait bien d'en passer par tout ce que voudrait le duc, sous peine de la vie ou tout au moins de la liberté. Une entrevue eut lieu, et Louis, courbant la tête, dut se résigner à tout ce que lui imposa son terrible ennemi. »

Cette contradiction est moins inexplicable qu'elle n'en a l'air. L'extrême habileté ne va pas sans une extrême confiance en soi, et sans l'idée que, en dupant les autres, on aura le privilège de n'être jamais dupe. C'est, dans la distribution de ces dons de dex-

térité et de ruse, la part du renard, égale cette fois à la part du lion. On croit avoir tout pris en fait de finesse et de malice, et qu'il n'en reste rien pour les adversaires. Là encore, le mieux est l'ennemi du bien, et les extrêmes se touchent.

Enfin Louis XI contraria souvent et irrita Philippe de Commines par son goût pour les subalternes. Son acharnement à abaisser, à détruire la puissance féodale, l'amenait naturellement à utiliser des inférieurs. Plus il redoutait et haïssait les grands, plus il choyait et pratiquait les petits; mais la petitesse n'est pas la bassesse, et, lorsque Louis XI transforme en ambassadeur Olivier Le Daim, son barbier, lorsqu'il se familiarise avec Tristan l'Hermite, l'exécuteur de ses pendaisons, il cesse d'être un personnage historique pour devenir un personnage comique — ou tragi-comique. Ce penchant bizarre était logique et révélait un détail de caractère. En employant les hommes qu'il jugeait utiles, Louis XI ne voulait pas qu'ils se rendissent nécessaires. Presque au même moment, il calculait le moyen de s'en servir et la chance de s'en débarrasser. Or, il est plus facile de se débarrasser d'un barbier que d'un La Trémoille, d'un enfant de son caprice que d'un *enfant des dieux.*

Mais il est temps d'arriver à la belle étude de Chantelauze sur Philippe de Commines politique et moraliste, écrivain et historien. Commines n'avait que trente-six ans, à la mort de Louis XI. Ainsi que le remarque Sainte-Beuve, « sa carrière de conseiller se brisa à l'âge où elle commence à peine pour les

autres... Ce qui est bien rare, c'est de conseiller si sagement et de voir si juste, de tenir la balance si exacte, dès cette première moitié de la vie. »

On peut même ajouter que, pendant ses dernières saisons, Louis XI, atteint et menacé d'attaques d'apoplexie, cloîtré et calfeutré dans le sombre château de Plessis-les-Tours, ne fut plus pour Commines, à demi disgracié, qu'un sujet d'étude philosophique. N'est-ce pas curieux, l'attitude de ces grands politiques, — Louis XI, Richelieu, Mazarin, — aux approches de la mort? Ils la voient s'approcher, et ils ne veulent pas qu'il soit dit qu'ils vont mourir. Ils serrent fiévreusement leurs mains pour retenir ce qu'elle va leur prendre. Ils s'accoutumeraient peut-être à cesser de vivre. Ils ne se résignent pas à l'idée que le pouvoir leur échappe. La flatterie, s'il y avait encore des flatteurs, consisterait, non pas à leur dire qu'ils sont des modèles de génie et de vertu, mais qu'ils se portent bien. La mort leur semblerait moins funèbre, s'ils pouvaient faire croire au monde qu'ils ne sont pas morts. — « Plus Louis XI, nous dit Sainte-Beuve, se resserre dans la prison qu'il s'est faite, plus il cherche à se multiplier dans l'idée des autres et dans la sienne, *à faire le vivant*... Tout cela pour faire illusion jusqu'au bout aux autres et à lui-même. »

Ainsi, pendant cette collaboration de douze années, Philippe de Commines put étudier Louis XI dans les situations et les circonstances les plus di-

verses, prendre de toutes les façons sa mesure, même celle que prennent les infirmiers, les ensevelisseurs et les fossoyeurs. Pourtant n'allez pas croire à une analyse impitoyable, à un récit satirique, à une revendication vertueuse des droits de la loyauté et de la justice! Cet historien est un coadjuteur; ce moraliste est un confident; ce politique est un complice. Ce qu'il y a d'admirable chez Commines, c'est que, tout en restant fidèle à la mémoire de Louis XI et sans manquer un moment à ses devoirs de gratitude envers son souverain adoptif et son bienfaiteur, il maintient les prérogatives de l'histoire. Sainte-Beuve, avec beaucoup de ménagements et d'atténuations, a rappelé les noms de Tacite et de Tibère. Ces noms forment une dissonance. Tacite fut un justicier; Commines n'est qu'un observateur. Tibère fut un monstre; Louis XI est un rusé compère, cruel par raison d'État, sans ce mélange de férocités et de voluptés qui caractérise les Césars de cette effrayante période. On peut dire que Philippe de Commines est le Tacite accommodant et familier d'un Tibère bourgeois, le Saint-Simon sans amertume et surtout sans tendresse pour un duc de Bourgogne. Il nous apparaît, sur bien des points, comme un précurseur de Montaigne. Ainsi que l'observe excellemment Chantelauze, sa double spécialité, sa caractéristique, ce qui le met en saillie et en avance sur ses contemporains, et, pour ainsi dire, le *modernise*, c'est d'abord de ne pas aimer la guerre, de refuser de reconnaître en elle ce qu'elle était au moyen âge, l'*ultima ratio*

des différends entre souverains et des affaires humaines; c'est ensuite d'avoir *laïcisé* la politique et l'histoire. « On sent, nous dit Chantelauze, qu'il éprouve une joie d'artiste, lorsqu'il célèbre la victoire de l'intelligence sur la force brutale, sur ce qu'il appelle à plusieurs reprises la *bestialité* des princes et des seigneurs de son temps. » — Et ailleurs : « Ce qui n'a pas encore été signalé, croyons-nous, c'est qu'il est le premier publiciste, par ordre de date, le premier historien politique qui ait rompu avec le vieux système du moyen âge, en vertu duquel la politique était entièrement asservie à la religion. Jusqu'alors, la science politique n'avait été que l'une des branches de la scolastique et de la théologie. Commines, à l'exemple de Louis XI, qui l'avait affranchie de ce joug dans l'ordre des faits, en fit de son côté, dans la théorie, une science à part. »

Il faut avouer que cette *laïcisation* de la politique et de l'histoire dut épargner à Commines un cruel embarras, si, décidé à ne dire que du bien de Louis XI, il relisait, de temps en temps, les commandements de Dieu : — « Père et mère honoreras. » — Il se gratte la tête. — « Homicide point ne seras, de fait ni volontairement. » — Il fronce le sourcil. — « Le bien d'autrui tu ne prendras. » — Il fait une grimace. — « Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucunement. » — Un soubresaut. — « Biens d'autrui ne convoiteras pour les avoir injustement. » — Un haut-le-corps. En sécularisant sa politique, Commines simplifiait sa

tâche; mais, comme il n'était pas possible, dans son siècle, de faire de la politique athée, il faisait la part du bon Dieu à l'aide d'un procédé différent de celui de son maître. Louis XI, par une inconséquence caractéristique, aurait voulu que la dévotion lui donnât les mêmes licences que l'incrédulité, et que Dieu lui permît d'établir ses comptes en partie double, par doit et avoir; dix messes pour un mensonge; un pèlerinage pour un meurtre; une châsse à saint Martin pour une chasse au bien d'autrui, etc., etc. Commines, simple historien, se contente d'assigner à la Providence une immense responsabilité dans les événements, de répéter que tout arrive par ses ordres, et, dès lors, de la charger d'un fardeau qui pèserait trop lourdement à la conscience humaine. Ajoutons que les inimitiés, les périls, les pièges, dont se hérissait dans ce temps-là la vie publique, autorisaient, en quelque sorte, les précautions, les supercheries et les représailles. Il est difficile de parler de Philippe de Commines sans songer à Machiavel. — « Ce n'est pas un Tacite que Commines, a dit Sainte-Beuve; mais c'est en douceur, et sans en faire semblant, notre Machiavel. » — « La religion et la morale, écrit M. Paul Janet, s'évanouissent dans un commun naufrage, et la logique laïque, victorieuse de la logique officielle, inaugure son entrée sur la scène de la philosophie politique par le machiavélisme. » — « Constatons, dit Chantelauze, que c'est à Commines qu'appartient la priorité, et que, avant Machiavel, il enseigna la doctrine de la fraude et du mensonge en politique, avec cette seule

réserve toutefois qu'il n'osa jamais, comme lui, faire l'apologie de l'assassinat et de l'empoisonnement. »

L'ouvrage posthume de Paul de Saint-Victor — *Anciens et Modernes*, — contient quelques pages apologétiques sur Machiavel. Après s'être déclaré admirateur passionné du grand politique florentin, Saint-Victor l'explique à sa manière, qui est la manière noire. Pour comprendre et excuser Machiavel, il faut se rappeler ce qu'était l'Italie de son temps. — « Dans cette sombre et sublime Italie du seizième siècle, le sang humain avait eu moins de prix que n'en a aujourd'hui l'eau des fontaines. Une créature inoffensive, sujet ou prince, était bientôt détruite. La vie était une lutte, la maison une forteresse, le vêtement une cuirasse, l'hospitalité un guet-apens, l'étreinte un étouffement, la coupe offerte un poison, la main tendue un coup de poignard... Machiavel fait son Prince à l'image du temps qu'il doit gouverner. Il le trempe, pour le rendre invulnérable, dans le Styx de sang qui coule à pleins bords; il lui forge, sur sa froide enclume, une armure de dissimulation, à l'épreuve des plus pénétrants regards. Il l'habitue aux horreurs, comme Mithridate aux poisons. »

Ces teintes tragiques et sinistres nous aident à fixer la différence entre Machiavel et Commines. Commines est un précurseur. Il esquisse d'une main légère ce que Machiavel gravera à l'eau forte. La France, qu'il aime et qui l'a adopté, se refuse, même sous Louis XI, régime où la victoire est au plus fourbe, à ces pro-

fondeurs d'astuce et de traîtrise qui se creusaient sous les pas des contemporains de Laurent de Médicis et de César Borgia. Il y a toujours un peu d'air et de soleil dans nos ténèbres. Le génie français ne sait être, tout d'une pièce, ni perfide, ni méchant. Commines est un dilettante, Machiavel est un artiste. Sainte-Beuve a pu dire qu'un peu de naïveté se mêlait, chez le conseiller de Louis XI, aux accommodements de conscience. C'est que les consciences larges ont leur ingénuité et leur bonhomie comme les autres. Il leur semble tout simple de faire ce qu'elles font et d'approuver ce qu'elles approuvent.

N'oublions pas d'ailleurs que Philippe de Commines corrigea les concessions de sa morale par des aperçus philosophiques qui réduisent à leur juste valeur les bénéfices de la fraude et les conquêtes de l'astuce. Il trouve même des accents religieux pour proclamer le néant des glorioles humaines, pour blâmer et pour plaindre les souverains, les princes, les grands de ce monde, qui, s'il avaient suivi le *moyen chemin* (nous dirions le *droit chemin*), auraient une vie plus longue et plus douce, n'offenseraient pas Dieu, redouteraient moins la mort et seraient plus regrettés. En somme, s'il fallait différencier d'un mot Machiavel et Commines, nous dirions : « Commines, c'est la malice; Machiavel, c'est la méchanceté. » Rappelons pourtant, avec Paul de Saint-Victor, que ce professeur de mensonge et de crime, « sur la fin de sa vie, ne songea plus qu'à l'éternité. Il mourut désabusé, amer, flétri, blessé au cœur, ne croyant

plus qu'au crucifix qui consola sa dernière heure ».

Après tout, ces explications des doctrines de tel ou tel corrupteur par le milieu où il a vécu pourraient se résumer dans le proverbe vulgaire : *Il faut hurler avec les loups.* — Cela nous mènerait loin. Il y a des loups et des hurlements de bien des sortes. Par exemple, et par extraordinaire, si nous vivions sous des amis de la fraude, — nous devons tout prévoir, même l'imprévu, — nous aurions à devenir frauduleux ; si sous des crocheteurs, on nous verrait crocheter les serrures de nos voisins ; si nous étions gouvernés par des fripons, ce serait le cas de nous signaler par quelque insigne friponnerie. Si... mais je m'arrête ; Chantelauze est un écrivain trop sérieux, un historien trop éminent pour qu'il soit permis d'écrire une épigramme en marge d'un de ses livres d'histoire.

MA PRISON

Par M. Henri des Houx.

Si vous voulez mesurer la distance entre une âme vraiment chrétienne, trouvant dans l'ardeur de sa foi le secret de la résignation dans l'épreuve, et un esprit assurément distingué, catholique sans doute, probablement sincère, mais tellement travaillé en sens contraire qu'on ne sait plus ce qu'il veut, ce qu'il croit et ce qu'il aime, comparez à la *Prison* de M. Henri des Houx *Mes Prisons* de Silvio Pellico. *Mes Prisons! Le Mie Prigioni!* Doux et mélancolique souvenir de notre jeunesse ! Pure illusion d'une époque où la liberté nous apparaissait, dégagée des crimes commis en son nom, fille adoptive de la religion, le front ceint d'une céleste auréole ! L'émotion fut universelle, le succès immense. Nous savions tous par cœur le touchant épisode de Zanzé (Angiola), la fille du geôlier, qui devient la consolatrice, la confidente et l'amie du poète. Elle a un amoureux, elle n'est pas une beauté, et pourtant, tel est le prestige

du malheur, tel est le magique pouvoir d'un sentiment vrai, d'une expression de tendresse et de pitié dans un jeune et intelligent regard, que nous n'étions pas bien sûrs que cette amitié entre un prisonnier de trente-deux ans et une geôlière de dix-huit n'eût pas mérité de s'appeler d'un autre nom.

Voyez le contraste! Pour nous, Français, pour nous, catholiques, dont les griefs contre le gouvernement italien se comptent par centaines, M. Henri des Houx devrait être bien plus intéressant que Silvio Pellico. C'est pour avoir défendu trop vivement la cause du Saint-Siège dans le *Journal de Rome*, pour avoir dit trop vertement leur fait aux spoliateurs de l'Église, que M. des Houx encourut les rigueurs de la police du roi Humbert et fit connaissance avec les *carceri nuove*. Or, s'il est vrai, comme on le dit à cette époque, que le livre de Silvio Pellico ait, par sa douceur même et son accent résigné, fait plus de mal à l'Autriche qu'une armée de cinquante mille hommes, nous ne devons pas oublier que les iniquités d'alors, odieuses à notre libéralisme de 1833, mais représentant peut-être un mal nécessaire, étaient, au point de vue de la France, préférables aux iniquités d'aujourd'hui. Donc, un des traits caractéristiques de l'ouvrage de M. Henri des Houx, sa juste rancune contre le Quirinal, devrait être un titre à nos meilleures sympathies. Mais que voulez-vous! la confiance ne se commande pas. Le charme, chez Silvio, était irrésistible, et c'est justement le charme qui manque au livre de M. des Houx.

Ses premières pages sont excessivement édifiantes. Jamais pécheur repentant ne s'est exécuté d'une façon plus explicite et plus humble. Dans son premier volume, — *Souvenirs d'un journaliste français à Rome*, — M. des Houx avait, on le sait, *éreinté* bon nombre de cardinaux et de princes de l'Église. Léon XIII lui-même n'était pas épargné.

Le Pape, usant de ses prérogatives, a mis le livre à l'*index*. L'auteur accepte cet *index*, avec une contrition qui ne laisse aucun doute sur son désir de ne pas être *exclu de la communion chrétienne*. Les *mea culpa*, les coups dont il frappe sa poitrine, ont de quoi retentir de la rue Richelieu jusqu'au Vatican. S'il ne fourre pas dans un sac de cendres sa tête coupable, s'il ne fait pas amende honorable, pieds nus, la corde au cou et un cierge à la main, c'est que ces excès de pénitence ne sont plus dans nos mœurs affadies par la douilletterie moderne. Il rétracte les volées de bois vert et les piqûres d'épingle bien plus sérieusement que Scapin ne rétractait les coups de bâton distribués au seigneur Géronte ; c'est attendrissant. Comment se fait-il donc que nous ayons le chagrin de lire au *verso* de la page précédente : *Du même auteur : Souvenirs d'un Journaliste français à Rome*. — Ce qui implique évidemment l'envie de trouver, pour ce volume mis à l'*index*, de nouveaux acheteurs et de nouveaux lecteurs ? Les mécréants, les sceptiques, les curieux surtout, abondent à Paris et même en province. M. Henri des Houx peut être sûr que ce rapprochement

immédiat, presque sur la même page, de l'annonce de l'*Index* et du *Confiteor*, lui vaudra deux ou trois éditions de plus. Il en sera désolé, mais son éditeur se frottera les mains.

Nous n'avons presque rien à dire des chapitres où il nous raconte sa captivité. Oui, nous sommes de son avis. On ne saurait assez flétrir cet abominable abus d'arbitraire qui condamne un journaliste français, coupable seulement d'un délit de presse, à une odieuse promiscuité avec des voleurs, des escrocs et des assassins. Il y a là quelques passages émouvants où l'auteur s'est peut-être souvenu de Silvio Pellico : « Diana (un jeune détenu), qui paraît bon chrétien autant qu'il est fils pieux et dévoué, sanglote en me racontant son histoire. Je lui délivre aussitôt un crédit sur l'argent déposé par moi à la direction, crédit destiné à sa famille. Avec l'ardeur de la gratitude italienne, il me baise la main à travers le guichet. J'ai un client, j'ai un ami dans cette prison où toutes les classes sociales, toutes les moralités sont confondues, où règne à peu près l'égalité dans la misère, où la charité, celle de la bourse et surtout celle du cœur, s'exerce à coup sûr. Décidément, je ne me repens pas; j'ai bien fait de passer mon carême en prison. Les bonnes pensées y sont plus faciles; on y donne plus volontiers le verre d'eau au nom du Christ. En vérité, c'est un bon lieu de retraite. Christ y vient, sans crainte d'y rencontrer des rivaux dans les cœurs. Il est le bienvenu à l'âme. C'est chose douce, quand on souffre, de soulager les souffrants;

et le malheur s'oublie à secourir les malheureux. Merci, Diana! Tu m'as donné ma première joie en ce cachot, une des plus pures de ma vie. La Grâce de Dieu soit avec toi! car, toi-même, tu viens de me l'apporter! Béni sois-tu! bénis soient tes parents! Braves gens, soyez mes avocats à l'heure dernière! Je vous ai voulu du bien, rien que pour l'amour de Dieu. »

Comme idée et comme style, ce n'est ni d'une force bien athlétique, ni d'une originalité bien puissante. Un *bénïsseur* quand même n'écrirait pas autrement. Ce n'est pas avec cette bonne moyenne entre la rhétorique et l'éloquence que l'on pourra renouveler la grande école catholique des Montalembert et des Veuillot. Mais, enfin, tout est relatif, et nous devons applaudir ce langage. Le malheur, c'est que le livre sort de prison avec son auteur, et, dès lors, nous ne savons plus à quoi nous en tenir.

Trois figures dominent les chapitres suivants, sans compter des personnages secondaires, tels que le roi d'Italie et la reine Marguerite, dont les portraits ne sont pas précisément flattés : « Regardez ce roi mélancolique, aux yeux dilatés, au front démesurément haut et rétréci. On dirait que la nature l'a destiné à jouer le rôle d'Hamlet, prince de Danemark...

... On le dit atteint d'une maladie de poitrine, et ses pommettes saillantes, le son de sa voix confirment le diagnostic. Je l'ai entendu, en octobre 1882, prononcer le discours de la Couronne, à l'ouverture du Parlement. C'était pitié de voir ce jeune roi, aux cheveux gris, s'interrompant à chaque phrase pour

porter le mouchoir à sa bouche. Eh bien, les poitrinaires sont clairvoyants. Est-ce la vue de l'avenir qui dilate si étrangement la prunelle royale? Quels épouvantements mystérieux fixe ainsi ce regard terrible?... »

Quant à la reine Marguerite, elle est Allemande jusqu'au bout des ongles. « Sa blonde chevelure, ses yeux bleus accusent l'origine teutonne. Musicienne passionnée, la reine Marguerite adore le dieu Wagner : Rossini, Verdi, génies de son pays, la laissent indifférente.

« Mais ce qu'elle aime encore plus que la *Tétralogie*, c'est la popularité; elle la quête, elle la mendie. Elle en porte l'avidité jusqu'à se mêler aux fêtes populacières, au risque d'assister à la *Course du veau.* »

Et l'auteur nous décrit cette course du veau, qui mériterait, en effet, de figurer dans un roman naturaliste. Puis, avec ce procédé d'insinuation qui lui est familier, il ajoute : « On a dit que la Reine avait subi l'atteinte d'une longue maladie nerveuse, et c'est à ce motif qu'on a attribué la longue retraite, au retour de laquelle elle aurait trouvé les sentiments du peuple changés, comme ceux de son époux. La retraite et la maladie ont été attribuées à des causes plus intimes. Ce ne sont pas nos affaires. »

Non! mais, en attendant, le trait est lancé, et les imaginations actives peuvent broder là-dessus les conjectures les plus... médicales. C'est ainsi que, généralement, opèrent les *cancaniers* et les *potiniers* de toute catégorie. — « On dit que M. X... va se

séparer de sa femme, et pour cause... — On assure que M. Z..., ruiné à la Bourse, est forcé de s'expatrier. Je n'en crois pas un mot; d'ailleurs, cela ne me regarde pas. » — Cela ne vous regarde pas? mais vous, vous regardez, écoutez et répétez cela.

Au surplus, tout ce qu'on écrira de désagréable pour ce couple royal, piémontais croisé de saxon, ne peut que nous réjouir comme un espoir de revanche.

Les trois figures dont je parlais tout à l'heure sont le Comte de Chambord, le Comte de Paris et — M. Jules Ferry (!!).

Certes, si l'on s'en rapportait aux apparences, aux surfaces, les pages consacrées à Henri de France seraient de nature à désarmer tous les ressentiments, à effacer tous les torts. Je dois même commencer par m'accuser d'avoir méconnu ou ignoré l'extrême importance politique de M. des Houx, son rôle prépondérant parmi les royalistes de haute volée. Il nous apprend que, à son départ pour Goritz, en février 1883, il fut chargé des missions les plus graves, les plus confidentielles, par les plus illustres membres du Sacré-Collège, par nombre d'évêques et de chefs d'ordres religieux. « Je crus, nous dit-il, que je ne pourrais jamais partir, tant je fus assiégé de visiteurs jusqu'à l'heure de mon départ. Un éminent évêque m'accompagna presque jusqu'à la gare pour me dicter les paroles que je devais rapporter au prince. » Ainsi M. Henri des Houx allait remplir auprès du prince la charge de conseiller-rapporteur. Eh bien,

là, franchement, je ne m'en étais pas douté. Il y a longtemps qu'on ne voyage plus par le coche. D'ailleurs, si je disais toute ma pensée, peut-être M. des Houx prendrait-il la mouche. En somme, ne lui est-il pas permis de se croire un très grand personnage? Il traite d'égal à égal avec les cardinaux, les membres les plus influents de la Chambre des communes. Il est encore mieux informé, pris encore plus au sérieux que M. de Blowitz. Les princes n'ont pas de secrets pour lui. Seulement, ces grandeurs ont leurs inconvénients, ces effusions ont leurs périls, ces médailles d'or ont leur revers. Dernièrement, M. des Houx s'est vu forcé de battre en retraite devant un énergique démenti du général Billot, républicain invariable, sans autre ambition que de bien servir la République. Se souvenant d'un affreux calembour de Victor Hugo, le digne général a répondu : *Mâtin !* à un article du *Matin*. M. des Houx s'est replié sur un certain général X... qu'il désignait aux algébristes, mais qu'il refusait de nommer. On doit avouer pourtant, — sans nier l'existence authentique de ce général X... — que l'auteur de *Ma Prison* n'avait rien négligé pour nous donner le change. Je lis à la page 179 : « La République, épouvantée, chassait de l'armée les princes d'Orléans, n'osant encore les chasser de France. Le général Billot abandonnait le portefeuille de la guerre au piteux Thibaudin, plutôt que de participer à une expulsion qu'il jugeait inique. *Un grand rôle semblait réservé à cet ancien ministre.* »

Et plus loin, page 200 : « Ici, M. le comte de

Chambord fit allusion au général X..., *mais il venait de se démettre des fonctions où il pouvait rendre service!...* » Honni soit qui mal y pense !

On sait que M. Henri des Houx a subi un autre démenti, de la part de M. le comte de Paris. Il persiste dans son dire. Mais les imprimeurs de son livre ont été bien spirituels. Ils l'ont fait parler dans la langue de MM. Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé. Anatole Baju et René Ghill : « C'était sans doute un grand honneur qu'il *me profitai faisait.* Mais j'avais reconquis mon *indépen-un illustre dance; j'en pour* maintenir, avec tous les égards dus *à contradicteur, l'intégrité de mon dire assuré. J'étais de la fidélité* de ma mémoire. » Ces coquilles conviennent admirablement au pèlerin de Goritz, au compagnon de voyage de M. le comte de Paris. On dirait qu'elles le font bredouiller.

Soyons justes : le chapitre consacré à M. le Comte de Chambord a une grande allure, des pages éloquentes, où vibre la vieille corde royaliste, et qui nous persuaderaient encore mieux, si cette expansion pathétique, excessive, un peu théâtrale, s'adressant à un tombeau, ne nous rappelait la terrible image des fleurs qui ne prennent pas racine, et si cette énorme dépense d'hommages en l'honneur d'un auguste mort ne semblait combinée pour ne rien garder au service du survivant.

« Le comte de Chambord *restauré* fût devenu en même temps que roi de France, *le Roi* (comme

Louis XIV), le Roi par excellence, le protecteur suprême du bien dans l'univers entier, la terreur du mal. Son avènement eût changé la face de l'Europe, son influence eût pénétré jusqu'à la dernière bourgade des terres chrétiennes. Sa victoire eût été la défaite définitive de la Révolution, dans les Empires, dans les Royautés, dans les Républiques. »

M. Henri des Houx est un homme d'esprit et d'imagination. Une fois en train de nous faire venir l'eau bénite à la bouche et d'étaler à nos yeux éblouis la politique des miracles, il aurait dû ajouter : « L'œuvre de M. de Cavour tombait immédiatement en ruines, comme les murailles de Jéricho. Le chancelier de fer, devenu chancelier de cire molle, se serait empressé de restituer à la France l'Alsace et la Lorraine, avec la rive gauche du Rhin par-dessus le marché. La Prusse, l'Angleterre, la Suède, le Danemark, la Russie, abjuraient le protestantisme ou le schisme grec, pour se faire catholiques. L'Espagne rappelait don Carlos et le priait de remonter sur son trône. L'Italie, son roi en tête, allait se jeter aux genoux de Léon XIII, et, après l'avoir remis en possession du domaine de l'Église, aurait réintégré dans leurs États respectifs le roi de Naples, le duc de Parme, le duc de Modène et le grand-duc de Toscane. Henri V était invité par un congrès de souverains à résoudre la question d'Orient, pour laquelle on s'en remettait à sa suprême sagesse. En France, Freycinet, Goblet, Clémenceau, Basly, Camélinat, Michelin, Joffrin, Vaillant, Mesureur, Hovelacque, etc., etc., foudroyés par la Grâce, revêtaient

un costume de pénitents blancs et escortaient le Roy, allant se faire sacrer à Notre-Dame. Le ministre des finances était tout étonné de voir apparaître un ange, glissant dans son portefeuille tous les milliards que nous ont coûtés la guerre, l'invasion, le traité de Francfort et surtout la troisième République. Tous les Français se réveillaient, un matin, avec vingt mille livres de rentes. La poule au pot de Henri IV devenait un faisan truffé, et l'État se trouvait si riche, qu'il donnait un bureau de tabac au prince Napoléon, à titre de neveu d'un ancien militaire. »

Qui veut trop prouver ne prouve rien, et les extrêmes se touchent.

Poursuivons : « Le comte de Chambord était dans l'ordre politique ce qu'est le Pape dans l'ordre religieux. Lui seul pouvait prétendre au rôle de Charlemagne, non par l'étendue de l'Empire, mais par la majesté morale. Il eût représenté, à côté du Pape, au pied du trône pontifical, la force mise au service de la vérité, la puissance humaine obéissant à la voix de Dieu. Il eût été, comme saint Louis, son ancêtre, le *Sergent du Christ*. Il n'est plus, et sa place reste vacante. Il n'est plus, et un grand vide s'est ouvert dans le monde. Il n'est plus, et la Monarchie française est morte avec lui... Il n'a pas laissé d'héritiers. » — *In cauda venenum*.

C'est superbe! Par malheur, cette fantasmagorie, à laquelle ne manque que la lumière électrique, les feux de Bengale et le *tremolo* de l'orchestre, aboutit

à ceci : « Je suis resté *chambordiste*, au point de *me réjouir*, à présent que je me suis séparé du parti royaliste, de n'avoir plus d'autre prince à aimer... Cette pensée qu'en reprenant ma liberté politique, *je resterai plus fidèle* à la mémoire du Comte de Chambord, que je ne servirai plus de maître après lui, a supprimé toute l'amertume de la séparation résolue, et m'a causé *une joie intime.* »

Et à ceci : « Sur cette tombe de roi, on a pu crier : « Le Roi est mort ! » — Mais c'est par une *parodie sacrilège* qu'on a osé ajouter le vieux cri français : « Vive le Roi ! » — Car le roi de France est mort sans héritier. La dynastie est close avec la pierre du tombeau de Goritz. L'arbre est mort, et les rejetons qui survivront sont ADULTÉRÉS. »

Sacrilèges, vous l'entendez ! sacrilèges, Charette, Cazenove de Pradines, Henri de Vanssay, marquis de Foresta, duc de Bisaccia, Jules de Salvador, Baudry-d'Asson ! Sacrilèges ! humiliez-vous ! M. des Houx vous excommunie !

Dans la ferveur rétrospective de son *chambordisme* posthume, M. des Houx ne s'est pas aperçu de deux petits détails : d'abord, il peut être certain que, sur mille lecteurs, neuf cent quatre-vingt-dix, en lisant la description sybilline de ce qu'aurait été Henri V, s'il était remonté sur le trône de ses pères, ne manqueront pas de s'écrier : « Nous l'avons échappé belle ! » — Ensuite, si son nouvel ami, M. Jules Ferry, rattrapait un portefeuille, s'il lui offrait une préfecture, et si le néophyte républicain lui répondait : « J'accepte par

excès de fidélité à la mémoire de mon Roi! » — il serait logique, mais il n'aurait pas les rieurs de son côté.

Au tableau michel-angesque succède, naturellement, une caricature à la Daumier. M. des Houx se rencontre, en wagon, avec M. le Comte de Paris, qui voyage incognito, économiquement, et donne au garçon du buffet dix centimes de pourboire. Le prince passe sous des tunnels à vis, où la fumée lui met un masque de mineur, de charbonnier ou de ramoneur. Il s'expose aux rebuffades d'un Anglais qui s'étonne de l'attitude respectueuse de M. des Houx vis-à-vis de cet intrus, de ce *quidam*, passé au noir de fumée. Cela n'est rien. L'auteur ajoute: « Pendant la traversée du grand tunnel, chacun rentra chez soi, et j'en profitai pour me livrer à une ablution complète dans le cabinet de toilette du *sleeping*. Le prince, de peur sans doute d'être soupçonné de ne pas échapper aux autres nécessités humaines auxquelles ces réduits des *sleepings* donnent également satisfaction, ne prit pas la même précaution. Quand nous revîmes enfin la lumière, il était seulement un peu plus *tatoué* qu'auparavant. »

C'est très spirituel, très drôle, pas trop offensant, et l'on peut à peine soupçonner M. des Houx d'avoir noirci le prince, à qui il refuse son adhésion. Je lui ferai seulement observer que, lorsqu'il nous dit : « J'avais sous les yeux l'image exacte du dernier des Abencérages, » — il se trompe de teint : Aben-Hamet

n'était ni tatoué ni nègre. Il était Maure ou Arabe ; ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Vous comprenez, n'est-ce pas ? que toute cette série de petites scènes est arrangée de façon à nous montrer le Comte de Paris en diminutif, à faire ressortir le contraste de son laissez aller bourgeois avec l'incomparable dignité, l'impeccable majesté du Comte de Chambord ? Il nous semblerait plus grave et plus triste d'être obligé de prendre au pied de la lettre la longue conversation du Comte de Paris avec M. Henri des Houx ; non pas que son interlocuteur lui prête des propos déraisonnables, mais parce que ce prince, à qui nul ne conteste le discernement et la sagesse, aurait pensé tout haut avec un homme qui ne pouvait lui inspirer une bien grande confiance, comme il aurait pu le faire avec M. Bocher, M. d'Haussonville ou M. Estancelin. Voici la conclusion de M. Henri des Houx : « La politique personnelle du prince s'affirma par le langage des journaux et les actes de son entourage. C'est la Monarchie de 1830 qu'on travaille à restaurer, et par des moyens douteux, sous le couvert de la tradition royaliste. L'héritage politique du Comte de Chambord *tombait en déchéance*. Je redevenais *libre : je préférai la République.* »

En effet, avec M. Jules Ferry, si M. Jules Ferry redevient premier ministre, le catholique Henri des Houx aura beaucoup mieux que la Monarchie de 1830. Il faut le lire pour le croire (page 171) : « M. Jules Ferry contribua puissamment à pacifier les relations de la

France avec l'Allemagne et à prévenir de grandes calamités nationales. A quel prix? Au prix de sa popularité (?) et, en fin de compte, au prix de son portefeuille, quand tout péril extérieur sembla conjuré. Comme gage de notre neutralité, *on* (qui, *on?*) nous envoya *peut-être* combattre et vaincre la Chine. Dure épreuve, soit, mais digne de la France... L'histoire jugera *peut-être* que l'apparente *témérité* de M. Jules Ferry fut le comble de la prudence et que l'aventure du Tonkin, de Formose et de Fou-Tcheou sauvegarda mieux l'intégrité de notre territoire et l'intérêt de notre trésor(!!) que la plus stricte économie d'hommes et d'argent. »

Voyez-vous d'ici M. de Bismarck, sa férule à la main, disant à M. Ferry: « Élève Ferry, venez par ici! Je consens, pour cette fois, à me contenter de vos excuses, et à ne pas vous mettre au pain et à l'eau; mais à une condition: c'est que vous allez envoyer vos meilleurs soldats périr par milliers dans un pays encore plus meurtrier que ses habitants, et renouveler à leurs dépens la politique assassine de votre maître Gambetta; moyennant quoi, si vous êtes bien sage, nous vous laisserons vivoter jusqu'à nouvel ordre. »

Maintenant, je passe au chapitre douzième (page 228). Ce chapitre est tout à la gloire de M. Jules Ferry : « Quelles que soient les préférences politiques des Français résidant à l'étranger, la chute de M. Jules Ferry a inquiété leur patriotisme... Pour la première fois depuis 1870, et tant que M. Jules Ferry

resta aux Affaires étrangères, nous avions la conviction que la France ne faisait plus triste figure en Europe... L'ère de l'aplatissement semblait close. »

Et aussi celle de l'arrondissement, puisque le scrutin de liste était rétabli.

Dans cette disposition d'esprit, M. Henri des Houx devait nécessairement demander à M. Jules Ferry une audience afin de plaider les intérêts de l'Église et du Saint-Siège auprès de ce grand politique, très civil, à ce qu'il paraît, et marié encore plus civilement. Il obtient cette audience. Il est reçu à bras ouverts. Il débite une longue harangue à M. Jules Ferry, qui, oubliant sans doute ses actes de jacobin, les lois scolaires, l'exécution des décrets, les crochetages, etc., etc., révèle au plus catholique des néo-républicains tout ce qu'il aurait fait de bon, de balsamique, d'émollient, au profit de la Religion, si on l'avait laissé au ministère. — « Embrassons-nous, Folleville ! » — Après quoi ils se séparent les meilleurs amis du monde.

Si M. Henri des Houx se décidait, malgré son extrême dévotion, à écrire pour le théâtre, il redouterait par-dessus tout les succès d'estime. Peut-être devrait-il les moins redouter pour ses livres [1].

1 Depuis la publication de cet article, M. des Houx a achevé de se démasquer. Le masque n'était pas beau ; le visage l'est encore moins.

LA FRANCE JUIVE

Par M. Edouard Drumont

Les extrêmes se touchent, et le mieux est l'ennemi du bien. D'ordinaire, la critique aime à parler du livre dont tout le monde jase. Mais, cette fois, on jasait trop. La situation était si singulière et bientôt si alarmante, que nous nous serions reproché une ligne, un mot, capables d'attiser le feu, de surexciter les rancunes, d'envenimer les blessures. Plus l'*à-propos* semblait séduisant, plus il paraissait redoutable. Qui de nous se serait consolé, si, par une page trop hâtive de louange ou de blâme, il avait donné l'éveil à une des innombrables victimes de M. Édouard Drumont ?

Ce qu'il y a de curieux, c'est que M. Drumont, au premier moment, a eu l'air de craindre surtout la conspiration du silence. Assurément, pour ceux que son ouvrage attaque ou dénonce, le silence eût été le parti le plus sage. Ils auraient traité le livre comme s'il était de l'hébreu pour eux; un peu trop vo-

lumineuse (onze cent quatre-vingts pages), *la France juive* serait restée en masse chez le libraire; mais franchement, était-ce probable? Était-ce possible? Pour moi, que cet excès de sincérité, de courage, de hardiesse et de foi ne pouvait laisser indifférent, je n'étais pas arrivé au quatrième chapitre, que je me disais avec une sorte de frisson : « Le livre aura cent éditions; mais Dieu veuille que l'auteur en réchappe! Ce n'est pas un duel qu'il va se mettre sur les bras; c'est une série de duels. En effet, pour les offensés, il n'y a guère d'autre issue. L'attaquer en diffamation? Ils y joueraient à qui gagne perd, et n'en sortiraient pas plus limpides. Un démenti par écrit et par huissier? J'avoue que je ne me fais pas une idée bien nette d'une lettre ainsi conçue : « Monsieur, vous affirmez que je suis un escroc, que j'ai trempé dans cinquante affaires véreuses, que j'ai prêté à la petite semaine, que je me suis enrichi par les moyens les plus honteux, que je dois ma fortune à mes viles complaisances pour un grand seigneur ou un millionnaire amoureux de ma femme ou de ma maîtresse; que j'ai été, pour mes débuts, le pourvoyeur des galanteries du prince X... ou du duc *d'en face*. Ce n'est pas vrai : ma conscience ne me reproche rien. Je vous prie, et au besoin je vous requiers de publier ma réponse. Veuillez agréer l'assurance de ma parfaite considération. »

Parlez-moi du duel! Il est d'autant plus concluant qu'il ne prouve absolument rien. Il résume une solution d'autant plus définitive qu'elle laisse tout en ques-

tion. Je suis un gredin, mais j'ai quinze ans de salle, et les maîtres d'armes n'ont plus rien à m'apprendre. Je provoque l'imprudent qui m'a traité de canaille; si je le tue, très bien ! mon honneur est lavé dans son sang. S'il refuse de se battre sous prétexte que ses principes religieux lui interdisent le duel, bravo ! j'ai l'ineffable plaisir de le traiter de calomniateur et de lâche. Me voilà régénéré, et les *gentlemen* les plus corrects seraient fort mal venus à me marchander une cordiale poignée de main.

Tout bien considéré, on peut dire que cette étrange aventure a tourné moins mal que nous ne pouvions le craindre : deux duels, qui ont assuré à M. Drumont un indiscutable brevet d'énergie et de bravoure; au second de ces duels, une blessure assez grave, assez dangereuse, assez compliquée, pour clore la série; un immense succès de vente en guise de baume et de compresse, n'est-ce pas tout ce que l'on pouvait désirer? Je puis donc, en toute liberté, après un sursis de trois mois, aborder cette *France juive.*

Je n'ai pas l'honneur de connaître l'auteur, mais je le devine. M. Édouard Drumont est évidemment le plus honnête homme du monde. Il a cru accomplir une mission providentielle. Sa passion est venue en aide à sa conviction. Si j'osais, je le qualifierais, non seulement de passionné, mais d'halluciné, de visionnaire. Il y a du somnambulisme dans ses attaques si violentes, dans ses personnalités si terribles. A l'instar des somnambules, il marche sur le rebord des toits et grimpe sur les tuyaux des che-

minées sans apercevoir le péril, et il le conjure à force de le braver. Il est hanté par le juif, comme M. Villemain — qui heureusement en rappela — était hanté par le jésuite. Il y a une maladie des yeux, qu'on appelle, je crois, le daltonisme. Ceux qui en sont atteints voient tout bleu, tout jaune ou tout violet. M. Édouard Drumont est atteint de daltonisme hébraïque. Je me bornerai à un exemple; car vous comprenez qu'il me serait impossible de vérifier les trois mille noms rangés en bataille à la fin du second volume. Je lis, page 198 : « Fiorentino, le seul critique d'un journal français qu'on ait convaincu de chantage, était juif. » — Ici, je suis en mesure de contredire M. Drumont. En 1864, Joseph d'Ortigue, un de mes meilleurs amis, et, comme l'a dit Sainte-Beuve, le plus doux des catholiques restés fidèles à M. de Lamennais, était en relations musicales avec Fiorentino. Celui-ci tomba malade, et bientôt la maladie fut déclarée mortelle. D'Ortigue vint me voir, et me dit :

— « Quelles singulières gens, ces Napolitains! Fiorentino, qui a tant de gros péchés sur la conscience, m'a fait appeler, et m'a prié de lui amener un prêtre. Je viens de le laisser en tête-à-tête avec l'abbé Hugonnet. »

En effet, le maître chanteur reçut tous les sacrements de l'Église, sans qu'il fût pourtant besoin, comme pour le cardinal Dubois, de remonter jusqu'au baptême. Il mourut le surlendemain, et sa

maîtresse, une demoiselle Nelly, actrice de quinzième ordre, lui fit des obsèques d'un faste insolent. Pour ceux qui se souvenaient que Fiorentino était venu à Paris avec trois francs dans sa poche, et qu'il en laissait cinq ou six cent mille, ce luxe funéraire fut un scandale pire que s'il était mort dans la religion de M. de Rothschild.

M. Édouard Drumont est-il bien sûr qu'Offenbach fût juif? Cette fois, je n'affirme rien; tout ce que je puis dire, c'est que j'étais à Cannes, en 1874, en même temps que le contempteur des dieux de l'Olympe, que nous logions dans le même hôtel, et que son fils avait pour précepteur un prêtre — un prêtre *pour de vrai;* j'ai entendu sa messe. J'ajouterais bien que toute cette famille semblait patriarcale, si ce mot ne devenait malsonnant à propos d'un homme suspect de judaïsme. Espérons néanmoins qu'il peut encore s'appliquer à quelques familles chrétiennes.

Comment parler d'Offenbach, sans songer au plus charmant de ses collaborateurs, à un écrivain exquis que M. Drumont maltraite avec une violence peu explicable, M. Ludovic Halévy? Je ne le défendrai que sur un point : il est homme à se défendre admirablement sur les autres. En février ou mars 1867, j'assistai, avec tout Paris, à la première représentation de *la Grande Duchesse*. Le succès fut immense et se soutint pendant toute l'Exposition. Mais on nous aurait bien étonnés, si l'on nous eût dit que cette amusante opérette avait pour but ou pour effet

d'ouvrir la France aux Prussiens, d'enseigner aux Prussiens comment il fallait s'y prendre, et de débiliter d'avance notre armée en bafouant ses généraux. On pourrait supposer, en lisant les pages 234, 235 et suivantes, que la fatale guerre a éclaté immédiatement après les représentations de *la Grande Duchesse*, que cette pièce en a été le prologue et le préambule. Or, jusqu'au 10 ou 12 juillet 1870, cette guerre pouvait être facilement évitée. Il fallut, pour nous faire tomber dans les filets de M. de Bismarck, une part énorme d'imprévu, un concours incroyable de malentendus, d'ordres, de contre-ordres, de soubresauts, d'imprudences, aggravés par la pression révolutionnaire. Ce qui rendit, dès l'abord, notre défaite certaine, ce fut l'infériorité du nombre, la maladie de l'empereur, l'erreur du général Lebœuf affirmant que tout était prêt, le désaccord dans le commandement, le désarroi des intendances et du matériel, les fautes stratégiques comparables, dit-on, à celles qui nous firent perdre la bataille de Waterloo, et non pas du tout les calembredaines du général Boum, applaudies en 1867, oubliées en 1870. Sans compter le plaisir bien naturel d'être applaudis par toute l'Europe, l'idée des spirituels auteurs, au moment où nous étions écœurés, énervés par la guerre du Mexique et son tragique dénouement, était de dissuader de la guerre les empereurs, les rois, les princes, les généraux, les chambellans, qui assiégaient le bureau de location du théâtre des Variétés. La joyeuse caricature du général Boum n'avait pas d'autre portée, et

personne, depuis Ludovic Halévy jusqu'au plus sérieux de ses spectateurs, n'y entendit malice.

M. Drumont est sans pitié pour *les Demoiselles Cardinal*, cette exhilarante fantaisie qui nous désarme, à chaque ligne, par de véritables traits de comédie. Soit ; mais c'est là justement le vice radical de son ouvrage. Quand on déploie de pareilles rigueurs, quand on laisse loin derrière soi Juvénal et Archiloque, lorsqu'on traite de *bouffon de bas étage* le neveu du secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, l'auteur de *l'Abbé Constantin*, l'académicien dont le courageux et brillant discours nous dédommageait récemment de tant de harangues ennuyeuses, il n'y a pas de milieu : on se condamne à n'admettre dans ses sympathies et sa bibliothèque que les grands classiques du dix-septième siècle (Molière et La Fontaine exceptés), et, dans le nôtre, Joseph de Maistre, le vicomte de Bonald, Lamennais, première manière, l'abbé Gerbet, l'évêque d'Orléans, Lacordaire, le P. Gratry, Eugénie de Guérin, madame Swetchine, madame Craven, M. de Montalembert et les mandements de nos évêques. Or, M. Édouard Drumont a des trésors d'indulgence pour M. Henri Rochefort, qui dépasse, en fait de blasphèmes, les plus effrayantes audaces de Diderot et de Lamettrie. Il cite avec éloges Alphonse Daudet et MM. de Goncourt, qui sont de singuliers chrétiens. Il qualifie d'illustre écrivain catholique un personnage qui n'est ni illustre, ni catholique, ni écrivain. Dût-il m'accuser d'hérésie ou de tiédeur, j'avoue que je préfère le sé-

mitisme *bon enfant* d'Albert Millaud à l'impiété outrancière de *l'Intransigeant*. J'aimerais mieux avoir fait *Niniche* que *Sapho*, *Criquette* que *la Fille Élisa*, *la Belle Hélène* que *la Vieille Maîtresse* et *Orphée aux enfers* que *les Diaboliques*. Oh! la bohème! la bohème! Charles Nodier y avait placé sept châteaux. Je crains bien que M. Drumont n'y bâtisse une petite église. Seulement, je me demande ce que le comte Albert de Mun vient faire devant cet autel, entre M. Alphonse Daudet et M. Duruy.

Hâtons-nous de sortir de ces personnalités désobligeantes. L'auteur de *la France juive* ne s'est pas assez dit que, pour les honnêtes gens de bonne compagnie, cette promenade de douze cents pages à travers toutes les turpitudes plus ou moins israélites finirait par être asphyxiante. Tâchons d'élever, de généraliser le débat.

Quel est le parti que M. Édouard Drumont a voulu servir? — Aucun, me dira-t-il, puisque l'Église n'est pas un parti. — Très bien! mais enfin l'Église, ou, en d'autres termes, notre religion, ne peut se concevoir suspendue dans le vide, absolument indépendante d'une politique quelconque. Nous ne pouvons attendre du côté de la République jacobine que persécutions, spoliations, sévices et injures graves. Donc, nous sommes forcés d'associer les intérêts de l'Église à une monarchie. M. Drumont est-il bonapartiste? Il le serait, j'imagine, si le prince impérial n'avait pas trouvé une mort héroïque dans le Zoulouland; mort que M. Drumont ne manque pas d'attribuer, sinon

aux juifs, au moins aux francs-maçons. Maintenant, j'aime à croire que, hostile au prince Napoléon, dont l'athéisme n'est un secret pour personne, il se souvient du quatrième commandement et refuse d'encourager les révoltes filiales du prince Victor. Est-il de ceux qui, comme Maurice d'Andigné, ont saintement enseveli leur royalisme dans le cercueil de Henri V? Ce serait bien beau. Mais son langage, quoique parfaitement convenable, ne révèle pas cette fidélité quasi mystique. — « En réalité, le seul obstacle, ce fut le comte de Chambord... L'histoire dira : « Le comte de Chambord n'a pas voulu régner ». — « Un mot suffit à peindre le comte de Chambord ; le mot de Gœthe sur Hamlet : C'est une âme chargée d'un grand dessein et incapable de l'accomplir... Dès que l'occasion se présente, le comte de Chambord s'ingénie à chercher un prétexte ; il essaye de gagner du temps ; il se pelotonne dans son drapeau, comme nous nous pelotonnons dans nos draps quand on vient nous chercher à l'aube, l'hiver, pour une corvée ennuyeuse, etc., etc. »

M. Édouard Drumont est-il orléaniste? Si je pouvais le croire, avec quel enthousiasme je traduirais en français le : *Manibus et pedibus eo in tuam sententiam.* — Mais, grand Dieu! si cette tendresse existe, elle ressemble à ces tendresses maternelles qui consistent à fouetter leurs marmots tous les matins. — « Une affinité existe entre les d'Orléans et les juifs. Tous deux adorent l'argent et ce culte commun les rapproche.... Les d'Orléans savent *ce que c'est*

d'avoir (?); ils disent comme le poète : *Oportet habere*... Je n'ai pas à discuter si les d'Orléans ont été bien ou mal inspirés en réclamant, après la guerre, leurs biens confisqués... Personne probablement n'a osé apprendre au comte de Paris, qui est non seulement un honnête homme, mais *un bon chrétien* (encore une poire, comme son grand-père?) que l'amour excessif des capitaux est un péché capital... etc.

« La moindre aide aurait mis *le Clairon* à flots. Cornély fit demander cette aide au comte de Paris. Celui-ci ne voulut même pas recevoir la personne que lui envoyait le jeune écrivain, qui, somme toute, combattait pour sa cause avec vaillance, avec entrain, avec succès même. Ne trouvez-vous pas affligeant l'abandon de cet *être* d'initiative, d'activité, de bonne volonté par des gens qui ont plus DE CENT MILLIONS A EUX?... »

Comme c'est aimable! — Et Mgr le duc d'Aumale, en qui nous devons également admirer l'homme de guerre et l'historien? — « Quand le duc d'Aumale arrive, *la mine humble*, faire sa révérence à Rothschild, qui l'appelle *le vieux sous-off*... alors qu'il lui serait si commode de rester chez lui à relire la glorieuse histoire de sa race, le descendant des Condés avoue implicitement que *l'actïon d'avoir* gagné beaucoup d'écus dans des spéculations plus ou moins propres équivaut à l'*action d'avoir* gagné la bataille de Rocroy, puisqu'on ne va que chez ses égaux (?) et qu'il va chez ces gens-là. »

Action au lieu de *fait!* Ce diable de Rothschild aura

réussi à placer des actions, même chez son plus mortel ennemi!

On ne va que chez ses égaux! Mais alors, un chef de bataillon ne pourrait pas aller chez le colonel, qui est son supérieur, ni chez le capitaine, qui est son inférieur! Le duc d'Aumale, qui n'a d'égaux en France que ses frères et neveux, serait obligé de vivre constamment en famille, ou dans une solitude absolue!

Poursuivons : — « Il y a là des lettres véritablement stupéfiantes : « Vous me pardonnerez de venir ainsi vous troubler au milieu de vos peines... Mon excuse est dans le désir que j'éprouve... » Voilà de quelle encre écrit à un manieur d'argent le prince de Joinville, un homme qui a dans les veines quelques gouttes du sang de Louis XIV! Les lettres du comte de Paris et du duc d'Aumale, un peu moins plates peut-être, sont du même ton... »

« L'an dernier, le duc d'Aumale, ayant à dîner la duchesse d'Ayen et la baronne de Hirsch, mit la juive à sa droite et la duchesse à sa gauche. »

Je ne l'approuve pas; mais, du moins, on ne put pas l'accuser de préparer, par cet acte de faiblesse, le baron de Hirsch et le baron de Rothschild à lui prêter cent sous.

Aliàs : « Le comte de Paris connaissait-il ces nobles paroles, lorsque, il y a quelque temps encore, il s'asseyait avec sa famille à la table des Rothschild, lorsque sa fille faisait ses premiers pas dans le monde à Ferrières? Quel début pour une fille de France! »

Puisque je suis sur le chapitre des Rothschild, qui occupent une large place dans ces deux volumes, je dois prévenir M. Édouard Drumont que la charade dont le mot est *chat-loup-scie* a été tour à tour attribuée, depuis le commencement de ce siècle, à tous les Allemands et à toutes les Allemandes qui se piquent de posséder les finesses de la langue française, — et que, vingt ans avant ma naissance, on racontait déjà l'histoire du banquier ou du fermier général s'obstinant à chercher un louis sous la table de jeu, tandis que, pour lui donner une leçon, un Richelieu, un Talleyrand ou un Montrond quelconque l'éclaire à l'aide d'un billet de. banque allumé à la bougie du candélabre. M. Drumont peut, sans regret, déblayer les deux anecdotes ; il y gagnera de diminuer de deux pages cet énorme dossier. Je dois aussi l'informer que j'ai beaucoup connu Alphonse Toussenel, dont il cite avec enthousiasme le livre intitulé *les Juifs, rois de l'Europe*. Toussenel avait bien de l'esprit : il croyait aux tables tournantes, mais il ne croyait pas en Dieu.

Que dirai-je de la façon dont M. Édouard Drumont admoneste la haute noblesse de France, trop prompte à se baigner dans le Pactole juif? Il a raison ; mais l'autorité lui manque, et l'excès de personnalité gâte le sermon. Je me figure un prédicateur, un missionnaire, un Bridaine, tonnant, du haut de la chaire chrétienne, contre ces lâches complaisances, et, sans nommer personne, disant aux grandes dames et aux grands seigneurs groupés dans son auditoire : « N'avez-

vous pas de honte? Vous portez les plus beaux noms de France, et vous ne craignez pas de les compromettre dans l'intimité de cette aristocratie d'argent qui n'a pas même le mérite de prier aux mêmes autels que vous, en supposant qu'elle prie? Vous, monsieur le duc, et vous, madame la duchesse, vous vous montrez en public pêle-mêle ou côte à côte avec les Montmorency et les La Rochefoucauld de la finance, de l'agiotage et de l'usure! Vos ancêtres allaient aux croisades; vous, vous allez à la Bourse! Vous croyez pouvoir mener de front le culte du Veau d'or et le culte du Dieu de l'Évangile!... » Je ne suis pas de force à continuer le sermon; mais quel beau texte, quelle magnifique source d'inspiration, pour un Père Monsabré, pour un évêque éloquent, tel que Mgr Besson ou Mgr Mermillod! sujet admirablement actuel, et pourtant conciliable avec la gravité, la mansuétude et la charité chrétiennes!

Sous une plume laïque, dans un livre dont cent mille exemplaires circulent aujourd'hui de main en main, la remontrance perd de son effet; surtout avec cette méthode, qui aurait bien étonné La Bruyère, de mettre les points sur les *i* et les noms sur les figures. D'ailleurs, le moment est-il bien choisi pour discréditer les gentilshommes et les femmes de haut parage? La démocratie régnante et triomphante a-t-elle besoin qu'on lui enseigne à mésestimer ceux qu'elle hait, à mépriser ceux qu'elle menace? Ne suffit-il pas d'une satire aussi virulente pour désunir cette sociétié aristocratique, cette haute et riche bourgeoisie, qui

font désormais cause commune? Et puis, ces fils des croisés que le désœuvrement pousse à partager les plaisirs des fils d'Israël, n'ont-ils pas le droit de répondre : « Oui, c'est vrai, le malheur des temps a remis notre épée dans le fourreau, nos parchemins dans nos tiroirs ; mais n'était-ce pas une croisade aussi, cette campagne de deux contre vingt, qui va de Castelfidardo à Mentana? N'était-ce pas une croisade, cette guerre de deux contre cent, où nous combattîmes en volontaires sous le glorieux drapeau de Charette dont la hampe était une croix, et où tombèrent les Luynes, les Bouillé, trois Vogué, les Dampierre, les Grancey, et bien d'autres ; sans compter ceux qui regardèrent la mort en face et dont la mort ne voulut pas? Viennent les mauvais jours, qu'il est trop facile de prévoir; soyez bien sûr que, si ces jours-là, nous chevauchons à côté de M. de Rothschild, c'est que M. de Rosthchild, blasé sur les richesses et les joies de ce monde, aura eu la fantaisie de guerroyer à côté de nous. En attendant, si nous sommes oisifs, c'est la faute de la République : seriez-vous tenté de donner raison à la République, et de nous donner tort? »

Non! M. Édouard Drumont déteste, comme nous, la République jacobine et athée. Dans son livre, qui nous fait continuellement passer par des alternatives d'assentiment et de mauvaise humeur, ce qu'il y a peut-être de plus remarquable, c'est un magnifique *éreintement* de Gambetta. Il cite sa phraséologie saugrenue; il rappelle son ignorance absolue de toute chose, sa présomption incroyable, ses prodigieuses

bévues, son imperturbable aplomb, ses intarissables hâbleries, ses traits de ressemblance avec Fontanarose, Gaudissart et Mangin. Il *échine* l'état-major du plus néfaste des tribuns, extrait, presque en entier, de la plus pure ou la plus impure juiverie. Il rappelle énergiquement le mal effroyable que Gambetta a fait à la France. Il rappelle aussi les noms et les écrits de ceux qui firent justice à ce grand homme en baudruche. Mais quoi ! parmi ces justiciers, — George Sand, Lanfrey, Rochefort, Dumas, Vallès, Sardou, Paul de Saint-Victor, etc., — je cherche en vain un royaliste, un catholique ! J'en connais un pourtant qui eut le mérite d'attacher le grelot, qui, dès le mois d'octocre 1870, au moment où la France affolée était prise d'un éblouissement gambettiste, protesta contre l'engouement général dans un article intitulé *la Matinée d'un proconsul*, et qui, depuis lors, n'a pas manqué de réduire à ses vraies proportions, c'est-à-dire au néant, l'idole au pied d'argile. Celui-là, on lui demande des articles, on ne le cite jamais.

En somme, ôtez à M. Édouard Drumont son talent, grossier, mais réel, vous avez M. Nicolardot ou M. Jacquot (de Mirecourt).

Je finis par un mot de madame Swetchine, déjà nommée : « Le bien ne fait pas de bruit. Le bruit ne fait pas de bien. »

LA VICOMTESSE ALIX DE JANZÉ

Les Financiers d'autrefois. — Fermiers généraux.

Qu'une femme du monde, une grande dame, écrive un roman, ou commette un joli petit volume de poésies, il n'y a rien là de bien extraordinaire; mais qu'une exquise patricienne publie un grand beau livre sur les financiers d'autrefois, j'aurais eu la naïveté de m'en étonner, s'il ne m'avait suffi d'ouvrir ce livre pour reconnaître que les financiers dont elle parle se rattachent à tous les souvenirs du dix-huitième siècle, et que Sa Majesté l'Argent se fait tour à tour, dans leurs mains, grand seigneur, artiste, poète, architecte, banquier des philosophes, des encyclopédistes, des lettrés, des gentilshommes, des musiciens, des théâtres et, ce qui vaut mieux, des déshérités et des pauvres. La Popelinière donne la main à Voltaire, à Rameau, à Diderot. Dupin de Francueil éveille les héroïques ou gracieux fantômes de Maurice de Saxe, d'Aurore, de George Sand. Samuel Bernard et Bouret prêtent des millions à la Royauté endettée ou beso-

gneuse. Jean Law se relie étroitement aux folies, aux gaspillages, aux prodigalités de la Régence. Les frères Pâris sont des puissances dans l'État et dans la République des lettres. Impossible de nommer Jean-Jacques Rousseau, sans que le nom d'Épinay de la Live ne nous vienne à l'esprit. Le marquis de Brunoy, dans sés extravagances, nous rappelle que son château échut un jour à Talma; Pâris-Duverney commence par Voltaire et finit par Beaumarchais. Il est, plus innocemment et plus utilement que Louis XV, le collaborateur de madame de Pompadour. Helvétius, par son absurde livre *De l'Esprit*, où l'esprit s'est tellement égaré qu'on ne le trouve plus, semble tenir à la philosophie et à la littérature plus encore qu'à la finance. Lavoisier a le double honneur de nous aider à évoquer un savant de génie et à maudire une fois de plus les crimes de la Terreur. Nos gourmands, s'il en existe encore, ne peuvent songer sans une sorte de respect filial à Grimod de la Reynière, qui faisait tuer huit dindes afin de ne manger que les *sot-l'y-laisse*, et à qui son père disait pour toute remontrance : « C'est un peu dispendieux, mais je ne saurais dire que cela soit déraisonnable, » — Grimod de la Reynière, qui ordonnait de mettre sur le gril cinq côtelettes l'une sur l'autre, et ne mangeait que celle du milieu. — Ainsi de suite.

Quelles figures originales et curieuses, ces fermiers généraux ! Madame la vicomtesse de Janzé a eu l'heureuse idée de leur donner pour précurseur et pour ancêtre Nicolas Fouquet, quoique Fouquet, contemporain de

la jeunesse de Louis XIV, ait eu l'inconvénient ou le tort d'arriver trop tôt, et de ne pas se contenter d'un seul vol pour s'élever aux cimes. Au dix-huitième siècle, — qui est leur siècle, — et ils ne pouvaient en choisir de plus favorable au luxe, au désordre, au plaisir et au vice — les fermiers généraux marquent la transition entre les grands seigneurs d'ancien régime et les bourgeois modernes. Les grands seigneurs, ruinés sous Louis XIV, achevés sous la Régence, n'étaient plus assez riches pour patronner les artistes, pensionner les écrivains, payer les dédicaces où l'esprit français fraternisait avec la noblesse française. Sans abdiquer tout à fait, ils déléguaient leurs pouvoirs à ces nouveaux venus, dont la plupart étaient mieux que des parvenus; car, généralement, si l'on sait ou si l'on soupçonne ce que le parvenu a pris, on ne voit pas ce qu'il donne.

La comédie, l'épigramme et la satire se sont emparées de ces personnages, qui y prêtaient, tant le *prêter* entrait dans leurs habitudes. On se les représente en chair et en or, moitié hommes, moitié lingots, arrondissant de leur gros ventre et de leurs larges épaules un habit de brocart qui se tiendrait tout droit s'il était vide, et dont l'étoffe semble faite de louis et de quadruples. Ce sont les tritons et les naïades du Pactole. Ils n'y puisent pas, ils s'y baignent, et, quand ils en sortent, on dirait qu'ils l'ont mis à sec. Jupiter leur a légué le privilège de se déguiser en pluie d'or pour séduire leurs maîtresses ou obliger

leurs amis. Ils sont si opulents que les sources de leurs richesses ressemblent aux sources du Nil : on renonce à les découvrir à force d'admirer la fertilité des rives. Ils échappent à l'enquête par le million. On finit par ne plus se demander si ces prodigieuses fortunes sont bien ou mal acquises. Qui se chargerait d'ailleurs du contrôle? Le roi et ses ministres ne sauraient se passer d'eux. S'ils n'y mettaient la main, les rouages de la finance publique, plus détraquée que la machine de Marly, s'arrêteraient d'eux-mêmes sous la rouille qui les couvre. Et puis, ils avaient dans leur jeu les arbitres de la publicité, les distributeurs de renommée, les nouveaux souverains dont la royauté s'élève en concurrence et en face de l'autre, comme pour la braver, en attendant qu'elle la supprime. Comment Voltaire et ses amis auraient-ils pu tenir rigueur à de spirituels bienfaiteurs qui les associaient à leurs spéculations, se réservant la perte en cas de malchance, leur assurant le partage en cas de succès? Remarquez que leur règne arrivait à son moment. Remarquez que les mœurs du temps et les transformations sociales établissaient un parfait accord entre les protecteurs et les protégés, entre les donateurs et les donataires. La philosophie, la science, la littérature, l'art étaient déjà trop émancipés pour se résigner à ces apparences de domesticité qui signalaient, cent ans auparavant, leurs rapports avec le roi et les princes. D'autre part, la librairie, les relations internationales, le théâtre n'étaient pas encore organisés, comme aujourd'hui,

pour enrichir les auteurs en vogue. Avec les fermiers généraux, Voltaire, Dalembert, Jean-Jacques, Diderot, Watteau, Boucher, Latour, Fragonard, Marmontel, La Harpe, Piron, Chamfort, Gentil-Bernard, pouvaient se croire les égaux de leurs patrons; ou plutôt il n'y avait plus de patronage : c'était une sorte de camaraderie entre l'argent qui avait de l'esprit, et l'esprit qui n'avait pas toujours de l'argent. Ce n'étaient plus des pensions; c'était comme une continuelle série d'invitations à dîner, où les convives trouvaient, par hasard, un rouleau de louis sous leur serviette. Même, comme presque tous ces richards se piquaient de belles-lettres, de petits vers, de fantaisies théâtrales ou musicales, il ne tenait qu'à leurs commensaux d'intervertir les rôles; de devenir, à leur tour, leurs supérieurs, de les dominer en les conseillant, et de se croire leurs créanciers quand ils les avaient comblés de compliments. Ajoutons que, si ces louanges s'entremêlaient çà et là de quelques fines épigrammes, le plaisir n'en était que plus vif, la chère plus délicate, l'égalité plus complète, la supériorité plus affriolante, les amitiés plus sincères; car on n'aime jamais mieux ses amis, que lorsqu'on en pense beaucoup de bien et que l'on vient d'en dire un peu de mal.

Il existait un autre trait d'union, un autre lien, qu'un poète d'alors n'aurait pas manqué de comparer à un lien de fleurs : le personnel de l'Opéra, du Théâtre-Français et de la Comédie-Italienne. Sur ce terrain

nivelé se rencontraient sans effort, et presque toujours sans orage, les dieux et les demi-dieux de la finance, du bel esprit, de la musique, de la danse, de l'arlequinade et du *flon-flon ;* cet Olympe en miniature formait une harmonie de plus dans cette société brillante et frivole, où le perpétuel éblouissement des sens, l'incessante satisfaction des appétits, l'infatigable miroitement des sourires, des diamants et des bons mots, tenaient lieu de conscience, de foi, de sentiment moral, et ne permettaient pas de se demander si l'homme n'avait d'autre fin en ce monde que de souper, de causer, d'étinceler et de jouir. Pour prolonger l'illusion, on eût pu se figurer que ces fermiers généraux étaient doués d'une organisation particulière, d'un estomac spécial qui leur promettait une longévité, sinon patriarcale, au moins mythologique. A force de digérer l'or sans en être incommodés, ils arrivaient à digérer des dîners et des soupers dont le moindre eût fait tomber Pantagruel et Gargantua sous la table. Il y a dans le régime — d'ancien régime — deux détails qui m'ont toujours stupéfié : la capacité dévorante et digestive de ces privilégiés dont les menus sont effrayants, et l'innocuité des médecines noires qu'absorbaient, tous les quinze jours, pour s'ouvrir l'appétit, Louis XIV et sa Cour.

Longévité, ai-je dit? Hélas! Pour quelques-uns, la Révolution se chargea de faire ce que n'avaient pas fait les poulardes truffées et les pâtés de foies gras. Les fermiers généraux payèrent, eux aussi, un large tribut aux échafauds de la Terreur. Ce qui nous rend indul-

gents pour ce diable de dix-huitième siècle, si spirituel et si mécréant, si charmant et si coupable, c'est que ses idylles musquées aboutirent à des tragédies sanglantes. L'Anacréon de la guillotine se substitua à l'Anacréon des vers érotiques et des bouquets à Chloris. Le char enguirlandé de Vénus Astarté, avec son cortège d'Amours joufflus, de Grâces indécentes et de tourterelles, fut relevé de ses fonctions et allégé de sa charge souriante par le tombereau du crime. Il y eut donc la fournée des fermiers généraux. J'ai nommé Lavoisier. On se le figure, malgré la différence des dates, sur la même charrette qu'André Chénier, afin que la science et la poésie, immolées dans un même éclair du couperet tragique, élèvent un double anathème contre les bourreaux. Citons aussi Boutin, l'aimable rival de Beaujon, le créateur des jardins légendaires, guillotiné le 23 juillet 1794, cinq jours avant la chute de Robespierre; les deux Laborde. Un des fils de Joseph de Laborde — Alexandre — se rattache par bien des points à la littérature et à la noblesse françaises. Son *Voyage pittoresque en Espagne* inspira à Châteaubriand le célèbre article qui fit supprimer *le Mercure de France*, et où se trouvait cette phrase hyperbolique et terrible : « C'est en vain que Néron prospère; Tacite est déjà né dans l'Empire. » — Alexandre de Laborde s'est continué parmi nous en des familles d'élite qui maintiennent intactes toutes les traditions d'honneur, d'esprit, de politesse et de goût. Madame Édouard Bocher, dont le mari, écrivain et ora-

teur de premier ordre, serait de l'Académie s'il l'avait voulu; madame Odier, qui, si j'ai bonne mémoire, maria sa nièce au général Cavaignac, et madame Gabriel Delessert, dont la fille, artiste jusqu'au bout des ongles, veuve d'Alexis de Valon, est devenue la marquise de Nadaillac. Ajoutez-y une alliance avec les Noailles, et vous direz avec moi : « Que de souvenirs! que de beaux noms! que de rayons! que de regrets! »

Vous le voyez, il y a là bien des éléments d'intérêt. Madame la vicomtesse Alix de Janzé en a tiré un merveilleux parti. De ce sujet, qui aurait pu être lourd, ennuyeux, monotone, hérissé de chiffres, elle a fait un livre charmant. Elle a eu le bon esprit de rester femme au milieu de ces financiers, qu'elle force de demeurer avec elle hommes de tact, de mœurs élégantes et de bonne compagnie, pour être dignes de poser devant une Choiseul. Sa plume aristocratique, royaliste et chrétienne se joue au milieu de ces féeries dont elle est la bonne fée; ennoblissant ce qui aurait pu être vulgaire, donnant une âme à ces *cousus d'or*, poétisant ce qui eût paru trop positif, permettant au roman de s'insinuer à travers ces colonnes de millions, purifiant ce qui ressemblerait trop crûment aux abus de la richesse en coquetterie avec le plaisir. On a parfois envie de regretter que ces beaux habits de gala n'aient pas pour garniture des noisettes et des nèfles. Elle en ferait des diamants et des perles.

Avec quelle grâce touchante elle nous raconte la douloureuse histoire de madame de Sainte-Amaranthe, veuve d'un fermier général au moment de la Révolu-

tion! — « Le fermier général Damier de Sainte-Amaranthe était mort, heureusement pour lui, un peu avant la Révolution. Sa veuve était encore si belle à quarante ans, qu'elle paraissait être la sœur aînée de sa fille, qui n'en avait que dix-neuf; celle-ci, d'une beauté éblouissante, venait d'épouser M. de Sartine, fils de l'ancien ministre. Les deux femmes demeuraient ensemble dans l'ancien hôtel d'Helvétius, rue Sainte-Anne; elles avaient cru prudent de tenir leur salon ouvert dans les jours les plus sombres, et d'y recevoir, d'y attirer même les notabilités du parti jacobin. C'était un singulier phénomène qu'un tel salon où ces terribles tribuns, faisant trève pour un soir à leur œuvre sanguinaire, s'abandonnaient au charme d'une société polie et lettrée. Robespierre en était l'habitué le plus intime; il s'y plaisait et venait y passer toutes ses soirées. Madame de Sainte-Amaranthe recueillait le fruit de son extrême condescendance. Elle vivait tranquille, ayant soin d'ailleurs de faire fréquemment des dons patriotiques à sa section. Ses soupers étaient exquis. Un soir, Robespierre, échauffé par des vins généreux bien qu'il fût généralement sobre, se laissa entraîner à dévoiler ses projets ambitieux, tendants à établir une dictature de fer qui mettrait un terme à l'anarchie... Saint-Just, son complice, l'écoutait avec anxiété. Le lendemain matin, il lui rappela ses paroles imprudentes de la veille. Robespierre répondit aussitôt : « Il n'y a pas à hésiter. Tous ceux qui « m'ont entendu doivent disparaître. »

Et il le fit comme il le dit. On ne saurait lire sans

frisson cette page. La fin sinistre du dix-huitième siècle n'a pas, selon nous, d'épisode plus caractéristique. Tout y est : ces belles païennes, essayant d'apprivoiser des tigres qu'elles ne réussissent pas à museler; ce monstre, venant se reposer des sentences de mort entre deux femmes dont la beauté et les mœurs faciles lui donnent un moment l'illusion de la République athénienne; ce puritain hypocrite et féroce, alternant entre le cuisinier de madame de Sainte-Amaranthe et les pourvoyeurs de ses échafauds; se pourléchant après chaque bouchée, comme s'il cherchait un arrière-goût de sang dans les coulis et les sauces; la vague inquiétude qui plane sur les convives; la maîtresse du logis se faisant la courtisane du crime pour qu'il l'épargne, et n'en étant pas épargnée; la volupté, la cruauté et la peur se cotisant pour rédiger le programme de la fête; ce Tartufe de sobriété se grisant par cela même qu'il est habituellement sobre; les paroles inconsidérées dont chacune va devenir un arrêt mortel pour tous ceux qui les ont entendues; ces têtes payant pour les oreilles; l'avertissement du complice faisant pâlir le maître; la Terreur, cette arme invisible, se retournant tout à coup contre celui avec qui elle a échangé son nom; cette frayeur qui tue; ce dictateur, blême d'épouvante, qui se raccroche au bois de la guillotine, et répète, avec variante, le vers d'Aman dans *Esther :*

> Aussitôt de la terre ils disparurent tous.

C'est complet.

« Tous les condamnés de cette journée, ajoute madame la vicomtesse de Janzé, marchèrent au supplice revêtus d'une chemise rouge (12 juin 1794). Mesdames de Sainte-Amaranthe étaient si belles, malgré ce hideux costume, que la foule, qui commençait à se lasser de sa propre férocité, les salua d'un murmure sympathique. »

Jacobins de 1887 ! voilà vos modèles !

Revenons à des images plus douces et plus riantes. La Popelinière, un des plus célèbres de ces fermiers généraux, nous apparaît, dans le charmant livre de madame de Janzé, sinon très édifiant, au moins presque convenable. Il vit maritalement avec une actrice ; mais cette actrice est petite-fille du poète Dancourt, et c'est encore de la littérature. D'ailleurs, il finit par l'épouser, à la requête impérative du cardinal de Fleury, qui le menace, de la part du roi, de lui ôter sa place de fermier général, sous prétexte que Louis XV est trop vertueux pour tolérer un pareil scandale. Cette épouse tardive devint l'héroïne du fameux épisode de la plaque de cheminée tournante, où La Popelinière fit preuve d'une certaine dignité ; mais, comme les infortunes conjugales ne pouvaient, à cette époque, se passer d'un grain de sel comique, rien de plus amusant que le dialogue du financier avec le savant mécanicien Vaucanson. La Popelinière, qui voudrait douter encore, consulte Vaucanson sur les spécialités de cette plaque, complice des amours clandestines du maréchal de Richelieu avec la dame de céans. Le savant tombe en extase. — « Elle

tourne! Monsieur, elle tourne! s'écrie-t-il avec autant de conviction que Galilée. — Mais alors? — Ah! les ouvriers qui ont fabriqué cette plaque sont bien habiles! L'idée en est bien ingénieuse! — Mais moi, monsieur Vaucanson, je suis... je suis furieux. — Je vous conseille de les employer. » — Quelle jolie scène! — Quel joli tableau!

La Popelinière tenait table ouverte, et tout ce qui s'en suit. Il faut lire, dans le livre de madame de Janzé, le détail de ses magnificences et de ses munificences, Son rêve était de mener de front la finance et la littérature et d'être le confrère de ceux dont il se constituait l'amphitryon et le bienfaiteur. Voltaire, sans renoncer tout à fait au droit de se moquer de lui, le surnommait tour à tour Mécène, Pollion et Gamache. Plus tard, madame de Genlis, dont il avait généreusement payé la première éducation, — elle se chargea de la seconde, — ne se montra pas ingrate. Dans ses *Mémoires*, elle en fait presque un petit saint : « Dotant tous les ans six pauvres filles, faisant un bien infini à Passy, répandant d'abondantes aumônes dans les familles indigentes. Il avait *les mœurs les plus pures...* » Arrêtons-nous à cette pureté.

J'ai de vives raisons pour croire que, malgré ses panégyristes en prose et en vers, La Popelinière dépassait les bornes du libertinage décent. En 1872, j'occupais un appartement qui m'était sous-loué par un Anglais excessivement original (je me sers d'un mot poli). Je savais qu'il possédait une riche collec-

tion de curiosités (autre euphémisme). Il mourait d'envie de me la montrer; mais je me méfiais. J'allai voir Jules Janin. Quand il sut où je m'étais niché, il me dit avec son bon rire :

Quoi! chez cet insulaire!... Et vous ne craignez pas
Que, du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas,
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou que, tombant sur lui, les murs ne vous écrasent!

Il m'apprit alors que ces *préciosités* étaient d'effroyables obscénités; qu'il y avait, entre autres, un roman de La Popelinière, roman qui n'avait été tiré qu'à un seul exemplaire, *illustré* de dessins assortis par les maîtres les plus accrédités dans le genre érotique. — Le mot pornographique ne circulait pas encore. — Je me le tins pour dit, et j'esquivai les avances de cet étrange collectionneur.

Hélas! oui. Voilà le côté lamentable de ces existences faites d'or massif. Ces ultra-millionnaires, incapables d'avoir un désir qui ne fût aussitôt assouvi, commençaient sans doute par n'être qu'avides de plaisir. Puis leurs sens blasés réclamaient quelque chose de pire; un assaisonnement qui produisît sur leur imagination pervertie le même effet qu'une cuisine infernale sur leurs palais émoussés. Cette passion de l'idéal, qui nous tourmente et nous console, ils ne pouvaient pas l'appliquer à son véritable domaine. Il eût fallu regarder le ciel, et le ciel leur était fermé. Il y avait en eux un je ne sais quoi qui rappelait les Césars. L'argent peut avoir son vertige

comme l'omnipotence. A quelques-uns d'entre-eux, Rosbespierre, Saint-Just et Marat servirent de prétoriens; quelques-uns eurent le droit de dire en mourant, comme Néron : *Qualis artifex perco:*

Dieu merci! Le beau livre de madame la vicomtesse de Janzé n'a rien à démêler avec le *Musée secret* des fermiers généraux. Elle nous introduit dans une galerie où chaque tableau est accompagné d'un texte éloquent, d'une anecdote piquante, d'une légende pathétique, d'une pensée exquise; galerie dont l'éloge est superflu, puisque c'est elle qui nous en fait les honneurs avec une science suffisante, un esprit charmant et une grâce incomparable.

J.-J. WEISS[1]

Au pays du Rhin.

Sous une autre plume que celle de J.-J. Weiss, les sujets qu'il a traités dans son livre nous seraient pénibles. Songez donc! Metz! Strasbourg! le Rhin! l'Alsace! Autant de blessures qui se rouvrent dans l'âme française! Autant de plaies sanglantes au flanc de la patrie! M'étant condamné, depuis quinze ans, à une vie à peu près sédentaire, je ne connais pas par ma propre expérience la sensation que l'on éprouve en avançant d'un pas sur une terre dont on se dit: « C'était la France, et ce n'est plus la France! » Ce doit être affreux. Vous voyez ce fleuve: il donnait son nom à deux de nos départements; il le leur a retiré. Ce drapeau qui flotte sur cet hôtel de ville, ce n'est plus le nôtre. Cette cathédrale célèbre dans le monde entier, cette flèche qui inspire à J.-J. Weiss une exquise demi-page, rien de tout cela n'est plus à nous.

« La flèche! Quel mot impuissant, quoiqu'il ait des ailes, à rendre la légèreté de cette œuvre merveil-

leuse ! Ce n'est pas une flèche, c'est une fusée de pierre ; c'est un élan vers le ciel d'une grâce et d'une rapidité incomparables. Pour peu qu'on laisse flotter son regard dans le vague, en contemplant à la fois le Rhin et la flèche de Strasbourg, il se produit une hallucination étrange et charmante. La flèche a l'air de jaillir du Rhin ; le Rhin a l'air de la porter flottante, au-dessus de son lit, comme une fleur des eaux. C'est le mariage de la cathédrale et du fleuve. Le Rhin vénérable est l'époux doux et fort. Elle est, elle, la fiancée mystique ; elle a l'élégance et la coquetterie, comme il a la force et la majesté. Elle s'élance toute parée de ses dentelles scintillantes, tandis qu'il s'avance de son pas « tranquille et fier », avec sa beauté virile et négligée. »

J'ai cité ces quelques lignes, parce qu'elles peuvent aider à comprendre la double impression que nous cause cette lecture. On a le cœur serré comme l'auteur lui-même, qui trouve, pour exprimer ses patriotiques tristesses, des accents pathétiques et profondément français. Mais, d'autre part, comme la bonne littérature ne perd pas ses droits, on s'abandonne au charme de ce style, aux grâces naturelles de ce pinceau qui sait décrire d'un trait et mettre de l'âme dans le pittoresque. Ce Rhin, qui n'est plus à nous, J.-J. Weiss nous en rend, pour une heure, la limpidité, la poésie et la fraîcheur. Il nous rend l'illusion fugitive d'une reprise de possession française, tant il est facile de se figurer que cet esprit si français s'assimile ce qu'il peint si bien !

C'est que le talent de J.-J. Weiss, est, avant tout primesautier, *sui generis*. Il échappe aux classifications et aux catégories. Cette physionomie originale réunit les traits les plus divers, sinon les plus contradictoires. Elle n'a rien ou presque rien de l'étiquette normalienne. Au moment où on croit avoir affaire à un rectiligne, on se trouve en face d'un fantaisiste. Ce classique est shakspearien. Volontiers il tresserait la couronne virginale d'Iphigénie avec les fleurs d'Ophélia. C'est dans le marbre de Paros qu'il aimerait à sculpter le buste de Gœthe, *plus alexandrin qu'homérique*. Je ne connais pas d'écrivain plus indépendant, plus étranger aux écoles et à l'école. Sa politique même est insaisissable et évasive. Pendant toute une saison, il a été, Dieu me pardonne! un personnage officiel, presque un grand personnage; il n'avait pas l'air d'en être bien sûr, et on en doutait avec lui. En le voyant au ministère des beaux-arts, on avait envie de lui donner rendez-vous au café Caron. Je me souviens de lui avoir demandé la croix d'honneur pour un de mes amis, artiste trop négligé par l'Empire. Nous étions aussi étonnés l'un que l'autre, moi d'être solliciteur, lui d'être sollicité.

J'aurais besoin de certaines subtilités d'analyse pour expliquer le genre de séduction qu'exerce ce livre, écrit sans prétention, au jour le jour. J'ai dit que Weiss était très Français. Rien de plus exact; et cependant, si nos malheurs ne nous forçaient pas de renoncer à l'Allemand légendaire, poétique, rêveur, enclin

au fantastique, je dirais qu'il y a de l'Allemand primitif chez l'auteur d'*Au pays du Rhin*. Ce qui nous attristerait trop pour laisser intacte notre jouissance littéraire, s'idéalise, se transforme, se vaporise sous ses doigts magiques. Une brume légère, transparente, lumineuse, se glisse à travers ces récits et en émousse ce que les angles auraient de trop blessant pour notre orgueil national. Cette histoire, hélas! trop réelle, a des allures de vision. Ces personnages ont des proportions de géants et des regards de fantômes. Hoffmann partage avec Kœrner l'honneur de nous présenter nos terribles ennemis. On dirait qu'une fatalité supérieure aux volontés humaines a dirigé, depuis des siècles, et mené à leurs fins les races et les hommes prédestinés à notre ruine. On dirait que ce fleuve, animé par une évocation de poète, heureux de se venger de Boileau, s'est peuplé tout à coup d'esprits invisibles, trop germaniques pour aimer la France.

Afin qu'on ne m'accuse pas de m'égarer dans le *Bleu*, je vais citer une page qui vous dédommagera de la mienne.

Après une comparaison merveilleuse entre le Rhône et le Rhin, J.-J. Weiss ajoute : — « Je me souviens que, il y a cinq ou six ans, je me rendais de Schaffouse à Laufen par l'étroit sentier qu'on a frayé entre le montagne et la Rhin, et qui longe celui-ci presque à ras le flot. J'avais à peine fait vingt pas, que j'étais enveloppé tout entier du plus bizarre des sentiments. C'était comme une mystérieuse religion des eaux qui m'envahissait. Je concevais l'envie de

m'immoler aux divinités du fleuve. Quelque chose me poussait à l'embrasser et à périr dans ce chaste embrassement. Il était là, avec son susurrement austère et sourd, sa bonhomie puissante, son air imposant et familier, et je voyais sa tunique verte qu'il ouvrait comme pour me recevoir dans son sein. Plus je le regardais et plus il semblait m'attendre avec confiance et me tendre les bras, plus je sentais mes yeux s'égarer, mes jambes fléchir, mon esprit plonger vers ses obscures profondeurs comme vers un suprême asile de force et de paix. Quand j'arrivai à Laufen, sur la hauteur, je respirai, semblable à un homme qui a été victime d'une fantasmagorie terrible et qui retrouve la raison en revoyant la lumière du jour. Un quart d'heure de plus, et je me laissais glisser dans les bras de l'Ondine. Voilà le vertige, voilà le délire du Rhin.

» Supposez-le qui s'empare des peuples au lieu des individus ; vous aurez l'explication, poétique et historique, de l'éternelle bataille que la Nature a engagée entre les Gaules et la Germanie. Ils ont fini, nos rivaux héréditaires, par l'aimer plus passionnément que nous, ce fleuve si longtemps disputé. Tandis que nous nous sommes endormis dans sa possession, ils rêvaient de lui à tous les moments de leur existence. Ils le chantaient au coin de leurs foyers, dans leurs camps, dans leurs églises. Ils le mettaient en poèmes, en ballades, en cantiques, en chansons à boire. Ils n'avaient pas une pensée qui ne fût pour la ville merveilleusement belle assise au bord de ses eaux. La garde au bord du Rhin était, de leur part, vigi-

lante et ardente. Et c'est pourquoi ils nous ont à la fin ravi et Strasbourg et le Rhin. Est-ce pour longtemps? Est-ce pour toujours? Qui le peut dire? Mais, sans le Rhin, il n'y a plus de France. »

Poétique et historique! ces deux mots pourraient servir d'épigraphe au livre de J.-J. Weiss; l'histoire, prodigue de leçons dont nous ne profitons jamais, et la poésie, qui adoucit les rigidités de l'histoire. A présent, je puis avouer que les deux grandes figures qui dominent ces tableaux et ces récits ne sont pas de celles que nos regards doivent chercher avec le plus de complaisance : l'empereur d'Allemagne et le chancelier de fer; Guillaume Ier et Bismarck! Eh bien, ces figures, qui ne peuvent pas nous êtres sympathiques, l'auteur a trouvé moyen de les rendre très intéressantes. Nous ne pouvons nous empêcher de lire avec un mystérieux attrait ce qui nous rappelle tant d'angoisses et de douleurs.

Nous voici à Ems, où j'ai passé quelques agréables semaines en 1865, un an avant Sadowa. « Ems est l'un des séjours qu'affectionne l'empereur Guillaume. » — Dès la première page, quel souvenir et quelle date! — « C'est ici que Guillaume se trouvait en juillet 1870, lorsque la guerre a éclaté. C'est ici que M. Benedetti lui a apporté, dans la matinée, le cartel extravagant de M. de Gramont. A l'endroit de la promenade où M. Benedetti l'a abordé pour tracer autour de lui son cercle de Popilius, on a fixé à ras le sol une plaque de pierre avec cette inscription :

13 July 1870
9 Uhr, 10 Minuten
Morgens.

13 juillet! J'écris cet article le 13 juillet 1886, et je ne puis oublier que c'est le 13 juillet 1842 que le duc d'Orléans, l'aîné des fils de Louis-Philippe, le prince royal, le prince accompli, le prince charmant, périt à trente-deux ans, victime d'un accident de voiture. Supprimez cette catastrophe, tout change; on n'a plus à s'occuper de la Régence; discussion fatale, qui, en dépossédant la veuve, devait la priver, en 1848, d'une partie de son prestige maternel et où Lamartine, — qui avait raison, — se détachant peu à peu de la monarchie de 1830, préluda à son rôle de précurseur, de promoteur d'une nouvelle révolution. Cette révolution, déjà si invraisemblable, devenait impossible; en supposant que le gouvernement personnel de Louis-Philippe, tendant, comme tous les règnes de vieillards, à immobiliser la politique, à ajourner les réformes, à arrêter le soleil, eût donné aux hommes d'imagination le droit de déclarer que la France s'ennuyait (!!), il suffisait de regarder sur les marches du trône cet héritier à courte échéance, ce jeune coadjuteur avec future succession, brave, spirituel, très moderne, ouvert à tous les progrès, populaire parmi les poètes, les écrivains et les artistes, camarade d'Alfred de Musset, admirateur de Victor Hugo, pour comprendre que cet ennui cesserait bientôt sous de chaudes et printanières

influences. En 1866 et 1870, le roi de Prusse et M. de Bismarck se seraient trouvés en présence, non pas d'un Empereur aussi malade que son Empire, d'un songeur brusquement éveillé de son rêve, d'un gouvernement d'aventure et d'expédient, forcé de guerroyer pour durer et d'éblouir pour ne pas périr ; mais d'une seconde ou troisième génération de rois, légitimée ou légalisée par le temps, identifiée avec les institutions et les idées du pays, vierge de cet abominable suffrage universel, et trop avisée, trop bien assise pour rien livrer au hasard. Si j'insiste sur ce point, ce n'est pas pour me dérober à l'implacable réalité en de stériles conjectures ; c'est pour constater que, si les grands hommes font les grands événements, les événements font aussi les grands hommes. La vie de l'empereur Guillaume, racontée à grands traits par J.-J Weiss, me suggère une autre réflexion. Né en 1797, — la même année que M. Thiers, — Guillaume de Prusse avait neuf ans lors de la bataille d'Iéna. A cet âge, qui est à peine l'enfance, il était déjà incorporé à l'armée prussienne avec le costume de hussard d'abord, puis de uhlan. Weiss nous donne ses états de service, qui sont magnifiques. Le lendemain d'Iéna, la Prusse était tombée plus bas que la France après le désastre de Sedan. Supposez que son désespoir, ses humiliations et sa colère se fussent tournés contre sa dynastie nationale, que quelques factieux ou quelques utopistes berlinois (il y a en toujours eu à l'état contemplatif) eussent profité de l'occasion pour proclamer la République, la

Prusse vaincue ne se serait jamais relevée, et peut-être les puissances voisines se la seraient partagée comme la Pologne. Mais ce corps brisé avait une âme, et cette âme, qui ne se méprenait pas sur les devoirs et les intérêts de son patriotisme, se rapprocha de ses souverains au lieu de s'en détacher. Napoléon, en écrasant son ennemi vaincu, ne fit que resserrer le lien qui unissait la nation à son roi et à ses princes. Le même coup les frappait; le même deuil confondit leurs larmes et leurs préparatifs de revanche. Le monarque et le peuple ne virent dans leur défaite qu'un motif de se coller plus étroitement l'un à l'autre. En France, les choses se sont passées différemment. La Révolution ayant, de longue date, tué le patriotisme, nous avons vu tout un parti — le plus puissant aux heures de crise — pousser bruyamment à la guerre, non pas pour inscrire une victoire de plus dans nos annales militaires, mais pour jouer à qui perd gagne, dans le cas probable où nous perdrions cette partie dangereuse, déjà compromise avant d'être jouée. Pour ces patriotes d'un nouveau genre, pour ces hurleurs de *Marseillaise* à deux tranchants, le plaisir de s'emparer de la France, d'en ronger un bout pendant que les Prussiens dévoraient l'autre, dominait de beaucoup le chagrin d'être battus. Leur triomphe et notre défaite se touchaient de si près et se ressemblaient si exactement, que, incapables de les distinguer, ils se décidaient à les saluer l'un portant l'autre et à se réjouir de tous les deux.

Aussi, huit ans après Iéna, le 31 mars 1814 « Paris — c'est J.-J. Weiss qui parle — Paris, jusque-là inviolé à travers les âges, vit entrer pour la première fois l'armée prussienne qui devait y défiler triomphalement deux fois encore en un demi-siècle; le capitaine Willi (le futur empereur d'Allemagne), se tenait à cheval, fier et modeste, derrière l'empereur Alexandre et Frédéric-Guillaume III. Il venait d'atteindre sa dix-septième année. Il avait pris part à cinq batailles. »

Seize ans se sont écoulés depuis la bataille de Reichsoffen, la catastrophe de Sedan et la capitulation de Metz; — et nous sommes beaucoup plus loin de la revanche que le lendemain du traité de Francfort. — « Qu'est-ce, à présent, que Metz? s'écrie douloureusement J.-J. Weiss; une pointe de lame enfoncée dans le vif de nos chairs. » — A M. Bamberger, exprimant des craintes chimériques au sujet de la France, M. de Bismarck répond : « M. Bamberger oublie que la France est placée sous le canon de Metz. »

Voilà la différence entre les maléfices d'une monarchie et les bienfaits d'une république; entre Frédéric-Guillaume, le baron de Stein, Bismarck, de Moltke et l'empereur Guillaume, — et MM. Thiers, Gambetta, Jules Grévy, Jules Ferry, Floquet et Clémenceau.

Les débuts de Guillaume Ier coïncidant avec les foudroyantes conquêtes de Napoléon, son éducation militaire, commencée au milieu de désastres et continuée dans des victoires, l'impression que dut produire

sur son imagination d'adolescent cette vision napoléonienne, dont amis et ennemis gardèrent l'ineffaçable empreinte, les souvenirs personnels qui ont dû souvent le ramener vers cette prestigieuse mémoire. l'honneur fatal qui lui est échu, non pas de défaire l'œuvre gigantesque de Bonaparte, — qui n'existait déjà plus, — mais de se venger du conquérant de 1806, en nous prenant ce qu'il ne nous avait pas donné, tout me suggère un de ces rapprochements que l'on aime à rencontrer en marge de l'histoire.

Si on ne tient pas compte de ce que nous pourrions appeler la menue monnaie du temps, on peut dire que Napoléon Bonaparte ouvre le dix-neuvième siècle, et que Guillaume Ier le ferme. L'un personnifie la race latine, l'autre la race germanique. La naissance et l'éducation de Bonaparte lui laissaient tout à faire, et il a fait plus que tout. L'éducation et la naissance de Guillaume l'ont préparé lentement à développer des qualités plus solides que brillantes et à atteindre des grandeurs qu'il n'avait pas prévues. C'est la différence entre l'explosion des plantes du Tropique et la tardive croissance des chênes dans les forêts de Germanie. Napoléon a vécu cinquante-deux ans ; mais, bien mieux que les grands comédiens, auxquels on l'a souvent comparé, il a pu dire : « Je meurs deux fois. » Qui oserait attribuer à sa vie active ses six ans de captivité à Sainte-Hélène ou même ses commencements d'officier besogneux, maladif, endetté, tenu en laisse par Barras, ami des terroristes et des régicides, plus près de Fructidor que de Brumaire, s'indemnisant

des incertitudes de son avenir et de ses saisons de détresse par la violence de ses opinions républicaines? Sa gloire, par le fait, est enfermée dans un espace de dix ou douze ans. En 1808, pour qui sait regarder au delà des éblouissements de surface, le déclin commence. En 1812, il n'est plus le même homme. Sauf de rares éclairs de génie, il fait presque l'effet d'un Empereur byzantin, d'un Constantin sans le *Labarum*. Cette incroyable rapidité de l'ascension et de la chute ajoute encore à son prestige. D'un bond, il s'est élevé jusqu'à des cimes d'où il ne peut plus que tomber, ne voulant pas descendre. Il inspire, il exalte les poètes, qui resteront froids devant Guillaume Ier. Certes, les deux hommes ne sont pas de la même taille, heureusement pour la Prusse; car il en est des géants dans le monde moral comme dans l'ordre physique; ils sont plus étonnants qu'utiles. Mais la vieillesse de Guillaume est plus féconde que sa jeunesse et même que sa maturité. Il commence par être impopulaire, et il finit par être adoré. Son génie, d'ordre secondaire, est créateur; celui de Bonaparte n'édifie que pour détruire. Tous deux ont fait du militarisme la condition de leur règne et l'élément de leur grandeur; mais l'excès d'esprit militaire, chez Napoléon, a créé en France deux patries, et l'on ne s'en est que trop aperçu au retour de l'île d'Elbe; en Prusse, le civil et le militaire, le citoyen et le soldat, se sont si bien assimilés, qu'ils ne font qu'un, et que le militarisme est la plus haute expression du patriotisme.

« Iéna! Memel! Wilhelmshœhe! Versailles! »

s'écrie J.-J. Weiss au courant de cet admirable chapitre. « Quel drame peut être jamais plus dramatique que l'histoire toute simple? »

Oui, Wilhelmshœhe, et c'est là que je voulais en venir. Encore une fois, Guillaume Ier n'a rien eu à détruire dans l'œuvre qui avait fait pleurer sa mère, la reine Louise, qui lui avait arraché, entre deux sanglots, ces paroles fatidiques: « Pleurez, mes enfants, mais ne vous contentez pas de pleurer, sauvez un jour votre peuple, vengez un jour la Prusse! » — Sur qui a-t-elle été vengée? Quel a été le vaincu dont la défaite a fait entrer Guillaume en pleine gloire? Le neveu de Napoléon, le prince qui avait profité, pour bâtir sur le sable un second Empire, de l'éclat jeté sur son grand nom par le vainqueur d'Iéna. Ainsi l'Empereur d'Allemagne aurait effacé les derniers vestiges de la légende napoléonienne. Il nous aurait donné le droit de taxer de folie ceux qui s'obstinent à la rechercher sous des ruines. Si je suis dans le vrai, ce vainqueur, qui nous a fait tant de mal, nous aurait fait un peu de bien.

Qui aurait pu croire qu'une notice sur les Bismarck contiendrait les lignes suivantes: — « Si l'on pouvait mêler ensemble et broyer idéalement, dans un creuset psychologique, Jarno, le froid diplomate et l'officier délié du *Wilhelm Meister*, le conseiller Krespel avec ses bizarreries méthodiques et adroites, quelque baron baltique semblable à celui que nous a représenté Hoffmann dans *le Majorat*, un peu de Méphistophélès; si, à travers le produit qu'on obtiendrait

de la sorte, on faisait passer en manière de courant électro-fantastique le hussard-fantôme de la Lénore et son galop, cette mixture, ce serait les Bismarck. »

Voilà le procédé de J.-J. Weiss. Il parle excellemment à notre imagination, afin que la réalité nous semble moins cruelle. Dans ses échappées poétiques et pittoresques, il reste exact et vrai. Rien de plus saisissant que la généalogie de ces Bismarck, originaux, rudes, rusés, aventureux, audacieux, sans scrupules, se cotisant, à travers les siècles, pour fournir un trait, un détail à la physionomie du grand homme qui résume ces traits épars, en quadruple le relief et la puissance, et forme le type suprême de la race. En poétisant M. de Bismarck, J.-J. Weiss n'a pas altéré la ressemblance. Dans un génie tel que celui-là, il y a de l'halluciné, du visionnaire, à côté des facultés les plus positives et les plus pratiques. Cette volonté de fer serait moins inflexible, si elle n'avait pas la vision de choses merveilleuses, qu'elle rêve avant de les accomplir. De tels hommes sont dominés et guidés par une idée de prédestination quasi surnaturelle ; la superstition d'eux-mêmes leur tient lieu de religion. Hélas ! dans ce chapitre qui m'a entraîné trop loin et m'a fait négliger bien des pages charmantes, J.-J. Weiss a nommé Théodore Hoffmann, l'auteur des *Contes fantastiques*. Ce n'est pas un conte fantastique que nous a raconté M. de Bismarck.

RÉCITS MILITAIRES

Le Siège de Paris, par LE GÉNÉRAL AMBERT.

J'entends dire que cet ouvrage, excellent d'ailleurs, ne contient rien de bien neuf. Permettez ! sous peu de jours, si nous allons de ce train, rien ne sera plus original et plus neuf qu'un livre où les abominables *héros* de la Commune seront traités de scélérats et de bandits; un livre dont l'auteur aura le courage de nous laisser deviner que la vie de Mgr l'archevêque de Paris, de l'abbé Deguerry et du P. Olivaint était plus précieuse que celle de Delescluze et de Raoul Rigault; que l'on peut, sans trop de paradoxe, ne pas préférer les massacreurs à leurs victimes; et que Paris, le spirituel Paris, qui, en mai et en juin 1871, aurait volontiers écharpé ces assassins et ces incendiaires si on les avait livrés, manque aujourd'hui de logique, lorsqu'il en fait des députés, des conseillers municipaux et des idoles populaires.

Pour qui connaît l'incroyable force des dissolvants révolutionnaires, la progression était facile à prévoir. Maudits, exécrés, menacés de mort, jugés, condamnés, expliqués, excusés, plaints, amnistiés, glorifiés,

triomphants, omnipotents, avant-hier nos égaux, aujourd'hui nos supérieurs, demain nos maîtres, voilà par quelles gradations devaient passer les bénificiaires du crime, dès l'instant qu'on ne les supprimait pas comme des criminels de droit commun. A l'heure où j'écris, un de ces citoyens incompris, de ces patriotes méconnus, est en veine de faire fortune à l'aide d'une taverne — non, d'une caverne, — qu'il intitule fièrement *le Bagne*, où l'absinthe est servie par des bonnets verts, où les consommateurs s'appellent les condamnés, où le bock s'appelle le boulet, où circulent les garçons vêtus en forçats et vous criant : « Renouvelez ! » — Renouvelez ! Mot sinistre ! — Renouvelez, vétérans et recrues de la Commune, renouvelez, non pas les chopes et les petits verres, mais vos exploits de 1871 ! Le terrain est admirablement préparé ; on a rebâti en votre honneur cet hôtel de ville que vous aviez brûlé dans un moment de distraction, dans un accès d'ingratitude. Pour vous rendre la tâche plus facile, on a désarmé cette société oublieuse et frivole, qui a vu tour à tour en vous des monstres, des coupables, des égarés, des pardonnés, des triomphateurs, des curiosités. Oui, renouvelez ! l'occasion est belle. Un président presque octogénaire, qui, pour se consoler de n'avoir jamais ébloui personne, garde pour lui-même les éblouissements ; pour premier ministre, un sectaire, c'est-à-dire un homme plus dangereux qu'un méchant ; M. Clémenceau prêtant l'oreille, attentif à l'appel de son nom, comparable à l'acteur de mélodrame, attendant

le *tremolo* qui doit signaler son entrée ; tous les outils de démolition entre les mains de tous les ouvriers de destruction ; l'anarchie morale préludant à l'anarchie sociale ; l'affolement des classes dirigeantes ouvrant la voie aux passions subversives des classes mal dirigées ; le programme d'une seconde Commune tracé d'avance dans des journaux auxquels le gouvernement n'ose pas toucher et dont la clientèle grossit de jour en jour ; pour cette deuxième édition, revue, augmentée, mais non corrigée, l'immense avantage d'être à la fois légitimée et légalisée ; de compter, dans les ministères, dans les Chambres, dans les conseils généraux et municipaux, autant de précurseurs que de complices ; des opportunistes qui viennent de s'avilir pour ne pas être anéantis ; et, en face de tous ces périls dont le moindre suffirait à la dictature du chaos, une élite parisienne s'absorbant dans la seule question qui mérite de l'émouvoir : la question de savoir si le ministre a raison ou tort de proscrire *Germinal*... Hommes d'esprit, qui ne passez pas pour naïfs, comment ne vous êtes-vous pas aperçus que l'auteur de *Germinal*, qui n'a jamais eu au théâtre que de lamentables *fours*, a saisi cette interdiction pour assouvir son insatiable appétit de réclames ?

Avant de serrer de plus près le livre du général Ambert, je tiens à protester contre une expression qui a cours maintenant, même parmi les écrivains conservateurs. « Pourquoi, disent-ils d'un ton de bénisseurs ; pourquoi réveiller les douloureux souve-

nirs des luttes fratricides, de la guerre civile? » Lutte fratricide? Sans doute comme la lutte de Caïn assassinant Abel! Guerre civile? La guerre civile est néfaste et funeste; mais le nom est mille fois trop beau pour qu'il soit permis de l'appliquer à ces misérables. Appelez-vous guerre civile la guerre du garde forestier contre le braconnier, du gendarme contre le malfaiteur, de l'assassin contre le passant qu'il détrousse et qu'il égorge? Prenez garde! Les mots qui ennoblissent des forfaits épouvantables préparent leur impunité d'abord, puis leur apothéose. C'est sous l'influence et l'initiative d'un euphémisme qu'ils se redressent et qu'ils recommencent. Ne dites pas de Vésinier et de Régère ce que vous diriez de Coligny et du cardinal de Retz! Ne dites pas de cette hideuse Commune, qui serait notre honte si elle n'était notre horreur, ce que vous diriez de la Ligue ou de la Fronde! Le mot *Guerre civile* implique une certaine égalité entre les belligérants. Assurément, en pareil cas, un des deux partis est plus coupable que l'autre; mais le duc de Mayenne et le grand Condé ne sont pas coupables de la même manière que les citoyens Lisbonne, Amouroux et Maroteau. Vous parlez aussi de ce qu'il y a de sinistre et de poignant dans ces collisions entre Français. Français! Ils ne l'étaient plus, ils l'étaient moins que les Prussiens auxquels ils offraient ce réjouissant spectacle; les virtuoses de la dynamite et du pétrole, qui, sous les yeux de l'ennemi vainqueur et comme pour compléter et fêter sa victoire, s'acharnaient sur Paris avec une glouton-

nerie de corbeaux et une férocité de bêtes fauves, achevant de tarir toutes les sources de vie dans cette malheureuse ville émaciée par cinq mois de siège, détruisant nos palais, nos édifices et jusqu'aux monuments de nos triomphes passés, de nos gloires nationales! Que, dans les rangs de cette armée scélérate, il y ait eu des dupes, des brutes, des inconscients, des aveugles, des victimes, soit! Mais les chefs étaient assez intelligents pour se dire que chaque journée de leur règne envenimait les plaies de la France mutilée, aggravait son deuil, arrachait de ses veines les dernières gouttes de sang, doublait la rançon exigée par M. de Bismarck, et n'avait d'autre issue que la ruine d'une ruine, la mort succédant à l'agonie! Plus tard, ils ont eu, ces fiers patriotes, l'audace de prétendre qu'ils avaient sauvé la République. Ils l'auraient tuée, s'il y avait eu dans l'âme de M. Thiers, égoïste et bourgeoise, pétrie d'ambitions vulgaires, une étincelle d'esprit monarchique, un grain de vrai patriotisme. Maître de la France, il aurait profité de l'horreur partout soulevée par cet effroyable épilogue de la République du 4 Septembre, pour proclamer la Monarchie le jour même où les communards brûlaient Paris et assassinaient les otages.

S'il suffit d'un peu de droiture et de courage pour dire de la Commune ce qu'en pensent tous les honnêtes gens, il est moins facile de déterminer le *pour* et le *contre* du siège de Paris. A ne le juger que par ses résultats, nous ne saurions assez le déplorer. On avoue que, dès le mois de novembre, la partie était

irrévocablement perdue, mais qu'il fallait que l'honneur fût sauf. Si cette théorie implacable entrait dans les mœurs modernes et dans le code de l'honneur international, deux peuples qui se déclarent la guerre auraient d'avance à se dire que le vaincu serait exterminé ou déshonoré. Ce n'est pas ainsi que l'ont entendu le Piémont après Novare, la Russie après Sébastopol, l'Autriche après Solférino et Sadowa; mais enfin, accordons ce premier point. Pour que l'énergique résistance d'une ville assiégée eût droit à l'admiration et pût espérer le succès, il eût fallu que la population de cette ville fût homogène, étroitement unie dans le même but, la même pensée, le même battement de cœur : sauver la cité, repousser l'ennemi. Or la suite a prouvé que la situation morale de Paris, pendant cette phase cruelle, était loin de réaliser cette condition essentielle. Paris ressemblait bien peu à Sagonte et à Saragosse. Dans cette masse effrayante de deux millions d'assiégés, dont les deux tiers au moins, sans oser le dire, appelaient secrètement de leurs vœux une capitulation qui mettrait fin à leurs souffrances, trois cent mille factieux, émeutiers de profession, de goût et d'instinct, songeaient à toute autre chose qu'à repousser les Allemands. Ils avaient plus de haine contre le général Trochu que contre Bismarck et Moltke. Trochu les contenait tant bien que mal; l'armée prussienne préparait leur règne. Le siège, en se prolongeant, leur servait d'apprentissage et de prélude. Il leur créait une atmosphère particulière, échauffante, vertigineuse, où l'arrière-pensée sédi-

tieuse se confondait aisément avec l'exaltation du patriotisme. Sans allusion chagrine aux distributions de vin et aux intermèdes bachiques, on peut dire que ces prochaines recrues de la Commune vivaient dans un perpétuel état de *griserie* où les cerveaux déséquilibrés, effervescents, perdaient la distinction du bien et du mal, de la discipline et du désordre, des moyens de défendre Paris et des chances d'en devenir les maîtres. Une capitale assiégée est une chaudière en combustion. Si des mains suspectes doublent l'intensité du feu et la dose du charbon, elle éclate.

Quelques-uns de mes confrères — et non point parmi les moindres — m'ont conté que, le jour où l'investissement complet de Paris leur fut annoncé, ils éprouvèrent une sensation singulière ; la sensation d'un isolement qui ne leur déplaisait pas, parce qu'il les faisait arbitres absolus de leurs actes, et que, dans ce premier moment, solitude signifiait indépendance. Les plus énergiques disaient : « A présent, nous sommes chez nous ! » — et il leur semblait que, en les séparant du reste du monde, le blocus leur donnait plus intacts le moyen, le droit, l'envie et la liberté de se défendre. Cette généreuse illusion dura peu. Ce qui n'était pour ces patriotes sincères qu'une façon d'être plus libres en étant plus emprisonnés, devenait pour les artisans de désordre un germe, un commencement, une leçon de séparatisme. Ils devinaient que cette rupture forcée avec la province pourrait être un jour une rupture avec la France.

Et puis, en face de ce point d'honneur exagéré ou

mal entendu, n'est-il pas permis de laisser parler l'humanité? La capitulation de Paris, le 1er novembre 1870, après la trahison de Bazaine et l'insurrection parisienne du 31 octobre, c'était la fin de la meurtrière dictature de Gambetta; c'était une économie énorme de sang et d'argent, la délivrance de trois armées qui ne pouvaient plus que souffrir et mourir; c'était la halte au seuil de cet hiver dont les rigueurs allaient décupler les angoisses de la défaite; le *non amplius ibis* de l'invasion allemande dont chaque pas changeait en amas de décombres trois ou quatre départements; c'était, pour Paris même, pour Paris affamé, le salut d'un nombre infini de pauvres enfants vainement suspendus à des mamelles taries, la résurrection de milliers de malades qui moururent faute de soins, de médicaments, de lait et de bouillon; c'était la guérison préventive de cette multitude de fièvres, de phtisies, d'anémies, de maladies de consomption et de langueur qui se développèrent lentement, qui sévissaient encore deux ans après le siège, et dont mon médecin me contait, en 1873, les impitoyables ravages. C'était la douce Pitié qui prie, qui pleure et qui sauve, préférée au faux honneur qui tue.

Enfin, — et ceci suffirait à trancher la question, — c'était une chance presque certaine d'éviter la Commune. En novembre, elle n'était pas mûre. Au premier signe, elle se serait trouvée en face d'un gouvernement approximatif, d'une armée, des mobiles,

des marins, d'une population encore valide de corps et d'esprit, qui l'auraient écrasée dans son œuf, étouffée dans son germe, extirpée dans sa racine.

Ce siège fatal, le général Ambert nous le raconte avec l'autorité que lui assurent ses magnifiques états de service dans la littérature militaire. Qui de nous pourrait oublier que le digne général a eu, en des temps meilleurs, l'honneur d'inaugurer l'alliance du PRÊTRE et du SOLDAT, du crucifix et du drapeau, de la soutane et de l'épaulette? Le prêtre, que la religion invite à tous les sacrifices; le soldat, que la patrie engage à tous les dévouements. Leur union faisait leur force; leur séparation fait perdre à l'un son consolateur, à l'autre son ami. On l'a dit, le paysan impie se dépouille de qui rendait sa condition supportable. Le soldat athée se prive de ce qui l'acclimatait à l'idée du danger et de la mort. L'un ne sait plus que faire de sa pauvreté, sinon un grief permanent contre la société et les riches. L'autre ne sait plus que faire de son sabre, sinon une arme hésitante entre l'ordre de son lieutenant et la consigne du désordre.

J'attendais l'avis du général Ambert, si équitable et si compétent, pour fixer mon opinion sur Trochu. Je le connaissais, ce malheureux général, victime, comme Marmont, de la Fatalité. Je l'avais rencontré aux charmants déjeuners de X. Marmier, et, plus tard, au chevet de Montalembert malade. Il était difficile d'être plus éloquent; mais cette éloquence avait quelque chose de personnel, de complaisant pour elle-même, qui fatiguait à la longue et éveillait la méfiance.

Il semblait nous dire dans ses conversations qui étaient des monologues : « Vous, monsieur Jules Simon, vous êtes un brillant causeur, un écrivain remarquable, un orateur distingué, un politique chimérique, mais séduisant ; vous, monsieur de Laprade, vous êtes un éminent poète ; vous, monsieur Prevost-Paradol, vous êtes un publiciste incomparable, exquis, capable de faire passer par le trou d'une aiguille la corde qui doit servir tôt ou tard à pendre les hommes du 2 Décembre et de l'Empire ; vous, monsieur Doudan, vous auriez été digne de donner la réplique aux femmes illustres qui passionnent M. Cousin ; mais vous n'entendez absolument rien aux grandes questions desquelles dépend l'avenir de la France, de l'Europe et du monde. Moi seul, j'ai la clef de ces problèmes. Moi seul, si j'étais ministre de la guerre, je saurais réorganiser l'armée, accomplir toutes les réformes désirables, régénérer l'esprit militaire, réparer les fautes de l'Empire, moraliser la Cour, édifier la Ville, mettre mon pays en mesure de braver ses plus dangereux ennemis et de s'annexer le Rhin allemand. » Tout cela était dit dans un beau langage, dans une prose que l'on aurait pu imprimer, avec un aplomb imperturbable, avec l'héroïque confiance d'un homme *qui le ferait comme il le dit*. Hélas ! voilà qu'elle s'est offerte, cette occasion formidable et superbe de *le faire comme il le disait*, une de ces occasions que domine le TOUT OU RIEN ; où un homme de guerre, revêtu d'un pouvoir immense, est placé dans l'alternative d'acquérir une gloire immortelle et d'être pro-

clamé le sauveur de tout un peuple, ou bien de déchoir d'autant plus bas (Victor Hugo a dit : TROCHOIR), que son nom avait éveillé plus d'espérances, et que son échec excite plus de colères. Tout contribua à ce rapide passage d'une élévation prestigieuse à une chute inexorable. Nos malheurs, accumulés avec une hâte foudroyante, avaient un caractère tellement surnaturel, tellement en dehors du vraisemblable et du possible, que les imaginations, égarées sur cette pente vertigineuse, acceptaient comme réel tout ce qui n'était pas probable. Il suffisait à une nouvelle ou à une rumeur d'être folle pour être immédiatement accréditée. La légende reprend ses droits quand l'histoire abdique les siens. Ce fut l'époque où nous apparurent tour à tour les carrières de Jaumont, tombeau d'une moitié de l'armée prussienne, les convois funèbres où des tentures de drap noir brodé d'or et de chiffres armoriés couvraient un des chefs allemands les plus redoutables — (Bismarck ou de Moltke) — et enfin les femmes de chambre et les cuisinières inspirées de Dieu, Jeannes d'Arc du tablier et du torchon, qui passaient sans encombre à travers les lignes ennemies, et dont le général Trochu écoutait gravement les conseils stratégiques.

Encore une fois, plus vite les imaginations étaient montées ou s'étaient montées, plus vite elles descendirent. Le général Trochu fut victime de ce contraste inévitable entre le paroxysme du dernier espoir et l'angoisse du dernier mécompte. C'est ici que le gé-

néral Ambert unit à l'équité d'un historien l'autorité d'un juge. On ne peut blâmer Trochu de n'avoir pas réussi, parce qu'il ne pouvait pas réussir, et qu'à Dieu seul il est donné de faire l'impossible, ou plutôt de le rendre possible en l'accomplissant. Ce qui fut blâmable chez le gouverneur de Paris, ce qui nous empêche, sinon de le plaindre, au moins de protester en son honneur, c'est d'abord son attitude ambiguë vis-à-vis l'Impératrice; c'est ensuite et surtout que, dans cette position unique, impérative et terrible, au lieu de se corriger de ses deux péchés mignons, l'abus de l'éloquence et le goût de la popularité — à quoi n'eût pas manqué un homme vraiment supérieur — il les exagéra. Aussi fut-il bientôt puni par où il péchait. Son éloquence devint bavardage; son goût de popularité devint faiblesse. Jamais la métaphore si souvent répétée du *roseau peint en fer* ne fut plus applicable qu'à cette heure décisive où Trochu, excellent militaire, brave comme son épée bretonne, glorieusement blessé en Crimée, aurait pu user de ses pouvoirs illimités pour *militariser* la France, rétablir un peu d'harmonie et d'unité dans les divers commandements des diverses armées, et, comme le dit avec tant de raison le général Ambert, faire cesser cette monstruosité : un avocat, un ingénieur et un aventurier donnant des ordres à des généraux blanchis sous le harnais — absurdité qui s'accordait d'ailleurs avec le *génie* du gouvernement de la Défense nationale, personnifié et, pour ainsi dire, incarné dans ces trois hommes ridiculement funestes :

Gambetta, Freycinet, de Serre. — « Esclave de la foule, ajoute le général Ambert, Trochu laissait naître et grandir les insurrections qui sont devenues la Commune... Il ne se sentait pas révolté. Il ne voyait pas que la patrie était mise en lambeaux par ses propres enfants, et que son devoir de chef, son devoir de soldat, son devoir de chrétien, lui commandaient tous ensemble de briser ces ambitions mesquines pour sauver son pays. »

Ce qui suit est admirablement vrai : « Des esprits étendus et profonds ne peuvent comprendre qu'un homme soit sur le champ de bataille d'une bravoure extrême, qu'il ne sourcille pas sous une pluie d'obus et de mitraille, et que, dans les épreuves de la vie civile, ce même homme tremble au moindre bruit menaçant. On a imaginé deux courages ; le courage militaire et le courage civil : c'est à tort. Il n'y a qu'un courage, qui est l'accomplissement du devoir quel qu'il soit ; mais il est souvent plus difficile de connaître le devoir que de l'accomplir. Ce que nous nommons courage militaire est d'une admirable simplicité et ne demande pas de longues méditations. Le courage civil, au contraire, inquiète parfois la conscience ; le devoir est confus et l'homme d'épée éprouve la crainte d'abuser de sa force. Cette crainte le rend timide, par cela même qu'il est fort. »

Comme c'est vrai ! Évoquez au hasard vos souvenirs; le même général, héroïque sur le champ de

bataille, médiocre ailleurs; Marmont à Paris, pendant les trois journées; Ney faiblissant devant son Empereur; Lamoricière, Bedeau, Le Flô, d'Arbouville, dépaysés et paralysés dans les rues de Paris, le 24 février 1848; d'Aurelle de Paladine obéissant à Gambetta pendant la guerre et, après la guerre, oubliant de le souffleter, etc., etc.

En français, le mot *glorieux* a deux sens; le sens de la comédie de Destouches et le sens du vainqueur d'Austerlitz. Le tort ou le malheur du général Trochu, ce fut de cumuler les deux sens de ce mot bicéphale. Au fond, ses hésitations, sa faiblesse, sa promptitude à changer d'avis suivant qu'on le poussait à droite ou à gauche, sa manie de parler au lieu d'agir, de consulter au lieu d'ordonner, tout cela, c'était de la vanité. Aussi ne pouvons-nous taxer d'injustice le verdict unanime qui l'a pour jamais condamné à la retraite. On dit qu'il y fait de l'agriculture. Cincinnatus et Bugeaud en faisaient aussi. Ils s'y reposaient de leur gloire; Trochu s'y console de son désastre.

Avec quelle reconnaissance nous avons retrouvé dans ce beau livre, avec le portrait du frère Philippe d'après Horace Vernet, le récit où le général Ambert (page 169 et suiv.) retrace l'humble et infatigable héroïsme des Frères de l'École chrétienne, « ces brancardiers sublimes », comme les qualifiait le docteur Ricord, en embrassant un de ces volontaires de la charité, du dévouement, du sacrifice, du patriotisme inspiré et consacré par la foi! Les voilà dans

toute leur simplicité, dans toute leur grandeur évangélique, ces modestes serviteurs de Dieu, ces Frères les bien nommés; car quelle école plus chrétienne que celle qui enseigne à lutter, à souffrir, à mourir, sans espérer ou désirer une récompense terrestre, sans autre joie que celle du devoir accompli en regardant le ciel ? Quelle fraternité plus complète et plus tendre que celle qui pousse ces robes noires sur les champs de bataille pour relever les blessés, secourir les mourants, enterrer les morts, disputer les cadavres aux oiseaux et aux hommes de proie? Saluons encore une fois ces noms bénis que la terre a déjà oubliés, mais dont le bon Dieu s'est souvenu ! On va probablement persécuter de plus en plus la religion qui les a soutenus dans ces redoutables épreuves. Comment s'en étonner? *Ce temple l'importune.* Nos républicains sont importunés de ces contrastes qui les déshonorent, de ces comparaisons qui les écrasent. Pour un frère Philippe, un frère Berrier, un frère Néthelme, qui transportent d'admiration nos ennemis eux-mêmes, pour un Coriolis, un Bouillé, un Sonis, un Vertamont, un Cazenove de Pradine, un Vogüé, que de Spuller, de de Serre, de Pipe-en-Bois, de Pyat, de Ranvier, de Ranc, de Glais-Bizoin, de Jules Ferry, de Jules Favre, de Jules Vallès, etc. ! Pour un soldat, que de sous-préfets ! Pour un héroïsme, que de lâchetés ! Pour un dévouement, que d'égoïsmes ! Pour un martyr, que d'assassins ! Pour une gloire, que de hontes !

En songeant au siège de Paris et à l'ensemble de

cette fatale guerre, je me figure un grand procès, un procès historique. Les débats sont longs, compliqués, orageux; l'auditoire s'agite en sens divers. On a entendu tour à tour les réquisitoires et les plaidoyers, les accusés et les témoins. Alors le président prend la parole et résume tout ce qui s'est fait, tout ce qui vient de se dire. Il y apporte une telle richesse de documents, un tel accent de vérité, que, en l'écoutant, on peut deviner d'avance la décision du jury. Ce résumé, c'est la Justice. Le résumé du général Ambert, c'est l'Histoire.

LES BOURBONS ET LA RUSSIE

PENDANT LA RÉVOLUTION

par ERNEST DAUDET

J'ai lu je ne sais où : « Les malheureux n'ont point d'amis. » — Le mot est dur, et probablement fort exagéré. Il faut avouer pourtant que certains malheurs, s'ils se continuent et se prolongent sans issue, finissent par attiédir les sympathies de ceux qui pourraient et devraient les secourir.

Telle fut l'infortune de Louis XVIII pendant l'Émigration. Ce ne fut pas assez d'être un roi sans trône, pas assez d'être un exilé, pas assez de se voir souvent en présence de graves embarras pécuniaires. Cet exil fut condamné à des pérégrinations continuelles et à de cruelles vicissitudes. Cette pauvreté relative ne put pas même garder toujours la fierté du pauvre, et plaça ce monarque en expectative, descendant de tant de gloires, dans une situation humiliante vis-à-vis des puissances étrangères ; — comme si ce n'était pas déjà un poids trop lourd pour la majesté royale, il eut la douleur de voir quelques-uns de ses serviteurs

manquer du nécessaire, tendre la main, recourir à des industries équivoques et perdre à ce jeu, non pas la stricte probité, mais cette fleur, ce duvet d'honneur et de délicatesse chevaleresques, parure du gentilhomme français, virginité des consciences viriles.

C'était l'adversité dans toute son implacable rigueur. Louis XVIII la supporta avec une fermeté à laquelle Ernest Daudet, dans son intéressant ouvrage, rend pleine justice. Cette persistance, ce courage, dignes, sinon d'une meilleure cause, au moins d'un meilleur sort, s'expliquaient à la fois par le sentiment profond d'un droit imprescriptible, et par des illusions toujours déçues, toujours renaissantes ; illusions qui servent de cortège aux royautés tombées, aux partis vaincus, et que — si le mot avait un sens honnête — j'appellerais volontiers les courtisanes de l'exil.

Ainsi que l'indique le titre de son livre, c'est surtout dans leurs rapports avec la Russie qu'Ernest Daudet reconstitue l'histoire des Bourbons pendant cette phase douloureuse. En effet, la grande Catherine, Paul Ier et même Alexandre, avant que son imagination orientale et mystique subît le prestige du génie de Napoléon, se montrèrent, à travers bien des intermittences, bien des caprices d'autocrates, plus favorables que les autres souverains, à l'idée d'une intervention en faveur de Louis XVIII et des princes de sa maison. La Révolution française et ses crimes faisaient horreur à Catherine. Paul Ier ne pouvait oublier que, sous le nom de comte du Nord (voir les *Mémoires* de la baronne d'Oberkirch), il avait passé,

avec sa jeune femme, la plus douce saison de sa vie à Versailles et à Trianon, accueilli, salué, choyé, promené de fête en fête par Louis XVI, Marie-Antoinette et le comte d'Artois. Il y eut, d'ailleurs, entre la cour de Russie et la petite cour de Blankenberg et de Mitau, un trait d'union que je ne saurais omettre, en la personne du comte de Saint-Priest. Cet homme éminent s'associe pour moi aux souvenirs de ma première enfance. Je l'ai à peine entrevu (il mourut en 1821), mais sa famille — une de ses filles surtout — était intimement liée avec la mienne; bien souvent, à cet âge où la mémoire s'approvisionne pour les années de déclin, j'ai entendu raconter les services rendus, les épreuves subies, et peu s'en fallait que, dans mes rêves d'enfant, cet histoire, embellie par le lointain, ne prît les proportions d'une légende ou d'un roman.

Je sais un gré infini à Ernest Daudet d'avoir posé au premier plan de son récit cette loyale figure. Un peu au-dessous de l'incomparable duc de Richelieu, M. de Saint-Priest fut de la même trempe; de ce groupe d'émigrés qui, au lieu de se gaspiller en stériles invectives, à la poursuite de puériles intrigues ou d'insaisissables chimères, firent à cette rude école leur éducation politique, surent concilier leur fidélité royaliste avec un fond vivace de patriotisme, et, plus tard, lorsqu'on n'eut plus qu'à modérer et à discipliner la victoire, servirent de correctifs à des passions trop fougueuses, mais trop justifiées.

Louis XVIII, tel que nous le présente Ernest Daudet, me paraît très ressemblant, et cette ressemblance est d'autant plus méritoire que la physionomie est plus compliquée. En 1795, au moment où la mort de Louis XVII lui livra une sinécure royale — « le régent avait quarante ans. Mais l'excès de son embonpoint, de fréquentes attaques de goutte, une expérience précoce, puisée dans les malheurs de sa maison et visible aux rides de son visage, lui donnaient déjà les apparences et les incommodités de la vieillesse. Ce n'était plus le brillant comte de Provence, l'esprit le plus caustique de la cour de Louis XVI. C'était un proscrit; un proscrit cuirassé dans sa patience et ses illusions, indomptable dans son droit. que n'avaient pu décourager les dures épreuves de son exil. »

Dans ces quelques lignes est contenu peut-être le secret des incohérences et des contradictions de ce caractère. Quoique doué d'une intelligence supérieure, Louis XVIII se ressentait de la fausseté de sa situation. Son avènement à la Royauté *in partibus*, à ce trône qu'il fallait reconquérir avant d'y monter, ne pouvait pas ne pas lui suggérer le souvenir de Henri IV. Or nous savons qu'il n'avait pas le *physique de l'emploi*. Lamartine a dit : « Le cheval est le piédestal des princes ; » mais, quand la statue est trop lourde pour le piédestal, comment faire? Louis XVIII s'y essaya pourtant ; et c'est Ernest Daudet qui m'apprend ce détail assez peu connu. Il parut un moment

à l'armée de Condé, dont le chef, ayant dans ses veines une goutte du sang batailleur des héros de sa race, blâmait l'inaction de son roi. L'éducation de Louis XVI et de ses frères n'avait pas été militaire. Louis XVI était un philosophe pacifique et chrétien, le comte de Provence un bel esprit et un lettré, le comte d'Artois le prince charmant de la brillante jeunesse, dont les galantes équipées préludaient à de tragiques aventures. On ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse, lorsqu'on lit page 53 : « Il brûlait de conquérir le prestige militaire qui lui manquait, ainsi qu'il l'avouait à d'Harcourt : « Une grande par-
» tie de ceux qui combattent pour moi, ne m'ont ja-
» mais vu; je n'ai fait qu'une campagne, dans laquelle
» on a à peine tiré un coup de canon. » — Et plus loin : « Le lendemain de son arrivée au camp, un ordre du jour, lu aux troupes, leur apprit l'arrivée du roi : « Nous venons nous rallier au drapeau blanc, près du héros qui vous commande... » Durant les jours suivants, il monta à cheval, visita les postes le long du Rhin, se montra aux troupes royales. Il lui arriva même d'interpeller, d'une rive à l'autre, des soldats de l'armée républicaine, de se faire reconnaître d'eux et de les engager à servir sa cause. »

Jamais prince plus spirituel ne se fit plus d'illusions. D'abord, le métier des armes, le coup d'œil des champs de bataille, le commandement des armées, ne s'apprennent pas à quarante ans, du jour au lendemain, comme un programme de baccalauréat, à moins

de dispositions extraordinaires, dont Louis XVIII était absolument dépourvu. On naît homme de guerre, comme on naît orateur, artiste ou poète. Ensuite, le malheureux prince ne pouvait se dissimuler qu'il était le prisonnier de l'Autriche. Ici se place une remarque, qui n'a pas échappé à Ernest Daudet. De ces trois grandes puissances, — l'Angleterre, l'Autriche et la Russie, — il semblait que l'Autriche dût être la plus hospitalière à nos princes proscrits. Tant de liens, tant d'affinités unissaient les deux monarchies! Bien peu d'années s'étaient écoulées depuis que la reine de France, la fille de Marie-Thérèse, la sœur de Joseph II, avait fait à son frère les honneurs de Paris et de Versailles; visite célébrée en prose et en vers par les rimeurs et les chroniqueurs d'alors. Eh bien, ce fut tout le contraire. La politique de l'Autriche fut encore plus égoïste, encore moins généreuse que celle des autres cours de l'Europe. Au surplus, la différence n'exista que du plus au moins. L'erreur capitale de Louis XVIII, de sa famille, de ses serviteurs, de la plupart des royalistes émigrés ou opérant à l'intérieur, fut de croire que les puissances etrangères compteraient en première ligne la solidarité des monarchies entre elles, la nécessité de faire cause commune contre la Révolution, la gloire de rétablir sur le trône cette illustre Maison de Bourbon, qui ne pouvait disparaître sans laisser un vide immense, sans déraciner, pour ainsi dire, l'arbre généalogique des autres dynasties. Tout se borna et devait se borner à des promesses stériles, à d'insignifiantes

politesses, à des subsides insuffisants. La maxime *Chacun chez soi, chacun pour soi,* chère à M. Dupin, domina la politique des chancelleries européennes. Il fallait d'autant plus s'y attendre, qu'elles avaient à s'occuper de leurs propres intérêts, à lutter contre leurs propres périls, et que, tout en plaignant les malheurs de Louis XVIII, elles ne voulaient, en aucun cas, lui donner un rôle prépondérant dans la coalition. Plus tard, lorsque Napoléon entra en scène avec son génie et ses victoires, la situation se modifia sans devenir plus favorable. Dans ce gigantesque conflit, les Bourbons, qui n'étaient d'abord qu'intéressants et embarrassants, devinrent imperceptibles. On s'en aperçut même en 1814, lorsque les souverains alliés, vainqueurs de leur redoutable ennemi, ne firent rien ou presque rien pour seconder nos hommes d'État et la volonté nationale, prête à saluer la Restauration.

Si l'on pouvait donner place, dans un récit historique, à l'analyse psychologique, rien de plus curieux à étudier que le caractère de Louis XVIII avant, pendant et après cette lamentable période. Nous l'avons vu, se livrant à des velléités militaires qui ne pouvaient être pour lui que l'équivalent du supplice de Tantale. Il a tout ce qu'il faut pour être un prince libéral, enclin à une monarchie constitutionnelle et représentative. Et cependant, irrité contre la Révolution, indigné de ses crimes, se croyant appelé à des devoirs nouveaux par son titre de roi, s'accusant peut-être d'imprévoyantes complaisances pour les spirituels précurseurs

de 89, il reste, à ce moment, roi d'ancien régime. Il ne paraît pas tenir compte des idées de Mounier, de Malouet, de tous ceux qui, pendant cette phase transitoire où la monarchie semble avoir des chances, rêvent une réconciliation entre le passé et le présent. Ce qu'il sera en 1814, — un pacificateur, un législateur, un sage,— il ne l'est pas en 1796, et l'empreinte est si profonde qu'il en gardera toujours quelques traces même en publiant la Charte et en s'efforçant de faire entendre raison aux royalistes *ultrà;* par exemple, le goût de la tradition dans le cérémonial, l'attachement à des formules surannées, à des réminiscences d'antan; fantômes qui portaient ombrage sans avoir un corps; puis, le penchant au favoritisme : ceci me ramène au livre d'Ernest Daudet. Louis XVIII avait pu sortir de Paris et quitter la France, grâce au dévouement du comte d'Avaray, au moment même où son malheureux frère ajoutait à son martyre cet épisode de Varennes, qui devait le sauver et qui acheva de le perdre. Dès lors, le comte d'Avaray, sans grande portée, mais aimable, eut toute sa confiance et toute son amitié. Il représentait pour lui l'agréable, tandis que le comte de Saint-Priest ne personnifiait que l'utile. Or, pas n'est besoin d'être prince ou roi pour négliger l'utile en l'honneur de l'agréable.

Si j'en crois mes souvenirs d'enfance, M. de Saint-Priest n'était pas toujours commode; il avait des accès de mauvaise humeur, des intempéries, des

coups de boutoir. On m'a conté que, dans sa vieillesse, lorsque ses gendres allaient lui faire visite, il demandait, le lendemain matin, à son valet de chambre, qui venait ouvrir ses fenêtres :

— Quel temps fait-il?

— Monsieur le comte, il pleut.

— Tant pis! mes gendres ne s'en iront pas.

Ceci expliquerait comment, au retour des Bourbons, malgré de si longs et de si éminents services, le comte de Saint-Priest dut se contenter d'un manteau de pair, sans duché et sans cordon bleu, et comment son fils aîné, le comte Armand, marié à une princesse russe, se rallia si vite à la monarchie de 1830, ainsi que son petit-fils Alexis, mort, en 1851, membre de l'Académie française.

Quoi qu'il en soit, la raison de Louis XVIII était avec Saint-Priest, son cœur avec d'Avaray. — Mais, me dira-t-on, Louis XVIII avait-il un cœur? — Il faut s'entendre ; c'est ici encore une de ces nuances chères à l'analyse. Il en était, pour lui, de l'amour comme de l'art de la guerre. Il était forcé de ne le connaître et de ne le pratiquer qu'en intention. Il avait eu, en outre, le malheur d'être marié à une princesse de Savoie, qui ne ressemblait guère à la duchesse de Bourgogne. Marie-Joséphine-Louise n'avait rien qui pût fixer, réjouir ou consoler son époux. — « Une santé perdue, l'esprit le plus étroit, gâtaient les qualités naturelles de la reine, la faisaient excentrique, exaltée, d'humeur fantasque. C'était une malade que ses bizarreries rendaient tour à tour chère

et insupportable à ses plus dévoués serviteurs, et dont l'influence de la Gourbillon aggravait l'état. » — Cette Gourbillon était une camériste astucieuse et intrigante, devenue dominatrice et servante maîtresse, ainsi qu'il arrive presque toujours avec ces pauvres créatures maladives, déséquilibrées, esclaves de leurs caprices et privées des légitimes tendresses. Sans trop se hasarder, on peut affirmer que, dans des conditions pareilles, avec cette nature fantasque et un mari quelque peu illusoire, cette singulière reine ne pouvait pas souffrir le roi. Ils n'avaient pas d'enfants. Louis XVIII datait d'une époque où la *sensibilité* était à la mode. Il lui fallait quelqu'un à aimer, de même qu'il faut aux vieilles filles, sans affections de famille et sans liens, un chat, un perroquet ou un carlin. Le cœur humain, chez les princes surtout, est sujet à de bizarres méprises. Il reste égoïste jusque dans ses amitiés; c'est lui encore qu'il aime dans la personne qu'il croit aimer.

C'est ainsi que Louis XVIII eut des favoris, et même des quasi-favorites; le comte d'Avaray, puis le duc de Blacas, le comte Decazes, madame de Balbi, la comtesse du Cayla. C'est ainsi que, à l'extrémité contraire, il détesta M. de Chateaubriand, qui se prêtait mal à ce sentimentalisme factice, l'offusquait de son génie et, d'ailleurs, n'était et ne pouvait être favori que de lui-même.

Ernest Daudet nous fait passer par les principales

étapes de ce douloureux exil. On ne saurait assez louer la parfaite convenance de son langage en un sujet où il eût été si facile de mêler à des accents de pitié une légère ironie, et, comme les puissances étrangères, de se fatiguer de ces perpétuelles alternatives d'illusions et de mécomptes. Remarquez en outre que, une fois Napoléon Bonaparte substitué à la Révolution qu'il continue en la disciplinant, l'intérêt se déplace, même pour les lecteurs les plus respectueux et les plus fidèles. Comment ne pas tressaillir à ces noms glorieux : Marengo, Austerlitz, Iéna, Ulm, Friedland, Wagram, qui ajournent indéfiniment et semblent détruire à tout jamais les espérances royalistes?

Non seulement Ernest Daudet ne sacrifie jamais au prestige du succès les royales figures, estompées par l'adversité; mais il ne manque pas une occasion de les relever, de les mettre en relief. — « Louis XVIII, nous dit-il en finissant, dans les épreuves et les agitations de son exil, ne s'était montré ni patriote clairvoyant, ni défenseur habile de ses propres droits. Réduit à l'impuissance de conspirer, il devient un autre homme. Dans son cerveau, les illusions et les rêves stériles font place aux méditations fécondes. Ses malheurs fortifient sa foi dans ses droits méconnus, le préparent à ses devoirs de roi; — devoirs que, rentré en possession de sa couronne, il saura remplir avec autant de grandeur que de fermeté. »

On avait accusé le comte d'Artois d'être resté fri-

vole et léger, de n'avoir pas payé de sa personne en Vendée... Ernest Daudet nous dit . « Là (en Vendée) commandait déjà le comte d'Artois, investi de la lieutenance générale du royaume. — Plus tard, le prince fait une courte apparition à Saint-Pétersbourg, et, tout en admirant la grâce et l'élégance de ses manières dont il ne se départit jamais, les juges les plus difficiles rendent hommage à la perfection de sa tenue, à la dignité de son attitude. »

Mais c'est pour le duc et la duchesse d'Angoulême, pour le retour de l'héroïque orpheline, pour son mariage avec son cousin, que l'historien a réservé ses sympathies les plus éloquentes, les plus persuasives. Ce fut, en effet, le seul rayon de joie en ces années de tristesse et de deuil. Cette joie même prend à distance un aspect mélancolique, quand on songe à l'épilogue de ces deux existences, si tendrement unies, destinées à passer un nouveau bail avec l'exil. Dût-on m'accuser de paradoxe, j'avoue que, parmi les sacrifiés de l'histoire, il en est peu qui me semblent plus intéressants que le duc d'Angoulême. Nul ne prouva mieux la futilité des jugements humains ou mondains. Sous prétexte qu'il manquait d'eclat et de prestige, on oublie de lui savoir gré de ses vertus. Son admirable bravoure, saluée en Espagne par les généraux et les soldats de l'Empire, lui aurait donné la gloire, si, pendant les belles années de sa jeunesse, son épée n'avait été retenue au fourreau par la fatalité de sa situation et de sa race. Certaines gaucheries de gestes,

de parole et de costume ont prévalu, à ses dépens, contre la droiture de son âme. Nous lisons page 361, parmi les pièces justificatives du livre d'Ernest Daudet, une lettre du duc d'Angoulême au czar Paul Ier — 30 mai 1799. — Il vient d'épouser sa cousine. Ce mariage a comblé tous ses vœux. On pourrait lui pardonner de se laisser amollir par ce bonheur, si tardif et si rare dans sa vie. Et cependant, il demande au czar la permission de sortir de son oisiveté, de servir comme volontaire la cause de son Dieu et de son Roi sous les drapeaux de Sa Majesté Impériale. C'est en bravant les périls d'une guerre européenne qu'il veut mériter l'honneur d'être uni à une princesse qui, par son courage autant que par ses malheurs et ses vertus, fixe les regards et l'intérêt de l'Europe.

Tout en admirant cette lettre qui est très belle et qu'explique le malheur des temps, nous ne devons pas regretter qu'elle soit restée sans effet. La mauvaise foi du bonapartisme libéral ou du libéralisme bonapartiste a odieusement reproché aux princes de la Maison de Bourbon d'avoir été ramenés par les baïonnettes étrangères. Que serait-ce, si l'on avait vu le duc d'Angoulême se battre contre la France, mériter par son courage d'être mis à l'ordre du jour de l'armée russe par Souvarof ou Alexandre?

Comme le mariage du duc et de la duchesse d'Angoulême est demeuré stérile, on s'est habitué à n'y

voir qu'un mariage de raison et de famille, une alliance entre cousins convenue entre grands-parents, avec une impression de froideur et une bien petite part accordée au sentiment. Je remercie Ernest Daudet de m'avoir aidé à penser le contraire. A sa sortie du Temple, pendant son séjour à Vienne, la jeune princesse aurait pu épouser l'archiduc Charles, dont les courtisans comparaient les talents militaires à ceux des plus grands capitaines. Elle préféra le prince sans apanage, le Français sans patrie, l'exilé sans asile. Ils s'aimaient, si toutefois ce mot amour, souvent profané, n'éveille pas des idées trop riantes pour ce mariage, voilé de deuil, qui n'avait pas même les tombes royales pour leur emprunter le marbre de l'autel nuptial. En 1815, après l'épisode du pont de la Drôme, le *Moniteur* impérial publia des lettres du duc d'Angoulême à la duchesse; elles expriment une vive tendresse, une familiarité charmante. Odilon Barrot, fort peu romanesque, nous dit, dans ses *Mémoires* que, durant le triste voyage de Paris à Cherbourg, il eut des preuves de *l'intimité la plus touchante*.

Je lis dans la courte préface d'Ernest Daudet : « J'ai parlé ailleurs de mon grand-oncle, l'abbé Reynaud, émigré en Angleterre; de l'un de ses frères, établi en Russie ; d'un autre de mes parents, tué à Nîmes pendant les premières journées de la Révolution; de ma grand'mère maternelle, royaliste ardente, comme tous les siens, qui, en Vendée, eût été une brigande et dont le premier mari, envoyé par elle au combat

pour Dieu et pour le roi, trouva la mort dans une des conspirations du Midi... »

Il est bien honorable de compter dans sa famille de pareils souvenirs ; plus honorable encore de leur rester fidèle.

LE ROMAN CONTEMPORAIN

Henri de Pène. — *Trop belle.*

Je suis tenté de me plaindre que Henri de Pène ne soit pas le premier venu ; un obscur débutant, arrivé de sa province, son manuscrit à la main. Je n'aurais certes pas plus de plaisir à louer son roman, à en constater le succès. Mais ce succès, aussi brillant que légitime, pourrait plus aisément se détacher de ses magnifiques états de service dans le journalisme contemporain, de l'influence qu'il s'est justement acquise parmi nos confrères. Les détracteurs, les envieux, les *grincheux* n'auraient pas de prétexte pour nous dire que le romancier eût moins réussi, si le journaliste ne lui fût venu en aide. Quant à moi, plus retardataire que d'habitude dans mon hommage à *Trop belle*, je ne veux voir dans ce roman que le roman lui même. Je l'isole de mes souvenirs, de mon amitié; je l'ai lu, et je prétends le juger comme si l'auteur eût

gardé l'anonyme, ou s'il était pour moi un indifférent, un inconnu. *Trop belle* n'y perdra rien.

Le roman moderne a deux écueils : l'idéalisme, qui l'égare ; le réalisme, qui l'avilit ; l'idéalisme, qui peut facilement le verser dans la convention ; le réalisme, qui le traîne dans la boue, Ce que j'admire tout d'abord dans le récit de Henri de Pène, c'est que, placé entre ces deux écueils, sollicité peut-être par de dangereux exemples, il a, du premier coup, trouvé la note juste. Il est VRAI.

Jamais roman ne répondit mieux à son titre : *Trop belle!* Oui, trop belle, puisque le culte de cette beauté absorbe, chez Louise-Marie-Zoé Vautain, comtesse de la Cabanne, toutes les facultés de l'esprit et du cœur, la piété filiale, la tendresse conjugale, le sentiment maternel, le charme, la grâce, la dignité de la femme, tout ce qui assure à la beauté une chance de se continuer quand elle n'est plus jeune et de se survivre quand elle est morte. Henri de Pène analyse en maître cet égoïsme plastique qui rapporte tout à soi, cette idolâtrie qui se sert à elle-même de dévote, de prêtresse et de déesse, cette royauté qui devient la pire des servitudes. Louise, comtesse de la Cabanne, est belle, comme le rossignol est mélodieux, comme la rose est odorante, comme la fraise est parfumée; avec cette différence que la rose, la fraise et le rossignol sont inconscients, et que Louise ne pense, ne vit que pour être belle. On me dit que l'auteur a composé ce type impersonnel avec trois femmes du monde. Ce type,

nous l'avons tous connu en détail, pourvu que nous n'ayons pas toujours vécu en solitaires et en sauvages. Tenez! un souvenir entre mille. Le 29 avril 1873, deux jours après l'élection Barodet, qui nous mit sens dessus dessous et qui fait aujourd'hui l'effet d'une chiquenaude préludant à une vigoureuse bastonnade, j'allai faire visite à mon compatriote et ami Jalabert, l'éminent artiste, qui avait à me montrer quelques portraits fort intéressants. J'en remarquai un, — un portrait de femme, — dont le modèle devait évidemment être d'une foudroyante beauté. Je lui demandai le nom de cette rivale des Juliette Récamier et des princesse Pauline. Il me répondit avec une légère nuance de dédain : « Cest une femme dont l'unique affaire est d'être belle. »

Je dînai ce soir-là chez la comtesse de M... Le hasard, ce Parisien fantaisiste, voulut que le modèle du portrait figurât parmi les convives. La ressemblance était si parfaite, que je ne pouvais pas m'y tromper. Même il était permis de se demander si ce visage, ces formes, ces contours d'une perfection implacable n'étaient pas plus animés, plus expressifs, plus vivants sur la toile que dans la réalité. Aussitôt je m'enfermai dans mon rôle ou mes manies d'observateur. Tous les mouvements, toutes les attitudes, tous les gestes de cette femme étaient étudiés, comme si elle se sentait ou se croyait sur un théâtre. Elle donnait aux invités de madame de M... une représentation de sa beauté, et il fallait que rien ne manquât à

cette féerie en un seul tableau. Toutes les cinq minutes, elle s'arrangeait pour passer devant une des glaces du salon ; là, une attraction irrésistible l'arrêtait devant son image, et elle semblait nous dire que ce portraitiste infaillible *faisait encore plus ressemblant* que Jalabert. Vous jugez ce que devait être sa conversation ; c'était comme le monologue de sa beauté. A ceux qui lui auraient demandé si elle avait des enfants, si elle aimait les arts, si elle préférait le Théâtre-Français à l'Opéra, si elle était musicienne, elle aurait répondu : « Je n'en sais rien ; tout ce que je sais, c'est que je suis belle ! »

Singulier détail qui va me ramener à la création si vraie de Henri de Pène ! Le mari avait l'air assez peu enthousiasmé de son trésor, qui, sans doute, refusait de se monnayer à son profit. Cette *professionnal beauty* était moins entourée qu'on aurait pu le croire. Les assistants paraissaient convaincus que mieux valait la regarder que l'entendre, que le madrigal le plus galant ne valait pas à ses yeux son miroir, et qu'elle marchait environnée d'un cortège invisible dont les compliments inépuisables l'avaient depuis longtemps blasée. Tout le succès de la soirée fut pour une *jolie laide*, qui rachetait, par l'expression de son regard et le charme de son langage, l'irrégularité de ses traits.

L'expérience du monde et cette science d'analyse qui a pu, dans le milieu où est placé Henri de Pène, faire chaque jour sa cueillette, l'ont donc admirable

ment servi, lorsqu'il a peint son héroïne. C'est ici le lieu de constater que, en dehors des classifications ordinaires, il existe deux sortes de romans ; celui que, d'après Sainte-Beuve, chacun de nous porte en germe à son entrée dans la vie, et qu'il s'agit seulement de faire sortir. S'il sort, vous pouvez être sûr que l'imagination, la passion, la poésie, la fantaisie peut-être, y tiendront plus de place que l'observation. Quel moment le jeune romancier aurait-il pris pour observer? Sur quel objectif aurait-il braqué son microscope? Qui l'aurait approvisionné d'instruments de chirurgie? Bizarre contraste! Dans la vie réelle, la vue s'affaiblit à mesure qu'on avance en âge; celle qui s'adresse au monde invisible devient, au contraire, plus pénétrante. Certains vieillards arrivent à être presque aveugles, au moment où ils sont le plus clairvoyants. Le jeune homme dont je parle ne sait de l'existence que ce qu'il en devine; de l'amour, que ce qui répond au premier éveil de ses sens; de l'*éternel féminin,* que ce qui frappe ses regards sous les traits d'une compagne d'enfance ou d'une amie de sa mère. S'il est doué, il supplée à ce qui lui manque par la sincérité de l'émotion, la fraîcheur du sentiment et par cette ivresse de la vie, preuve certaine qu'on ne la connaît pas.

Pour le roman d'observation, tel que *Trop belle,* je ne dirai pas qu'on n'est jamais assez vieux; mais Henri de Pène, qui, après tout, n'est pas un vieillard, et dont la maturité bat son plein, se trouvait dans

des conditions excellentes pour y réussir, et son succès n'a rien qui m'étonne.

Je vais, quoiqu'il soit bien tard, risquer un abrégé d'analyse. Madame Vautain, mère de Louise-Marie-Zoé, est la femme du célèbre docteur Vautain, qui, comme Bretonneau à Tours, a su triompher, sans quitter Moulins, de la centralisation parisienne, et se faire à la fois, dans toute la France, une clientèle, une réputation et une fortune. Sa femme était si admirablement belle, que tout le Bourbonnais est fier de sa beauté comme d'une illustration locale, qu'on pourrait chanter en son honneur la *Belle Bourbonnaise*, et que son mari, qui n'a jamais aimé qu'elle, est le plus passionné des amants. La naissance de sa fille — son second enfant — lui coûte sa beauté. Une sorte de masque s'est étendu sur ce délicieux visage. Le docteur Vautain est si malheureux, qu'on pourrait dire qu'il en meurt, puisque, à dater de ce désastre, il ne cesse de risquer sa vie en des expériences antirabiques, qui ont fait de lui le précurseur de M. Pasteur.

Madame Vautain se console plus aisément que lui, grâce à une intuition et à une abnégation maternelle; elle a deviné que cette fille, qui lui coûte sa beauté, en héritera; la mère efface les regrets de la femme. Cette transmission est étudiée avec une rare sagacité et une exquise finesse. Il n'y a pas de vices plus dangereux que ceux qui n'en sont pas, sur lesquels une conscience pure peut se faire illusion, et c'est, pour le dire en passant, ce qui explique pourquoi les courtisans d'une Royauté en expectative sont parfois plus fâ-

cheux que les courtisans des rois sur le trône. Nature simple et droite, aimant sincèrement son mari, la belle madame Vautain n'a pas eu de coquetterie pour elle-même ; elle en aura pour sa fille. Peu à peu, cette coquetterie deviendra du fétichisme, à mesure que s'épanouira la prodigieuse beauté de Louise et qu'elle dépassera toutes les espérances. L'enfant *gâtée* (dans la plus rigoureuse exception du mot), se métamorphose en idole hindoue. Ce sentiment de transposition, qui s'exalte chez la mère, s'envenime chez la fille. On l'a dit avec raison, il en est des tendresses humaines comme de ces liqueurs qui se conservent dans les vases d'or et s'aigrissent dans les vases d'étain. Non seulement Louise ne sait à sa mère aucun gré de cette adoration fanatique, mais elle ne tarde pas à la prendre en grippe; elle lui en veut, de quoi? De s'être tout à coup enlaidie après avoir été splendidement belle ; de lui rappeler sans cesse, en sa personne, la fragilité, le néant de la beauté féminine, de lui offrir continuellement la preuve qu'on peut être fanée, flétrie, défigurée et pourtant lui ressembler. La pauvre madame Vautain n'est pas pour elle un de ces repoussoirs que les belles mondaines acceptent assez volontiers, mais quelque chose comme un pronostic, comme le présage de ce qui peut lui arriver à elle-même après une maladie ou des couches laborieuses. Peu s'en faut qu'elle ne se dise tout bas : « Voilà comme je serai dimanche! » — Ce Dimanche mystérieux, redoutable, le monsieur Dimanche des adoratrices de leur propre jeunesse et de leur propre

beauté; ce dimanche fatal, qui n'est un jour ni de la semaine, ni de la saison, ni de l'année, mais de la vie, le jour où la femme qui n'a vécu que pour sa beauté, s'aperçoit qu'elle va cesser d'être belle!

Donc Louise Vautain appelle de ses vœux égoïstes le mari qui la délivrera de cette obsession et lui épargnera la vue de cette épreuve photographique où la lumière, l'ombre, la figure, la grimace, se sont entremêlées et brouillées de manière à faire de son image une caricature. Dans quelle disposition la trouvera le le mariage? Sera-t-elle susceptible d'un amour vrai? Non. La pauvreté d'esprit, la sécheresse de cœur, voilà ses deux traits caractéristiqus. L'amour, tant de fois défini et toujours indéfinissable, n'est-il pas l'absorption d'une âme dans une autre âme, l'abdication du *moi* au profit de Lui ou d'Elle? La femme aimante ne veut être belle que pour un seul, et c'est justement ce que ne voudra pas Louise Vautain, quand elle sera comtesse de la Cabanne. Il lui faudra le suffrage universel, empressé de ratifier le sien. Or, si le suffrage universel égare les peuples et prépare leur ruine, comment n'égarerait-il pas une femme que rien ne protège? Je me trompe; l'excès même de son *personnalisme* pourrait sauver Louise. Elle s'aime tant, qu'il ne lui reste plus de quoi aimer quelqu'un, même un amant.

Henri de Pène s'est bien gardé de faire du comte Pierre de la Cabanne un héros de roman, coulé dans le vieux moule, avec toutes les perfections et toutes

les séductions exigées par l'ancien programme. Pierre est de son siècle, ou plutôt, hélas! de la fin d'un siècle qui ne pourra se réhabiliter qu'en amenant la fin du monde (voir le livre si curieux et peut-être si prophétique de l'éloquent père Lehmann). Chaque fois qu'une occasion s'est offerte, qu'un devoir s'est présenté de face, il s'est conduit en fils des croisés. L'héroïque Charette l'a vu, à Castelfidardo et à Mentana, au premier rang de ses chers et fidèles zouaves. Il le reverra plus tard à son poste d'honneur, à Patay. Ce qu'il y a de terrible pour ces gentilhommes dépaysés, pour ces héros intermittents, ce sont les intervalles entre leurs épisodes de bravoure et de gloire. C'est l'oisiveté que leur imposent, comme un devoir d'un autre genre, le malheur des temps, leur fidélité au passé, les odieux triomphes d'une démocratie jacobine. Une société est malade, une génération est maladive, lorsque, par un fatal contre-sens, l'honneur lui commande, ce qui, par des déviations insensibles, peut l'amener à entacher son honneur, ce qui lui crée, pour ainsi dire, deux consciences, l'une qui résiste, l'autre qui capitule. Il se fait alors un triage. Les meilleurs — et Pierre est du nombre — demeurent à peu près intacts et ne payent qu'un léger tribut à la *mal'aria*. Les autres succombent aux tentations du désœuvrement.

A ce point de vue, le récit de Henri de Pène s'élève fort au-dessus des romans ordinaires et nous offre toute la valeur d'une étude contemporaine. Lisez ou relisez les pages 160 et suivantes : c'est de la plus sé-

rieuse éloquence. Pierre, la veille d'un duel avec l'ami qui l'a trahi, fait un douloureux retour sur l'ensemble de sa vie : « Combien elle apparaissait vide et stérile! etc., etc... » — Mais nous n'en sommes pas encore là. Dans un bel élan d'amour et de jeunesse — un jet de flamme! — le comte Pierre de la Cabanne s'est passionnément épris de la trop belle Louise Vautain. Il l'a épousée. Il se croit sûr d'être aimé comme il aime. Ses illusions dureront peu. Il en est de Louise comme de ces terrains arides dont la stérilité se déguise, au printemps, sous des corbeilles de fleurs, mais qu'il suffit de cultiver pour trouver le tuf. Cependant, à sa première grossesse, elle fait bonne contenance. Elle donne à son mari, sans perdre un atome de sa beauté, un fils que l'on nomme Roger. Mais à la seconde! C'est alors que se dresse devant ses regards épouvantés le fantôme de sa mère subitement défigurée à la naissance de son second enfant. Sa mère s'est résignée; elle ne se résignerait pas. Son caractère se dessine dans son cynisme de Narcisse femelle, se mirant et s'admirant aux dépens de toutes les autres affections. Pierre, désenchanté, se détache de cette froide statue à laquelle une fêlure où une tache dans le marbre paraîtrait la plus effroyable de toutes les calamités. Pourtant Louise en est quitte pour la peur. Sa beauté sort victorieuse de cette crise; mais c'est fini. Le divorce s'est opéré entre les deux époux, aussi irrévocable que si M. Naquet y avait passé.

Vous croyez peut-être que la comtesse de la Ca-

banne, sans principes religieux, libre de tous préjugés, séparée, en fait, de son mari, reine de toutes les fêtes, enivrée d'encens, environnée d'hommages intéressés, va tâter de l'adultère comme d'un complément de ses succès de salon, d'un témoignage de plus en l'honneur de sa triomphante beauté? Non. Le conteur a trop de sagacité et de logique pour tomber dans ce lieu commun. Louise reste provisoirement irréprochable; la calomnie l'épargne, la médisance la respecte. Tout se borne à un épisode effroyablement vrai et résumé en trois lignes ; le suicide d'un Chérubin tragique, camarade de Roger, victime des fascinations souriantes de cette Rosine sans cœur. Elle traverse sans avarie les splendeurs du second Empire.

Elle rivalise d'élégance, de toilette et de luxe avec les plus éblouissantes *étoiles* de cette période que la République nous fait regretter. Les couturiers les plus illustres, les modistes les plus célèbres acceptent son autorité souveraine. Sa maison compte parmi les mieux cotées; ses dîners, dont Henri de Pène nous offre un menu fort appétissant, réunissent le personnel obligé; quelques amis de Pierre, quelques types parisiens que l'auteur excelle à peindre, — notamment Comaneuil, une silhouette exquise, — de riches étrangers, de belles étrangères et l'inévitable académicien, qui décerne à la maîtresse du logis ce titre olympien : « La belle Hébé. »

Louise n'est pas un sphinx; les Œdipes qui en chercheraient le mot, le chercheraient en vain; car

le mot n'existe pas. Encore une fois, c'est une statue magnifique, sur laquelle les années glissent

Comme des gouttes d'eau sur du marbre poli.

Pourtant, elle échoue au port; singulier port, où la beauté ne débarque que pour être mise en quarantaine! Ce n'est, à vrai dire, qu'un demi-naufrage; mais pire peut-être qu'une vraie chute, qu'expliqueraient, sans l'excuser, la jeunesse et la passion. Mieux vaut faire naufrage dans l'Océan que dans la Bièvre.

Le comte de la Cabanne a un ami intime qui ne le vaut pas : le baron Jean de Brébeuf. Comment Jean de Brébeuf qui, pendant vingt ans, a vu presque tous les jours Louise sans avoir l'idée de la séduire, comment Louise, parvenue sans encombre à l'extrême limite de la jeunesse, s'avisent-ils tout à coup, en un moment psychologique, qu'ils doivent s'aimer et rattraper le temps perdu? C'est encore là un chef-d'œuvre de perspicacité et de logique : Jean de Brébeuf, quoique passablement perverti, ne fait pas les avances; c'est elle qui s'en charge. Elle demeurait impassible, indifférente, tant qu'elle se reposait dans la sécurité superbe d'une beauté sûre de ses lendemains. Maintenant, elle veut se prouver à elle-même, en rajeunissant un roué d'un âge mûr, que cette beauté n'a rien perdu de ses perfections et de son prestige. Elle sait que les coups de soleil sont plus capiteux en octobre qu'en juin, et elle se demande si le fruit défendu, à l'instar des autres fruits, n'est pas plus savoureux en automne qu'en été. D'ailleurs, elle en est arrivée à haïr

son mari. Elle ne lui pardonnerait pas de l'exposer, par une nouvelle grossesse, à passer brusquement de trente-huit ans à cinquante. Elle lui pardonne encore moins de se résigner si aisément, avec une nuance de froid dédain, à ce régime d'abstention. Les femmes, surtout celles qui ressemblent à Louise, ont de ces inconséquences.

Quoi de plus triste que ces amours sans amour, cet adultère grisonnant, ce roman d'arrière-saison, ce buisson de chrysantèmes suppléant le bouquet de roses? Quoi de plus lamentable que ces rendez-vous dans une chambre d'hôtel meublé, en des conditions telles que tous deux, ayant le goût de la faute, n'en ont pas le courage! Aussi, lorsque le hasard livre à Pierre ce secret plein d'horreur et de ridicule, il ne les appelle pas infâmes; il les appelle imbéciles. Imbéciles, en effet! Sa femme pourrait lui redire le mot d'une caricature de Gavarni : « Mon ami, je suis bien coupable sans doute; mais je n'ai pas cessé un moment d'être vertueuse. »

Elle n'a pas voulu qu'il fût dit qu'elle finirait sans associer un complice à son adoration d'elle même. Jean ne veut pas que Pierre ait le dernier mot dans cette crise où le mari offensé, au lieu de le provoquer, lui a témoigné plus de dégoût que de colère et l'a traité de haut en bas, comme un écolier pris en faute, comme un criminel pour rire. Il s'arrange de façon à intervertir les rôles; si bien que le duel que Pierre aurait voulu éviter, devenant inévitable, c'est lui qui

a le choix des armes. Il est de première force au pistolet. C'est le pistolet qu'il choisit. Henri de Pène décrit ce duel et ses préliminaires avec une supériorité qui ne saurait nous surprendre ; c'est Gounod rendant compte d'un opéra de Massenet. Pierre est blessé, et tire en l'air. Sa blessure n'est pas grave et sa guérison amène une bien jolie scène. La belle comtesse, que son époux, pour toute vengeance, se décide à mettre en pénitence à Moulins, chez maman Vautain, tente un grand coup, qui va donner à son roman des proportions extraordinaires. Il ne s'agirait de rien de moins que se faire enlever par Jean de Brébeuf, et s'enfuir avec lui vers les contrées où les citronniers fleurissent; cette proposition, plus comique que sentimentale de la part d'une femme qui a une fille à marier et un fils au régiment, est accueillie de façon à extirper de cette pauvre cervelle sa dernière illusion. Jean, que les jeunes membres de son cercle qualifient de *Burgrave*, n'est nullement ravi de l'idée d'être ravisseur. Louise se résigne et nous assistons à un nouvel *avatar* de la Belle Hébé. Elle exagère sa pénitence ; elle se fait simple et bonne femme, joue au boston, au reversi et aux dominos qui ne sont plus roses, s'habille de couleurs sombres, fréquente l'église, et finalement se convertit, après avoir entendu un prédicateur parler de la résurrection des corps. Dans sa théologie quelque peu sommaire, elle se dit que les corps, dans un monde meilleur, ne pourront ressusciter que sous la forme la plus intacte et la plus élégante de la vingtième année.

Hélas! elle a vécu de sa beauté, et c'est sa beauté qui la tue; le jour fatal où elle perd une dent, elle n'a plus de raison d'être, plus rien à faire ici-bas. Elle languit pendant quelques mois et meurt en murmurant : « La... résurrection des corps. »

Je me suis trop attardé à ce caractère si admirablement étudié. J'ai eu le tort de négliger des tableaux de maître, des figures intéressantes, — ce Comaneuil déjà nommé, — des personnages épisodiques, enlevés d'un crayon leste et fin, surtout Hélène, la fille sérieuse de la futile Louise, Hélène de qui l'on peut dire comme de Philiberte :

Elle est charmante, elle est charmante, elle est charmante.

Hélène sera heureuse; elle épousera avec amour M. de Clermont-Latour, un jeune officier, qui l'aime et qui est digne d'elle. Auprès d'eux, Pierre de la Cabanne retrouvera une nouvelle famille.

Tel est ce roman, qui classe d'emblée Henri de Pène parmi nos conteurs les plus accrédités. A présent, je ne saurais assez l'encourager aux récidives. Avant qu'il ait épuisé toutes ses provisions, il aura le temps de se créer un répertoire considérable. Il n'a pas même à acquérir du *métier*. Son roman de *Trop belle* ne trahit pas le moindre effort, et son éditeur, M. Paul Ollendorff, sera, j'en suis sûr, le seul à dire : « Il y a eu du tirage! »

GASTON DE SAINT-VALRY

Souvenirs et réflexions politiques.

Il y eut, au printemps de 1870, une sorte de détente; une trève, que l'on pourrait appeler la *lune de de miel de l'Empire libéral*, et dont le souvenir s'est perdu dans l'immensité de nos désastres. Le parti des regrets, comme avait dit Saint-Beuve, aimait mieux espérer que regretter. Les libertés qu'on lui donnait le réconciliaient avec le donateur, et il en profitait pour renoncer à ce rôle de vaincu qui fatigue et énerve à la longue, lorsque, au chagrin de n'être plus le héros d'un sacrifice ou d'un principe, on ajoute la crainte d'être la dupe d'une illusion et d'une chimère. Tandis que les républicains, loin de désarmer, redoublaient d'audace, organisaient les émeutes, rossaient ou assassinaient les sergents de ville et abusaient de la brèche qu'on leur ouvrait pour pénétrer dans la place qui cessait de se défendre, nous étions, nous, de composition plus facile. C'était, chaque jour, un nouvel échange de politesses entre la concession et la

capitulation. Ces excellents conservateurs offrent ce trait caractéristique, qu'ils sont plutôt taquins que factieux, et que, ayant le goût de l'opposition, ils n'en ont pas la persévérance. Lorsque, au lieu de conserver, ils détruisent — ce qui, dit-on, n'est pas sans exemple — c'est par inconscience, et parce qu'un guide encore plus rusé qu'ils ne sont habiles, les mène où, de leur propre mouvement, ils ne seraient jamais allés. Possédant tous les éléments de supériorité sociale, la fortune, la naissance, l'éducation, l'industrie, l'intelligence, l'influence locale, la culture de l'esprit, il leur semble bizarre que tous ces dons, détournés de leur destination naturelle, servent à saper ce qu'ils ont intérêt à maintenir. Dès que se présente une occasion décente d'en finir avec ce contresens, ils ne croient pas devoir la laisser échapper. Ce n'est pas une apostasie, à Dieu ne plaise! C'est une rentrée.

Sous l'influence émolliente de cette saison printanière, nous vîmes M. Daru accepter un portefeuille, et M. Guizot, octogénaire, reparaître dans les salons officiels, que sa gloire décorait, sans compter ses décorations. Le charmeur, le magicien qui opérait ces prodiges, c'était M. Émile Ollivier. L'exquise douceur de sa parole, qui rappelait aux vieillards celle de M. de Martignac, la grâce de ses manières, la dignité de ses mœurs, l'originalité de cette physionomie républicaine se faisant impérialiste pour nous faire plus libres, tout, jusqu'à son nom emblématique et pacificateur que Balzac n'eût pas manqué de saluer

au passage, tout cet ensemble de séductions aurait vaincu les résistances, quand même nous n'aurions pas eu envie de ne pas résister. L'élection de M. Émile Ollivier, appelé par l'Académie française à l'honneur de remplacer Lamartine, marqua le point culminant de cette phase fugitive et décevante. On sait que MM. Thiers et de Falloux ne voulurent laisser à personne le plaisir d'aller annoncer à l'heureux élu le vote presque unanime de l'illustre compagnie..

Pour moi, je ne pouvais faillir à ma spécialité. Huit jours avant la révolution de février, j'avais penché à l'orléanisme. Il était clair que, trois mois avant le 4 septembre, j'aurais des velléités de bonapartisme.

C'est à cette époque que je rencontrai pour la première fois — hélas! et pour la dernière — Gaston de Saint-Valry. Il faisait partie d'un groupe où figuraient le comte de Brissac, M. Frémy, Robert Mitchell, Henri Chevreau, Camille Doucet (excusez du peu!) et quelques artistes célèbres — Cabanel, Philippe Rousseau, Hébert, Gustave Ricard, Heilbuth, Berchère, Henri Regnault, etc., attirés, comme moi, par l'hospitalité charmante de Paul Chevandier de Valdrôme, frère du ministre de l'intérieur. Un détail bien puéril me fit douter du talent de Gaston de Saint-Valry. Je le trouvai trop élégant, trop correct, trop bien mis. Je viens de lire les deux volumes, publiés après sa mort par les soins d'un ami, qui signe G. F. C'est de première force, et j'ai hâte de payer à sa mémoire tout un arriéré d'admiration et de sympathie.

Mais, avant d'arriver au livre, je veux conter un petit épisode, caractéristique de ce moment unique dans l'histoire contemporaine.

Paul Chevandier de Valdrôme avait un vrai talent de paysagiste. Ses paysages, un peu sombres, mais d'un grand style, affectaient des airs archaïques et faisaient songer au Poussin plutôt qu'à nos verdures modernes. Le 30 avril 1870, veille de l'ouverture du Salon, il me dit : « Puisque je suis, par extraordinaire, et sans doute pas pour longtemps, frère d'un ministre, je dois avoir des privilèges, et exiger que mon tableau soit bien placé. »

Nous voilà en chemin. Le temps était délicieux ; les marronniers et les tilleuls en fleurs; les rossignols et les palombes à leur poste. Les merles jaseurs se poursuivaient dans les massifs. Les gazons étincelaient de rosée. Jamais Paris, le Paris des Tuileries et des Champs-Élysées, ne m'avait paru si charmant. A l'angle de la rue Royale et de la place Louis XV, nous rencontrâmes Gaston de Saint-Valry. Il se joignit à nous et je pus apprécier tout ce que sa conversation avait de spirituel et de fin, avec une nuance de tristesse que j'attribuai plus tard, soit aux malaises d'une santé délicate, soit aux pressentiments des catastrophes prochaines.

Valdrôme avait eu raison de se méfier. Son tableau était placé dans le salon carré, à côté d'un immense portrait de monseigneur Baüer, ce grotesque hérésiarque de Cirque Olympique, ce Loyson de Gérolstein, qui, en mai 1870, jouait de son reste. Une dame, dont j'ai

oublié le nom, avait commis cette peinture, où, sans doute pour complaire au faux prélat et féminiser son modèle, elle avait épuisé toutes les couleurs tendres. Le visage était rose, le rochet était blanc, les bas étaient violets, la soutane était lilas; les mains constellées d'émeraudes et de saphirs, les pieds chaussés de souliers vernis à petites boucles d'argent. Le sourire onctueux et galant exprimait le contentement de soi-même, la certitude d'être évêque avant le carême de 1871. Auprès de cette toile qui aurait pu être signée d'une bergère du Lignon, le paysage de Valdrôme semblait prendre un bain de suie. Ses réclamations furent accueillies avec empressement et déférence. Nous voulûmes assister au déplacement du tableau. Dix minutes après, au moment où nous sortions du salon carré, nous nous trouvâmes en face du prince impérial, accompagné de M. Filon et de M. de Chennevières.

Je le voyais pour la première fois et je ne l'ai plus revu. Son aspect, son attitude m'inspirèrent une sympathie mélancolique, que je pourrais appeler d'un autre nom, si je me piquais de prophétie. Il y avait, sur cette figure d'adolescent, qui paraissait alors appelé à de si hautes destinées, un air de résignation chrétienne, qui ajoutait à sa grâce touchante, mais qui serrait le cœur, comme un douloureux présage. Depuis cent ans, tous les héritiers du trône de France, quelle que fût d'ailleurs la diversité de leur origine, ont pu offrir cette ressemblance de famille. Je me penchai à l'oreille de Gaston de Saint-Valry, et murmu-

rai tout bas : « Pouvons-nous dire enfin le *Tu Marcellus eris?* » — Oui, me répondit-il sur le même ton, « *si qua fata aspera rumpas!* » Puis, comme se parlant à lui-même : « Louis XVII, le duc de Reichstadt, le duc de Bordeaux, le duc d'Orléans, le comte de Paris n'ont pas régné ; celui-ci sera-t-il plus heureux ?

Gaston de Valry était alors impérialiste, sans se départir de cette faculté de discernement que ne conservent pas toujours les partisans des dynasties régnantes ou déchues, et qui lui permit, quatre mois plus tard, de se désillusionner sans se désespérer. Voilà ce qui fait pour moi le charme de son livre posthume. Désabusé et indépendant ! Ces deux mots doivent désormais nous servir de devise. Désabusé et indépendant de la République? Oui, avant tout, plus que tout; mais désabusé aussi des consignes, des mots d'ordre, des conventions, des coteries, des petites églises, de la politique des salons, où, tous les soirs, entre dix heures et minuit, des femmes, fort spirituelles d'ailleurs, tracent leur programme, règlent les appareils de sauvetage et proclament le grand homme de la quinzaine.

Ces deux volumes vont du 20 septembre 1870 à l'Exposition universelle de 1878; huit ans, dont chaque saison eut son illusion, son mécompte, sa faute, son crime et ses angoisses, et qui nous semblent aujourd'hui, par comparaison, des idylles et des madrigaux.

M. Guizot a qualifié Royer-Collard de *grand spec-*

tateur. L'épithète ne saurait s'appliquer à Saint-Valry, qui ne prétendait ni à la grandeur, ni aux grandeurs, mais il fut un spectateur avisé, pénétrant, doué d'une sagacité telle que sa clairvoyance est parfois de l'intuition et a des éclairs de seconde vue. Est-ce à dire que son biographe, son éditeur, M. G. F., n'exagère pas quelque peu quand il écrit : « Là sera la gloire immortelle de Gaston de Saint-Valry. Je dis gloire immortelle : c'est à dessein et après réflexion. Son âme planait d'avance, *sur les deux ailes de la science et du patriotisme,* au-dessus des contestations misérables et des haines criminelles. »

Ce sont là des phrases bien ambitieuses pour caractériser un esprit juste et fin, d'une honnêteté et d'une loyauté parfaites, dégagé des passions de parti, mais manquant de cette envergure qui donne l'idée d'un aigle planant sur les hauteurs. La science et le patriotisme ont-ils des ailes? Je n'en ai jamais vu, sauf chez les *patriotes* de l'école gambettiste, ferryste et jacobine, à qui elles servent pour voler. Ailleurs, la préface nous dit : « Nous ne croyons pas être téméraires en affirmant qu'il faut remonter jusqu'aux *Mémoires* de M. Guizot pour trouver, pour admirer, dans notre littérature, des pages historiques aussi remarquables, aussi *puissantes* que celles que nous a léguées Gaston de Saint-Valry. »

Tout cela est au-dessus du ton. Ce n'est pas par la puissance que brillent ces *Souvenirs et Réflexions politiques*. C'est par la perspicacité, l'atticisme, l'ironie finement déguisée, la malice tempérée par une

telle politesse, qu'elle devient une grâce de plus. On ne saurait comparer les deux volumes de Saint-Valry aux *Mémoires* de M. Guizot, quoi qu'en dise le sous-titre : *Documents pour servir à l'Histoire contemporaine.* M. Guizot, homme d'État de pied en cape, étroitement lié à la politique de la Restauration et surtout à celle de la Monarchie de juillet, président du conseil des ministres pendant huit ans, tombé brusquement du pouvoir sans consentir à s'avouer qu'il avait coopéré à sa chute, racontait et commentait à sa manière, dans sa vieillesse et sa retraite, des événements où il avait été tour à tour acteur et témoin; événements discutables, mais accomplis, authentiques, qu'il était plus facile d'éclaircir que de changer, d'expliquer que d'assouplir, et qui sont entrés dans l'histoire sans en demander la permission à personne. Gaston de Saint-Valry, écrivant au jour le jour, sous la pression d'épisodes dont la plupart sont des surprises, et qui se croisent, s'enchevêtrent, se démentent du soir au lendemain, ne pouvait procéder que par induction, par conjectures, par calcul de probabilités. Il juge admirablement le fait en lui-même; il en tire les conséquences vraisemblables : mais le fait est inconséquent. Produisant le contraire de ce qu'il semblait devoir produire, il déjoue les prévisions des savants et des sages. Saint-Valry s'est trompé souvent. Je ne citerai qu'un exemple : M. Thiers meurt subitement le 3 septembre 1877, pendant les cinq mois de répit accordés par la République au coup de tête du 16 mai, à l'heure même où

le vindicatif octogénaire, mis à son aise par sa chute, s'apprêtait à mener la campagne contre le maréchal et son groupe.

« Quelle chance! dîmes-nous en guise d'oraison funèbre. Cette mort providentielle assure le succès des élections prochaines. La politique de la rue du Sentier (sentier de traverse), qui eût marché, comme un seul homme, sous le drapeau du malin petit bourgeois, ne consentira jamais à accepter M. Gambetta comme chef de file. »

C'était la vraisemblance, c'était le bon sens. Gaston de Saint-Valry écrit :

« Le personnage véritablement désemparé par ce coup, c'est M. Gambetta. M. Thiers, en effet, s'il avait fourni les quelques années qu'on espérait encore de son extraordinaire vitalité, donnait à M. Gambetta le paravent, l'abri sous le couvert duquel il pouvait achever de se faire une enveloppe relativement conservatrice. M. Thiers accoutumait peu à peu la bourgeoisie à M. Gambetta, et celui-ci était disposé à une multitude d'atténuations de formes pour aider à cette habitude. Présentement, le délai intermédiaire est brusquement supprimé. La moyenne de l'opinion française n'en est pas encore à M. Gambetta. M. Thiers aura deux héritiers : le maréchal et le Centre gauche. »

On ne saurait ni mieux penser ni mieux dire, et ces cinq ou six pages sur M. Thiers sont vraiment d'un maître. Mais c'était trop présumer de la sagesse d'un pays qui semble ne recevoir des leçons que pour ne pas les suivre. C'était voir la bourgeoisie, c'est-à-dire

le Centre gauche, là où il n'y avait déjà plus que la démocratie, c'est-à-dire la Révolution. L'événement nous prouva notre erreur. M. Thiers couvrait Gambetta, mais il le gênait. Ce qui restait de conservateur dans l'esprit de l'ancien ministre de Louis-Philippe, paralysait, chez le tribun de Cahors, l'instinct, l'essor révolutionnaire. Son orgueil s'accommodait mal de cette tutelle, de ce rôle de doublure, de ce poste de coadjuteur avec future succession. Servi par cette présomptueuse outrecuidance qui lui avait livré la France de 1870 et nous avait coûté si cher, il lui déplaisait de rester à demi caché dans la coulisse, d'avoir un intermédiaire, un modérateur auprès de cette République, qu'il jugeait cuisinée à point pour son prodigieux appétit. Délivré de la férule de ce vieux magister qui avait consenti à être à la fois son initiateur et son précurseur, il fit les élections du 14 octobre 1877; on sait avec quelle audace et avec quel succès; succès d'autant plus décisif et plus insolent, que ce meneur effronté de la bande des 363 connaissait assez à fond la conscience, l'équité, le désintéressement, la belle âme, la bonne foi, la hauteur d'idées de ses collègues pour être sûr que, si le scrutin du 14 octobre ne les lui rendait pas tous, les invalidations lui en donneraient davantage.

Ajoutons pourtant que la mort de M. Thiers eût probablement produit un autre effet, si elle avait trouvé M. Jules Simon premier ministre, si l'absurde et fatale aventure du 16 mai n'avait placé les partis

monarchiques dans l'alternative ou de sortir de la légalité, ou d'en être écrasés; — ou de dompter par la force des adversaires exaspérés de cet ajournement de leurs odieuses espérances, ou de voir ce fragile barrage, emporté à la première crue, changer la rivière en torrent.

J'ajoute encore que Gaston de Saint-Valry avait trop d'esprit pour admettre que des hommes de talent et d'expérience, supérieurs sur d'autres points, fussent si complètement aveugles : qu'un maréchal de France, héroïque sur les champs de bataille, fût, en politique, de la force d'une ganache du théâtre du Palais-Royal, et que M. de Fourtou, salué comme un homme de bronze, n'eût de bronzé que ses chaussures.

Ce qui est au-dessus de tout éloge dans ces deux volumes, ce sont les jugements de Saint-Valry sur les personnages en vedette. Là sa clairvoyance n'a pas à craindre les péripéties du lendemain. Le caractère provisoire de ses appréciations n'offre pas le même inconvénient que lorsqu'il s'agit des événements. Les événements se déjugent; les hommes ne se déjugent pas. Leurs opinions peuvent varier avec leur intérêt; sauf quelques rares exceptions, le fond reste à peu près le même.

Je choiserai deux noms, et je ne crois pas pouvoir rendre au duc Albert de Broglie un plus bel hommage qu'en disant que le marquis Henri de Rochefort et lui occupent dans le monde moral les deux extrémités contraires.

Peu de temps après le 16 mai, MM. Cuvillier-Fleury, de Sacy et d'Haussonville publiaient un troisième volume des lettres de Doudan. Cette publication sert de point de départ à Gaston de Saint-Valry. Il accepte, sans marchander, cette célébrité de huis clos, de *Mezza Voce* et de serre chaude, un peu surfaite selon moi. Il a raison; car elle lui donne la clef du caractère, des qualités éminentes et des légères lacunes du duc Albert de Broglie, dont M. Doudan fut, sinon le précepteur, au moins le mentor, le conseiller, le confident, le commensal et l'ami. — « On peut rappeler, à propos de Doudan, La Bruyère chez les Condé. De Condé à Broglie, de Doudan à La Bruyère, les proportions restent exactes. »

Eh bien, plus ces lettres sont fines, charmantes, exquises, plus l'esprit ou le bel esprit qui s'y révèle annonce une culture délicate, scrupuleusement défendue contre les influences vulgaires et la grossière atmosphère de la rue, mieux elles font deviner — c'est Gaston de Saint-Valry qui parle, — ce qui a manqué au duc de Broglie dans ses rapports avec le gouvernement et la politique de son temps : de son temps, remarquez-le bien; car, sous un régime normal, sous une monarchie héréditaire, ces défauts auraient été des qualités.

J'abrège, à mon grand regret, cette page, que je voudrais pouvoir citer tout entière : « Ce qui domine (chez le duc Albert), c'est l'influence primitive de l'éducation raffinée, mais très particulière, qu'il a puisée dans son milieu natal. Je me ferai mieux comprendre

en forçant ma pensée. Je dirai donc : il a été trop bien élevé en ce sens que toute une face vulgaire et dure de la vie moderne lui est demeurée pratiquement inconnue. Je voudrais indiquer une impression que ces charmantes lettres me suggèrent à chaque instant; l'inconvénient des influences de société en politique, l'immense danger, dans un temps comme le nôtre, de la politique *des gens comme il faut*.

« Les antipathies sociales ont eu dans tout ce que nous voyons présentement plus d'action encore que l'antagonisme des idées... Pour s'accommoder avec *les nouvelles couches*, comme M. Gambetta les a définies, pour les dompter peut-être en les classant, il eût fallu dans un homme d'État une certaine portion d'aventure, une certaine critique transcendante *de haute bohème*, si j'ose ainsi dire, que nos hommes correctement bien élevés, que nos gens *comme il faut*, si distingués, si méritants qu'on veuille les faire, sont incapables d'acquérir, et que même ils méprisent très âprement. »

De haute bohème ! comme c'est vrai ! Depuis que la France, assez folle pour se séparer de la royauté héréditaire, assez absurde pour rompre avec la Monarchie constitutionnelle, s'est jetée dans les gouvernements de hasard, d'aventure, de suffrage universel et de mauvaise compagnie, il n'y a eu de succès que pour les hommes qui tenaient par un bout à la haute ou même à la basse bohème ; non pas, bien entendu, la bohème de Murger et de Schaunard, qui porte des

habits râpés, fréquente les crémeries, chasse à l'écu de cinq francs et réussit à retrouver l'espèce perdue des grisettes, mais une bohème élégante, riche en créanciers, ayant crédit chez le tailleur à la mode, mesurant ses ambitions et ses hardiesses à ses privations et à ses appétits; une bohème comospolite, européenne, polyglotte, parfois inscrite dans l'almanach de Gotha, touchant par des phases de misère aux bas-fonds sociaux qu'elle peut dans l'occasion traiter en vieilles connaissances, par ses aspirations et ses grandeurs, à des cimes qu'elle a vues en rêve et que souvent elle atteint en réalité. Bohèmes, les héros de Balzac, qui n'étaient pas vrais de son temps, mais dont la génération suivante a pu saluer les modèles; si bien que, par extraordinaire, ce furent les copies qui créèrent les originaux. Bohème, le plus brillant des hommes d'État du second Empire, dilettante et sportman de coup d'État, traitant la politique comme un cheval de course, et assez spirituel pour mourir à temps, avant de voir périr son ouvrage et tomber ses statues. Bohème, tel maréchal dont la fin glorieuse a couvert les origines nébuleuses. Bohème, le duc de Persigny, lorsque, au début de la vie, errant sans le sou dans les rues de Paris, il disait à un de mes amis : « Vous avez encore votre montre et sa chaine, et vous vous plaignez de n'avoir pas d'argent ! » — Bohèmes, les deux familles princières ou ducales, dont l'alliance suggéra le mot historique : « C'est l'union de la grande Bohème avec la petite Pologne. » — Bohème, archi-bohème, M. Gambetta, qui, s'il était né

sous des lambris dorés, n'aurait jamais été qu'un comparse, au lieu d'être un grand premier rôle en tous genres. Bohème... Mais je m'arrête ; il me prendrait peut-être envie de remonter jusqu'à des têtes couronnées. Pourtant, quelle humiliation ! Dire qu'un homme éminent est incapable de nous gouverner, parce qu'il est de trop bonne compagnie !...

Avec M. le marquis Henri de Rochefort, Gaston de Saint-Valry n'est plus portraitiste ; il est justicier. Cet homme, qui est une puissance, que les conservateurs ménagent parce que, à côté d'un effroyable blasphème, il leur donne la stérile jouissance d'une grosse injure d'estaminet ou d'argot boulevardier contre le ministre d'hier ou d'aujourd'hui, n'avait jamais été mieux jugé : « Je me suis maintes fois demandé, en voyant où il était arrivé et en me souvenant de ce que je l'avais vu à son origine, par quelles séries de dépravations successives il avait passé pour devenir le pitoyable citoyen d'aujourd'hui (22 mai 1871). Je crois que son fiel, son ricanement et son cynisme, sont le produit de deux sentiments qui se sont superposés dans son esprit : le malaise et l'envie du gentilhomme déclassé, la bile de l'homme de théâtre qui n'a jamais pleinement réussi sur les planches et qui a gagné dans le monde des coulisses, avec le goût de la vie joyeuse, le besoin de faire du bruit, de retentir, d'être un grand homme sur le boulevard... »

Le défaut d'espace m'empêche malheureusement de poursuivre cette citation. Il y a là des pages admirables, d'autant plus accablantes pour celui que les

comédiens et les vaudevillistes appelaient, en 1864, *Rochefour*, que le mépris s'y montre plus velouté et plus poli. En somme, je n'oserais pas dire avec M. G. F. que ces deux volumes sont destinés à une gloire immortelle. Du moins, on les consultera avec plaisir et profit, toutes les fois qu'on voudra savoir ce qu'un honnête homme, un homme d'un esprit rare, d'un talent exquis, d'une sincérité absolue, a pensé et écrit durant cette phase transitoire où les conservateurs accomplirent des prodiges d'habileté pour fonder la République.

CORRESPONDANCE INÉDITE

ENTRE

LAMENNAIS ET LE BARON DE VITROLLES

Publiée par M. Eugène Forgues.

Dans sa courte préface, M. Eugène Forgues nous dit que cette correspondance va nous révéler le véritable Lamennais, le Lamennais *inconnu*. C'est un peu exagéré, mais presque vrai. Plus loin, il croit devoir nous expliquer, comme une sorte de phénomène, l'inaltérable amitié qui persista jusqu'à la fin entre deux hommes aussi différents que M. de Lamennais et le baron de Vitrolles ; ici, je ne suis plus de son avis.

Je n'ai pas même besoin de répéter un lieu commun, d'invoquer la loi morale et physique d'après laquelle les contrastes peuvent devenir des affinités.

Le baron de Vitrolles, que le feu duc de Broglie, dans ses désobligeants *Souvenirs*, qualifie de *mouche du coche* bourdonnant autour d'un char embourbé (28 juillet 1830), était un ardent royaliste, énergique.

militant, batailleur, plein de résolution et de ressources, mais réfractaire à cette discipline qui force les hommes d'un même parti à se rassembler tous, sauf à se haïr. Son royalisme n'avait rien des gazons ratissés, des allées rectilignes et des ifs taillés en boule, du parc de Versailles. Sa correspondance avec Lamennais s'ouvre le 13 juin 1819, c'est-à-dire à une époque où tous deux servaient, dans les mêmes rangs, la même cause; où M. de Vitrolles, ami particulier de Monsieur, comte d'Artois, boudait Louis XVIII et M. Decazes, et où cette bouderie de Terre-Neuve en colère s'accordait parfaitement avec le génie frondeur, grondeur, malcontent, nerveux, inquiet, de M. de Lamennais, lequel, même pendant ses belles années de dévouement à la Royauté et à l'Église, trouvait toujours moyen de s'exacerber contre quelque chose et contre quelqu'un. *Le Conservateur,* recueil d'extrême droite, où le baron de Vitrolles collaborait avec l'auteur, déjà illustre, de l'*Essai sur l'indifférence,* attestait la complète harmonie de leurs sentiments et de leurs idées. Les cent premières pages de ce volume nous offrent un *duo* de plaintes, d'épigrammes, d'invectives contre les ministres; *duo* où les deux virtuoses chantent au-dessus du ton, mais sans jamais se *désaccorder*. Excessifs tous les deux, on croirait, en les lisant, que la France de 1819 et de 1820 est aussi près de sa perte qu'elle peut l'être aujourd'hui. La naissance du duc de Bordeaux marque une éclaircie dans ce ciel d'orage. Le baron de Vitrolles écrit à son ami : « Cet événement tient du mi-

racle. La certitude de la mère, qui n'admettait pas un doute sur le résultat de ses couches; sa volonté, prononcée plusieurs fois auparavant, d'accoucher sans douleurs; son affirmation qu'elle n'aurait point de fièvre de lait, et tout cela qui s'est réalisé, est un sujet général d'étonnement... La joie publique a été au delà de ce qu'on pouvait espérer; il faut savoir, pour l'apprécier, combien, dans ce pays, on aime le succès et on adore le bonheur. »

Lamennais répond : « Il n'y a personne qui n'ait été frappé de ce qu'offre d'extraordinaire la naissance du Prince, et le grand caractère qu'a développé sa mère. »

Franchement, malgré toutes nos déceptions princières, j'aime mieux Lamennais dans ces deux lignes que dans celles-ci, écrites le 15 mars 1833, à propos du triste dénouement de la tentative de la duchesse de Berry : « Après l'assassinat de son mari, ce que madame la duchesse de Berry avait alors dans son sein, c'était un principe. Elle était grosse d'un principe, elle accoucha d'un principe, qui fut allaité par je ne sais qui, et qu'élève aujourd'hui M. Barande. Et, comme les principes ne meurent point, si l'enveloppe actuelle de celui-là venait à périr, tout aussitôt il irait se nicher, où? Dans Louis-Philippe. Je ne dis pas qu'il y fût très bien logé; mais on ne se loge pas toujours comme on voudrait, et les principes d'ailleurs sont astreints, dans leur *incarnation*, à certaines lois imprescriptibles. »

C'est méchant; n'est-ce pas un peu lourd? Lamen-

nais n'avait pas le don de cette plaisanterie légère, fine, délicate, à fleur de peau, qui chatouille plutôt qu'elle n'égratigne, qui égratigne plutôt qu'elle ne blesse ; ses railleries ont plus de dents que de sourires, ses ironies plus de fiel que de sel. Ses malices avaient peine à ne pas dégénérer en insultes. Il a la griffe du lion; mais cette griffe est au bout d'une patte qui creuse son trou dans le sable et dans les chairs. M. Eugène Forgues nous dit dans sa préface : « Il allait droit au sarcasme, et, le plus souvent, il emportait la pièce. J'ai dû à cet égard faire certaines réserves et supprimer certains passages trop durs. » — Grand Dieu ! qu'étaient-ils donc, ces passages qui ont effrayé le spirituel éditeur ? S'il faut en juger par ceux qu'il a maintenus, ce n'était plus la pièce qu'ils emportaient, mais l'étoffe tout entière et le corps tout entier. Remarquez en outre la date de cette lettre, 13 mars 1833. Lamennais n'avait pas encore rompu avec l'Église; il n'avait pas dit sa dernière messe. Il fallait des yeux de lynx pour apercevoir un accroc dans un pli de sa soutane. Pourtant, quel langage ! Avec quelle joie amère ce prêtre s'amuse à bafouer le principe monarchique, compromis par les *nouvelles couches !* C'est que, chez Lamennais, les en-dessous étaient terribles, et dataient de loin. Dès longtemps, un fatal antagonisme s'était établi, dans cette âme impatiente, entre l'obéissance extérieure et la révolte secrète. Il exagérait sa foi pour s'étourdir sur son doute ; il passionnait sa religion de peur de s'en séparer. Un instinct inconscient lui disait que, du

jour où il serait modéré, il cesserait d'être croyant.

La correspondance devient de plus en plus intéressante à mesure que les années s'écoulent et que les événements se précipitent. La branche aînée des Bourbons est en exil. Le baron de Vitrolles est au premier rang des vaincus; Lamennais se refuse à être compris dans la défaite; le changement de dynastie, avec son escorte révolutionnaire, lui apparaît comme la réalisation providentielle de son rêve d'alliance entre la Révolution et le catholicisme. Est-ce à dire qu'il y eût, dans cette dissidence, de quoi briser ou seulement refroidir une amitié déjà éprouvée par un long échange de confidences et de pensées? Et, quatre ans plus tard, lorsque Lamennais quitta Rome pour se réfugier chez les Volsques, est-ce à dire que cet éclat sinistre dût brouiller les deux amis? Assurément non. M. Eugène Forgues reproduit, dans sa préface, une page, d'ailleurs fort réussie, où son père a esquissé le portrait du baron de Vitrolles. Cette page n'est pas complète. Il y manque, selon moi, un des traits caractéristiques de cette figure originale. M. de Vitrolles, beau, séduisant, hardi, entreprenant, pratiquant avec succès la galanterie d'ancien régime, était un gentilhomme du dix-huitième siècle, transplanté dans celui-ci. Il en avait l'esprit, la causerie brillante, les manières élégantes, la tradition, désormais perdue, de ce qui plaît aux femmes, les trouble sans les offenser et les fait rêver sans les faire rougir. Peut-être aussi en avait-il gardé un fond de scepticisme mondain, respectueux et poli, qui élargissait

sa manche, lorsqu'il s'agissait des questions religieuses. Au surplus, quand même il eût été plus intolérant, il aurait suffi, pour le désarmer, de la verve sarcastique avec laquelle l'ex-abbé lui parlait du *juste-milieu*, du roi Louis-Philippe, de son gouvernement et de ses ministres. Je vous ai offert quelques échantillons de ses aménités à propos des lettres confidentielles de Lamennais à M. Marion. En écrivant à M. de Vitrolles, il ne se montre pas plus débonnaire. Je cite au hasard :

« Bugeaud et Thiers, une hyène enragée et un renard pelé, voilà les deux chefs futurs de la France. » (1845.)

« Lamartine (?) fut appelé au château ; il y resta deux heures; de retour chez lui, il jeta son chapeau sur un fauteuil, se laissa tomber sur un autre et s'écria : « Je viens de voir le plus grand » misérable qui ait existé. » (1843.)

« Quoique les hommes ne valent pas grand-chose, on aurait peine à en trouver d'aussi fourbes que Louis-Philippe, d'aussi corrompus, d'aussi bas, d'aussi bavards que M. Thiers, d'aussi lâchement atroces que M. Guizot, sans compter les autres. » (1841.)

« En septembre, commencera la belle saison des cachots de Louis-Philippe. De ceux qui les habitent, peu, je crois, voudraient changer avec lui de position. Il doit avoir dans sa *tanière* de cruelles nuits, sans compter les jours... » (1841.)

« Figurez-vous un budget de 1,200 millions,

(et aujourd'hui?), sans compter les impositions locales, un milliard d'arriéré, et les magasins, les arsenaux vides, l'industrie en souffrance, le commerce maritime ruiné... Comment veut-on que cela dure? Cela n'empêche pas que Guizot ne soit ravi de lui-même. Il est devenu d'une morgue, d'une fatuité, d'une suffisance, que ses familiers mêmes ne supportent plus. » (1841.)

« Je ne sais où je prendrai de l'air, de l'air frais surtout. Si cela se vendait, j'en aurais; car Louis-Philippe ne manquerait pas de spéculer sur ce besoin de ses hôtes (à Sainte-Pélagie). Tant par pouce cube! Les beaux calculs qu'il ferait là-dessus! Encore faudrait-il y regarder de près pour n'être pas *volé.* » (1841.)

« On me dit qu'il y a, au Salon de peinture, un beau tableau de Gallait, représentant l'abdication de Charles-Quint. Je regretterais de ne pas le voir, si c'était l'abdication de Louis-Philippe. » (1841.) Etc., etc.

J'arrête là ces citations, que je pourrais multiplier à l'infini, et qui me serrent le cœur; car j'écris cette page (23 juin), au moment où je viens d'apprendre le vote du Sénat, consommant la plus odieuse des iniquités. Aussi n'aurais-je probablement rien dit de ce recueil épistolaire, s'il ne m'offrait des compensations qui me suggèrent une remarque.

Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus absolu, de plus radical, de plus inflexible, de plus irrévocable, que la rupture de Lamennais avec

l'Église, avec le sentiment monarchique, avec la classe aristocratique, si prompte à glorifier ses débuts. Ce n'est pas un déserteur qui s'échappe de son régiment et de son drapeau; c'est un transfuge qui passe à l'ennemi. En brûlant ce qu'il adorait, il se sent lui-même atteint du feu, qui se communique à ses opinions, à ses passions, à ses écrits, à ses haines. Extrême en tout, il n'a pas même, dans sa rudesse celtique, dans son âpreté bretonne, les ménagements d'un Père Hyacinthe, s'efforçant de persuader à autrui et peut-être à lui-même, que en cessant d'être moine, il reste prêtre, ou que, en cessant d'être prêtre, il est encore chrétien. Non! il veut que la séparation soit la guerre, que la négation soit le défi, que le fossé soit l'abîme, que le Rubicon soit l'Océan. Il semble que, dans cette débâcle, dans ce changement presque brutal, non seulement d'uniforme, mais de peau, de nouvelles amitiés aient dû remplacer les anciennes. Car, enfin, il est difficile de croire que les affections puissent se détacher des opinions, et que les aveugles, les retardataires, les encroûtés, les éteignoirs, les ganaches, soient préférables dans l'ordre des sentiments aux mandataires de toute vérité et de tout progrès. En effet, nous savons, par les *Lettres d'un Voyageur* et par d'autres documents, qu'un groupe — non, une bande de nouveaux amis, attendant M. de Lamennais à sa sortie de l'église, s'empressa de le canoniser aux dépens des autres saints du calendrier, et de le porter aux nues pour l'empêcher de regarder le ciel.

Eh bien, telle est la puissance de l'honnête et du vrai sur les âmes restées hautes et chastes au milieu de leurs égarements, que nous voyons ici tout le contraire. Pour qui le Lamennais déchu, déclassé, défroqué, garde-t-il estime, sympathie, respect, amitié? Pour le baron de Vitrolles d'abord; puis pour le catholique M. Marion, pour MM. de Chateaubriand, de Coriolis, d'Eckstein, de Conny, d'Ortigue, etc. Il parle avec vénération de la duchesse de Parme et de madame de Chateaubriand. Il écrit, à propos de la mort de madame Berryer, cette jolie phrase: « Berryer est très affecté de la perte qu'il a faite. En ces moments-là, ce sont tous les bons souvenirs qui reviennent; le fond de douceur et de bien, caché sous un voile qu'on ne s'avisait pas de soulever auparavant. » (Honni soit, qui mal y pense!)

En revanche, rien de plus amusant que la façon dont Lamennais parle de ses nouveaux amis de l'un et l'autre sexe, — et même d'un troisième; car celui de George Sand ne saurait aisément se préciser. Ici, mes souvenirs personnels s'accordent avec les spirituelles malices de l'ex-abbé. J'avais entrevu, à Paris, en 1845 et 1846, une madame Marliani, qui groupait dans son salon l'état-major des incompris, des libres penseuses, des réformateurs de la société, des beaux esprits en travail d'une philosophie ou d'une religion, des épouses séparées, des maris en retrait d'emploi, et de la haute bohème. Après d'assez vilaines aventures, elle finit dans la misère. Voici son oraison

funèbre, par M. de Lamennais, son ci-devant ami, qui, préalablement, n'a rien négligé pour se débarrasser de cette amitié compromettante: « La pauvre madame Marliani a trouvé la sienne (sa fosse), après une maladie qui avait, m'a-t-on dit, singulièrement affaibli son esprit. Ce qui m'étonne, c'est qu'on ait pu s'en apercevoir. Elle a été un triste exemple de ce que peut, chez les femmes, produire la vanité. »

Et madame Sand, l'illustre dame des chœurs entonnés en l'honneur du saint de Bretagne, du martyr des *Gérontes de la théocratie!* (*sic.*) Il paraît que la lune de miel dura ce que dure les lunes. Certes, on ne peut m'accuser de flatter la mémoire de Lélia. Voilà tantôt quinze ans que mon éditeur refuse de publier mes manques de respect. Mais vraiment Lamennais frappe trop fort; cette plume chaste et quasi sacerdotale nous révèle des détails que nous avions toujours ignorés. Exemple:

« Le héros de son roman, *Horace*, est un autre portrait peint dans le même goût et selon la même méthode, que le portrait de Malefille, cher autrefois *pendant son quartier*, et abhorré maintenant. Dieu sait pourquoi... Ah! que je me trouve heureux d'être oublié de *ces gens-là!* »

« Dans la seconde partie d'*Horace*, elle a placé un portrait, aussi peu flatté que portrait puisse l'être, de son amie, de sa bonne, de sa tendre, de son

excellente amie, madame d'Agoult, l'Arabelle des *Lettres d'un Voyageur*. Les jours se suivent et les portraits aussi, tous ressemblants, sans pourtant qu'ils se ressemblent. »

« Émile de Girardin passe sa vie chez madame d'Agoult. On parle de liaisons fort étroites entre eux. J'ai fui, et vous m'en louerez! »

« Vous ne me donnez pas envie de connaître madame Sophie Gay. N'est-ce pas la mère de Delphine Gay, autrement dit madame de Girardin? C'est une espèce à part que ces femmes-là, ces femmes qui font des vers et de la prose, et qui, à l'aide de leur prose et de leurs vers, se glissent partout, s'introduisent partout — (enfin, enfin, voilà le justicier!) — corrompent ce qui reste de bon goût dans les salons où l'on cause encore, y étalent leurs phrases de feuilleton, leur jargon mi-parti de coulisse et de boutique, y brodent les tissus les plus fins de leur vilaine grosse laine. Ce serait aux diplomates d'en débarrasser le monde, puisqu'ils sont faits pour chasser les mouches et les toiles d'araignées! »

« Il y a, par le monde, une demoiselle Crombach, *juive d'origine* (pends-toi brave Drumont!) et tout ce qu'on voudra par ailleurs. Elle fait des petits livres pour l'enfance, et, afin d'être sûre que quelqu'un les lira, elle s'est mise aussi à faire des enfants. (Quel beau type d'institutrice laïque, pour 1887!) Elle en a un de trois ans qu'on mène dîner

avec George Sand chez la Carlotta. Sa maison deviendra de plus en plus agréable, et sa société plus choisie. »

— « Je lisais hier le journal de Cabet, intitulé le *Populaire*. Non, depuis qu'il y a des fous sur la terre, et il y en a depuis longtemps, on n'en vit un pareil. »

— « Je n'entends plus parler de la Carlotta, ni de George Sand, ni de madame d'Agoult. Seulement, je sais qu'il y a bien des brouilleries entre elles. Elles s'aiment comme ces deux diables de Le Sage, l'un desquels disait : « On nous réconcilia; nous nous embrassâmes; depuis ce temps-là, nous sommes ennemis mortels. »

— « Lisez-vous, dans *le National*, les souvenirs de la princesse Belgiojoso? (Elles y passeront toutes.) Elle dit du mal de tout le monde, et c'est en dire de soi plus que nul autre n'en pourrait dire. Si j'avais à peindre le diable, je le peindrais sous les traits d'une vieille femme méchante. Je ne sache rien de plus hideux dans la création.

— « La châtelaine de Nohant (madame Sand) ne porte plus que des chemises de foulard des Indes ; elle en viendra aux cachemires, tout en prêchant la communauté à l'immense édification de ceux qui meurent de faim, et à qui elle enseigne par son exemple de quelle manière il faudrait vivre. Elle a une pièce tapissée de velours. Avis aux imbéciles qui n'ont pas même de vitres. »

Il faut être de mon temps pour savoir ce que furent, dans le parti républicain, les citoyens Perrotin et Pagnerre. On ne jurait que par Pagnerre et Perrotin. Perrotin était l'éditeur, l'ami intime, l'*alter ego* de Béranger. En l'éditant, il semblait qu'il se le fût assimilé. Pagnerre, éditeur de tous les gros bonnets de la future République, était devenu un si grand personnage, que, après la Révolution de février, il fut nommé secrétaire du gouvernement provisoire. Voici ce que Lamennais dit de ces deux *purs* : « Mon traité (pour l'*Imitation*), expire dans trois semaines, avec Pagnerre et Perrotin. Je m'étais arrangé avec un autre libraire, lorsqu'il a été constaté que Perrotin et Pagnerre, par un tirage énorme suivi d'une vente fictive, mais légale dans la forme, avaient, pour deux ans, encombré le marché de mon pauvre ouvrage, inutile dès lors entre mes mains. C'est onze mille francs que ces honnêtes gens me VOLENT. »

Voilà bien des citations, et pourtant je n'ai encore rien dit des deux *cauchemars* de Lamennais : Charles Didier et Pierre Leroux. Je l'ai beaucoup connu, ce Charles Didier. Sa tête, qui semblait moulée sur un buste antique auquel on aurait crevé un œil, sa pose de puritain genevois, nous firent un moment illusion sur le vide de sa cervelle. Sa vanité démocratique et bourgeoise aimait à faire le gros dos en se frottant aux patriciens qu'il rencontrait dans quelques salons et dont les noms lui remplissaient la bouche, bien qu'il y retranchât la particule et le titre : — Gramont,

Guiche, Béthune, Mornay, Lagrange, Besplas, Bonneval. C'était un grand homme en baudruche. Mademoiselle Gendarme, fille d'un riche propriétaire de forges, déjà mûre et suffisamment éduquée par Pierre Leroux, s'y trompa; elle épousa de confiance ce pauvre insuffisant Charles Didier; « après quoi, — c'est Lamennais qui parle, — elle se mit à courir les champs avec son M. R... » (Alexandre Rey, préfet de la troisième République, quel joli monde!) Cette partie de la *Correspondance* prouve que Charles Didier fit perdre beaucoup d'argent à Lamennais; il en fit perdre à d'autres, et il finit dignement par le suicide.

Quant à Pierre Leroux, je suis, faute d'espace, forcé de vous renvoyer au livre. Je me borne à quelques lignes : « Jamais cet homme ne fut plus insensé, plus forcené... Dans un langage violent et cynique, il se met à saper tous les fondements de la morale. La société, pour lui, en son état présent, c'est de l'or et du fumier, et le droit, c'est de dire à cette société qui a rejeté avec raison ses antiques croyances : « J'ai ma » part de fumier, je veux ma part d'or! » — Voilà pour l'homme; vient ensuite la femme. La femme chrétienne, c'était Thérèse... Souffrir ou mourir, telle était sa devise, très logique en ces temps de superstition. La sainte, aujourd'hui, qui est-ce? Je vous le donne à deviner; cherchez bien; y êtes-vous? — Mais non, vous n'y êtes pas, je vous défie d'y être. La Sainte, c'est la fille du Régent, la fameuse duchesse de Berry, et sa devise est : *Courte et bonne.* »

Toutes les fois que le nom de ce malheureux Pierre Leroux revient sous cette terrible plume, les ironies pleuvent, les sarcasmes grêlent; Lamennais redouble ses coups de fouet, ses coups de trique, et Dieu sait s'il s'y entend !

N'y a-t-il donc, dans ce volume, que des injures contre Louis-Philippe et des railleries à l'adresse des nouveaux amis de l'auteur des *Paroles d'un croyant ?* Il y a autre chose; il y a cette charmante surprise : un homme de génie, qui consent à avoir de l'esprit. Que ne puis-je citer ces traits merveilleux où le bonheur de l'expression le dispute à la profondeur de la pensée ! Mais c'est à un autre point de vue que je veux me placer pour conclure. Pessimiste, irascible, bilieux, enclin à tout voir en laid et en noir, sous la Restauration, sous la Monarchie de Juillet, sous la seconde République, Lamennais, par cela même qu'il annonce des castrophes, des bouleversements et des ruines, semble posséder l'instinct prophétique; mais ses prophéties offrent un caractère particulier. Sa seconde vue fait tort à la première. Son génie lui fait deviner à longue échéance ce que sa passion croit pouvoir prédire pour le lendemain. Il déclare, aux plus beaux moments du règne de Louis-Philippe, que tout est perdu, que la banqueroute est imminente, que l'invasion est à nos portes, que la jeune dynastie n'a plus trois semaines à vivre : il se trompe. Mais il écrit en 1843 : « C'est Guizot qui doit conduire la Monarchie de Louis-Philippe à son dernier gîte. Il est né fossoyeur; que la fosse soit profonde ! » — Il se moque

des illusions qui soutenaient le prince Louis Bonaparte dans sa prison de Ham. Plus tard, le 17 octobre 1850, il ajoute spirituellement : « M. Bonaparte a plus de peine à traduire son oncle que je n'en ai à traduire saint Paul. » — Il se trompe à cette date, quatorze mois avant le second 18 Brumaire. Mais il voit juste, et de loin, lorsque, à travers les intrigues des partis, le jeu des ambitions, la part de l'imprévu et les chances d'un coup d'État, il affirme que tout, même le triomphe provisoire de la force, contribuera tôt ou tard aux victoires définitives de la démocratie radicale et socialiste. Triste époque pourtant, celle qui s'acharne à donner raison aux prophètes de malheur ! Plus triste encore, celle dont les fatales influences changent en maléfices les dons les plus divins de la vertu et du génie

BALZAC

D'après l'histoire de ses œuvres par le vicomte
DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL.

Lorsqu'on touche à la fin d'une longue carrière de critique, il est bon de se recueillir de temps à autre, de reporter ses regards en arrière sur la route parcourue et de se demander humblement combien de fois on s'est trompé. L'humiliation, en somme, n'est pas bien grave, et je pourrais invoquer d'illustres exemples. Gustave Planche, en 1838, le lendemain de *Ruy Blas,* réclamait pour M. Hugo une cellule à Charenton, et parlait du poète et du drame, comme nous n'aurions pas osé, trente ans plus tard, parler de l'*Homme qui rit.* Sainte-Beuve, en 1858, porta aux nues le roman de *Fanny*, de M. Ernest Feydeau, roman dont la vogue éphémère fut une des bévues caractéristiques de la période impériale. En d'autres temps, au déclin de la Monarchie de juillet, il avait déclaré que Balzac allait finir comme il avait commencé, par des œuvres indigestes, informes, subalternes, qui n'auraient plus rien de commun avec la

littérature, et que pourraient signer Horace de Saint-Aubin et A. de Viellerglé. Saint-Marc Girardin, cet esprit si judicieux et si lumineux, est mort sans avoir accepté un seul des produits capiteux ou vénéneux de l'école nouvelle, et, si on demandait à M. Nisard, — qui, Dieu merci ! vit encore, — son avis sur nos auteurs à la mode, il répondrait fièrement : « Connais pas ! »

Deux noms célèbres me rappellent deux orages de ma vie littéraire : Béranger et Balzac.

Pour Béranger, le procès est jugé. Parfois même il me prend envie de plaindre ce pauvre chansonnier déplumé, que l'on m'accusait de calomnier, parce que je lui refusais le lyrisme, le patriotisme, la bonté, la gaieté et le don de vraie poésie; il me semblait que son rire avait les dents trop longues et trop aiguës, et que ce La Fontaine au verjus, esclave du refrain, arrivait, notamment, dans *le Dieu des bonnes gens*, à un véritable charabia. Ce libéral ressuscitant la légende napoléonienne et contribuant ainsi, pour sa grosse part, à rendre possible le second Empire, ne me paraissait pas mériter que les républicains, les parlementaires, les hommes du centre gauche, plus ou moins victimes du 2 Décembre, me traitassent de blasphémateur et d'iconoclaste, parce que je ne lui accordais que de l'esprit, et ne voyais en lui qu'un Désaugiers sournois et sérieux. Aujourd'hui, on s'est hâté de l'oublier pour n'avoir plus à le défendre. Son caractère même est mis à jour par ceux dont il servait

la haine contre les Bourbons. — « On a parlé de Béranger. Thiers, qui l'a bien connu et qui a vécu avec lui durant de longues années, dans les moments les plus décisifs de son existence, le juge comme moi: un homme *calculé*, faux bonhomme, un *comédien* qui ne fait rien que par rapport à son rôle, dans les plus petites choses comme dans les plus importantes; d'une vanité qui n'a de comparable que celle de M. de Lafayette. » — (*Cahiers* de Sainte-Beuve.) — Et ailleurs! — « Béranger, dans un temps, n'appelait jamais Cousin que *le laquais de Platon*... Tel est Béranger, quand il parle, le dos tourné, de ses amis; il a une manière de les louer, qui les dénigre. » (id. ibid.)

Avec Balzac, c'est tout le contraire. Balzac a singulièrement grandi depuis l'époque déjà lointaine, — 1856 — où, concurremment avec M. Eugène Poitou, j'essayai de protester contre sa gloire posthume. Toute la bohème littéraire, Henry Murger en tête, me cribla d'épigrammes et de quolibets. La Russie et la Pologne se réconcilièrent un moment pour mieux accabler l'imprudent détracteur du romancier encore plus admiré sur les bords de la Néva et de la Vistule que sur le boulevard Montmartre. Le culte de Balzac persévère avec d'autant plus d'obstination que, tout en l'adorant pour lui-même, dans son génie et dans son œuvre, on le salue comme le précurseur, l'aïeul, de l'école naturaliste. Ce culte s'est récemment produit sous une forme originale et curieuse, dans un in-8°

de près de cinq cents pages, dont l'auteur, M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul (plus brièvement Charles de Lovenjoul), a raconté, avec autant d'abnégation que de patience, l'histoire, la filiation, la *Genèse* des œuvres de H. de Balzac. Il y a là une énergie de volonté, un intensité de travail, une abondance de documents et de recherches, — j'allais dire de trouvailles — vraiment extraordinaires. M. de Lovenjoul nous fait assister, année par année, saison par saison, non seulement à la naissance, mais à l'incubation de ces romans, aux innombrables *avatars* par où a passé cet étrange cerveau avant de parvenir à une conception bien nette, à une exécution définitive. Grâce au fil qu'il nous met dans la main, nous suivons, dans ce labyrinthe où il serait si facile de s'égarer, les évolutions et les métamorphoses de ce Protée, qui sans doute n'était pas bien sûr, en commençant, de ce qu'il allait faire, puisque la version primitive se modifiait et se déplaçait sans cesse, puisqu'il nous fallait chercher dans tel volume ce qui avait paru d'abord dans tel autre, puisqu'une nouvelle ou une scène, d'abord isolée, s'encadrait plus tard dans un récit de longue haleine, et que les titres mêmes variaient au point de désorienter le lecteur le plus attentif. Quel que soit notre sentiment sur Balzac, c'est un étonnement sincère, voisin de l'admiration, que nous devons à ce prodigieux effort d'une pensée qui abdique en l'honneur de la pensée d'un autre, et, comme nous dirions dans notre mauvais style, d'une personnalité qui s'absorbe et s'efface dans une person-

nalité plus puissante. C'est un peu moins qu'un commentaire dans le genre de ceux qui se groupent autour du poème de Dante. — *La Divine comédie* avant *la Comédie humaine;* — c'est beaucoup plus qu'une table analytique ou un sommaire. Ce volume, publié dans le même format que les œuvres de Balzac (édition définitive), et offrant avec elles un air de ressemblance et de famille qu'il a bien gagné, sera désormais le complément obligé de cette édition monumentale. Puisqu'il s'agit de dévotion à Balzac, j'aurai recours à une image qui me paraît juste. Quand un architecte bâtit un église, il est rare que ses ouvriers ne laissent pas près du portail un tas de chaux, de sable, de pierres taillées, qu'ils ont eu de trop après l'achèvement de l'édifice. Ce tas était plus considérable chez Balzac que chez tout autre. M. de Lovenjoul en a fait son livre. Si son abnégation était compatible avec un calcul égoïste, on croirait — et l'idée serait fort ingénieuse — qu'il a voulu s'assurer d'avance une place dans toutes les bibliothèques où trône l'auteur d'*Eugénie Grandet*. Je n'ajoute pas qu'il pourra, à la rigueur, dispenser de le lire. Il m'en voudrait de manquer de respect à son idole.

Sans dissimuler son enthousiasme pour M. de Balzac, M. Charles de Lovenjoul met loyalement sous nos yeux tous les éléments d'un débat où je ne me tiens pas absolument pour battu. Cela est si vrai, que, sans sortir de ses 495 pages, je pourrais cueillir assez d'arguments pour dépasser de beaucoup les limites d'un feuilleton.

Et d'abord, s'il est convenu que le génie de Balzac devient désormais un dogme littéraire, n'est-ce pas déjà un signe d'infériorité (dans le génie) que cette incroyable série de tâtonnements, de rallonges, de transpositions, de déménagements, de démarquages, qui ont rendu si utile et même si nécessaire le travail de M. de Lovenjoul? Certes, j'admets qu'un grand écrivain, un grand romancier, soit constamment mécontent de son premier jet, qu'il y revienne sans cesse pour retoucher, raturer, corriger, *polir et repolir*; qu'il ne se déclare satisfait que lorsqu'il croit avoir atteint *sa* perfection, qui est rarement la perfection absolue. Mais, ici, ce n'est pas la même chose; c'est un cerveau en ébullition continuelle, un volcan en éruption, qui jette simultanément flammes, cendres, pierres, lave et gravier; tout cela confus, touffu, emporté dans un gigantesque pêle-mêle; après quoi, quand vient l'heure de détente, quand le cerveau s'apaise, se débrouille, s'éclaircit, il bouleverse cette mixture, rejette à gauche ce qui était à droite — et *vice versa* — décide que la lave numéro 2 passera au numéro 3, que la pierre étiquetée Z... portera l'étiquette X... — Ainsi de suite. Que deviennent, dans cet infatigable travail en sous-œuvre, l'harmonie, l'unité, la nécessité des diverses parties, se reliant, s'accordant, se complétant l'une par l'autre? Comment un écrivain serait-il maître de sa pensée, quand elle l'assujettit à un perpétuel remue-ménage, quand il ne sait pas la veille où il la logera le lendemain? Je me fais du génie une idée plus simple. Du moment qu'il se complique, qu'il

prend une physionomie byzantine, il baisse d'un cran. Vantez-moi, tant qu'il vous plaira, cette architecture féerique, ces corridors qui s'entrelacent, ces forêts de colonnes festonnées d'astragales, ces escaliers de marbre ou de porphyre donnant sur des souterrains, ces galeries se prolongeant les unes dans les autres avec des contrastes de lumière et d'ombre, et où je me perdrais cent fois si le propriétaire ne me servait de *cicerone;* ces portes en bois de cèdre ouvrant sur le vide, ces salons ruisselants d'or et encombrés de bric-à-brac : tout cela, c'est de la décadence; c'est au véritable génie — à Molière par exemple — ce que Sainte-Sophie est au Parthénon, ce que Constantin est à César.

Vous souriez? Je radote? — Soit. Eh bien, changeons de thèse.

De l'aveu de ses admirateurs eux-mêmes et de ses amis, l'existence de M. Balzac, son hygiène physique et morale, était l'envers du bon sens; en dehors, à cent lieues, non seulement de la réalité bourgeoise qu'un homme de cette force avait le droit de dédaigner, mais de cette vérité vraie à laquelle n'échappent ni l'artiste, ni le poète, ni l'inventeur, ni le politique, ni le grand seigneur, ni le riche, ni le pauvre, ni le bel esprit, ni l'imbécile, et que l'on ne saurait enfreindre sans devenir un phénomène inquiétant, et sans perdre même la distinction du bien et du mal. On l'a dit souvent, Balzac vivait dans un songe, tel qu'aurait pu le lui donner une forte dose de morphine ou de

haschich, et où les objets lui apparaissaient sous un rayon de lumière électrique, au milieu de feux de Bengale, avec les formes fantastiques que leur prêtaient son imagination, son ambition, le délire de son orgueil; — sa *copie* payée dix louis la ligne; sa chambre tapissée de billets de banque; ses créanciers à ses genoux, le suppliant de puiser dans leur caisse; les hommes d'État venant lui demander des conseils ou le prier d'accepter à leur place le ministère des affaires étrangères; les princes et les princesses de sang royal l'invitant à leur table et lui donnant le pas sur les maréchaux de France; le budget des Rothschild, le cuisinier de Grimod de la Reynière, et des amours sans fin, sans limites, distribuées au gré de sa fantaisie souveraine, offrant ce caractère particulier que le mysticisme le plus éthéré s'y combine avec le sensualisme le plus savant, que Séraphita y fraternise avec Astarté et que Platon y tend la main au marquis de Sade. Voyons! de bonne foi, est-il possible de vivre ainsi en halluciné, et de penser ou d'écrire en observateur? Est-il possible de délirer dans toutes les habitudes de la vie ordinaire, et, la plume à la main, de retrouver une netteté de coup d'œil, une rectitude de jugement, nécessaire à qui veut *faire vrai?* D'être tout ensemble visionnaire et clairvoyant, chimiste et alchimiste, astronome et astrologue, Arago et Galeotti, Nicolas Flamel et Chevreul, spiritualiste et spirite, chercheur d'or potable et possesseur d'or en barres?

Voilà l'énorme défaut de Balzac. Son œil lui sert de verre grossissant, mais dans des proportions si anor-

males, que le personnage, vrai à la première page, devient monstrueux à la dernière. Il n'y a pas un seul de ses récits dont on ne puisse dire : « Non! les choses n'ont pu se passer ainsi! » — Un choc incessant s'opère dans son cerveau entre la vérité qu'il aperçoit et la chimère qui l'obsède. On disait, dans le temps, de Nodier et de Mérimée, qui fut son successeur à l'Académie : « Mérimée est meilleur conteur, mais Nodier est meilleur *hâbleur.* » — *Hâbleur* n'est pas le mot juste pour Balzac. Ce serait trop le réduire, car il est d'une autre envergure que Nodier. Celui-ci avait d'ailleurs le tort — inconscient peut-être — de défigurer par ses hâbleries des faits historiques. Ce sont ses propres histoires, ses propres fictions que Balzac rend impossibles à force d'y mettre du sien. Si je voulais citer tous les exemples qui me reviennent en mémoire ou que j'ai sous les yeux, il me faudrait écrire un livre plus volumineux que celui de M. de Lovenjoul. En voici quelques-uns, pris au hasard :

Dans *le Bal de Sceaux*, qui commence très bien, la belle Émilie de Fontaine, élevée dans un milieu très aristocratique, fille d'un des familiers de Louis XVIII, — l'homme qui connaissait le mieux le fort et le faible des parchemins de son royaume, — ne trouve aucun prétendant assez *noble* pour elle. Puis elle s'amourache d'un beau et poétique jeune homme, qu'elle a rencontré au bal de Sceaux, et qui s'appelle Longueville. La voilà se montant la tête comme pourrait le faire une grisette de la rue Saint-Denis, et se figurant que ce Longueville descend en droite ligne de la sœur

du grand Condé. Or, il lui suffisait de parcourir la rue Richelieu ou la rue Vivienne, pour savoir qu'il n'y avait plus, en fait de Longueville, que deux chemisiers célèbres, mais n'ayant pas le droit de marquer leur linge au chiffre des Bourbons et des Montmorency.

Cela n'est rien : ouvrons *Ursule Mirouët*. Un vieux médecin, datant de l'autre siècle, ami des encyclopédistes, déiste ou athée comme eux, revient à Nemours, sa ville natale, pour achever d'y vieillir et d'y mourir. Il y amène sa nièce, Ursule, qui est sa filleule ou sa pupille. Ursule, à douze ans, est un ange de piété. Son vœu le plus cher est de convertir son oncle, excellent homme, esprit supérieur, ami du curé, généreux, charitable, mais incrédule. Elle fait sa première communion avec une ferveur extraordinaire, et le romancier nous la montre, délicieuse sous ses voiles blancs, priant pour la conversion du docteur, digne d'opérer un miracle. Il résiste, et savez-vous ce qui, un peu plus tard, le détermine? Il va à Paris; il y retrouve un de ses anciens collègues, le docteur Bouvard (rien de Pécuchet), partisan fanatique du magnétisme, du mesmérisme, de Saint-Martin, de Swedenborg, rêve-creux qui apparaissent dans les sociétés fatiguées, vieillies, blasées, sceptiques, et leur prêchent le superflu pour les dispenser de croire au nécessaire. En pareil cas, les superstitions ne sont-elles pas comparables à ces champignons qui croissent en une nuit au pied des vieux chênes dont la tête se découronne et qui sont menacés de mort? Bouvard enjôle l'oncle d'Ursule, et le fait assister à une séance où le surna-

turel, traité de fable quand il s'agit des mystères de notre religion, subjugue les esprits forts sous forme de magnétisme, de somnambulisme, et autres jongleries. Ce que n'ont pu faire les prières de l'angélique Ursule, Bouvard l'accomplit d'un coup de baguette. Mesmer fait du vieux docteur un catholique; le tout assaisonné de cette phrase monstrueuse, qui serait blasphématoire, si elle n'était extravagante : « Le magnétisme, la science favorite de Jésus et l'une des puissances divines remises aux apôtres... » !!!

Autre guitare. Nous sommes à Angoulême, dans le salon de madame de Bargeton ; elle donne une soirée en l'honneur d'un jeune poète qu'elle patronne, dont le père se nomme Chardon et dont la mère, née de Rubempré, a été réduite par son extrême pauvreté à garder les femmes en couches. Lucien, le jeune poète, lit des vers, au grand ennui des hobereaux d'Angoulême, représentés par Balzac comme mille fois plus sots et plus grotesques que ne le fut jamais cette pauvre noblesse de province. Méchants, jaloux, ravis de jouer un tour à madame de Bargeton et à son protégé ils organisent un complot pour que, à un moment donné, l'évêque, qui n'y entend pas malice, dise innocemment à Lucien un de ces mots cruels qui tuent un homme et le laissent sur le carreau. Attention ! Lucien parle à Monseigneur des difficultés de la création littéraire, des souffrances de la gestation poétique.

« — J'y arriverai pourtant, ajoute-t-il avec la belle confiance de la jeunesse.

» — L'accouchement sera laborieux, reprend perfidement un des interlocuteurs.

» — Votre excellente mère pourra vous aider, » dit l'évêque sans songer à mal.

Il est clair que ces mots et cette réplique, à point nommé, sont aussi impossibles que si Balzac avait mis un juron ou une impiété dans la bouche de l'évêque. Ç'a été son bon plaisir que la scène s'arrangeât ainsi, pour donner à Lucien de Rubempré et à madame de Bargeton un grief de plus contre la société angoumoisine. Ce bon plaisirautocratique, dictatorial domine tout son répertoire, sans égard, non seulement pour la plus vulgaire vraisemblance, mais pour la logique des faits et des caractères. Vous le retrouveriez dans ses récits les plus accrédités, dans *les Célibataires*, *l'Illustre Gaudissard*, *la Femme de trente ans*, *le Message*, *le Père Goriot*, *les Parents pauvres*, et même *Eugénie Grandet*. En général, le roman ou la nouvelle débute admirablement. Quoi de plus *empoignant* que les premières pages du *Colonel Chabert*, de plus pittoresque que *la Pension Vauquer*? Quelle intensité de couleur et de vie dans les premiers chapitres de *la Peau de chagrin*, de *Ferragus*, de *la Cousine Bette*, de *la Vieille fille*, de *la Fleur des Pois*, d'*un Grand Homme de province à Paris*, etc., etc., etc?... Puis il arrive un moment où la vue se trouble à force de regarder au delà de la réalité, où le crayon s'émousse à force d'appuyer, où la verve du conteur devient du vertige, où il se jette et nous entraîne avec lui dans les régions sublunaires, où l'on sent que quel-

que chose se détraque dans ce cerveau, que le bouillonnement de la chaudière va faire sauter le couvercle, que l'imagination débridée étouffe l'observation, que le pur sang, le cheval de course, au moment de toucher au but, s'emballe, s'affole, désarçonne son cavalier, abandonne la piste, brise les barrières et va s'abattre je ne sais où. C'est alors qu'on se dit : « Quel dommage que M. de Balzac ne soit pas plus innocent! — l'innocence n'est pas son fort, — il serait un immense, un incomparable romancier, au même titre que la sultane Schéhérazade, *le Petit Poucet*, *le Chaperon Rouge*, *Peau d'âne* ou *Barbe-Bleue!* »

Le Lis dans la vallée me ramène au livre de M. de Lovenjoul. Je vous recommande, page 68, une pièce très curieuse, qui prouve toute la loyauté de l'auteur. Il admire passionnément M. de Balzac, et il ne craint pas de fournir des armes à ses détracteurs.

Balzac, qui passait sa vie en procès et menait de front la littérature et la chicane, avait refusé de livrer à la *Revue de Paris* la dernière partie du *Lis dans la vallée*, et le tribunal lui avait donné gain de cause. Lorsque le roman parut en volume, un homme d'esprit (ne serait-ce pas Jules Janin?) qui signa Pickerschill Junior, publia, dans cette même *Revue*, une parodie? non, un pastiche du style de Balzac; treize pages grand in-8°, sous ce titre: *Fin d'une histoire qui ne devait pas finir. — Lettre à une femme qui n'a pas trente ans.* — Parodier ainsi, ce n'est pas consacrer sous une forme plaisante le succès d'un

drame ou d'un roman ; c'est faire méchamment ressortir tous les défauts de la cuirasse; c'est ridiculiser, à l'aide d'une très légère exagération, cette histoire mystique, sentimentale, transcendante, mêlée de platonisme et de sensualisme, plus indécente dans sa fausse chasteté que bien des pages franchement gauloises ou grivoises. C'est nous égayer aux dépens de cette prose inouïe dont la préciosité verse à tous moments dans le pathos, l'amphigouri, le galimatias et le grotesque. Je venais d'y lire avec stupeur des phrases telles que celles-ci ; « *Les façons* de la fortune, ma croissance achevée, une physionomie jeune qui recevait un lustre inexprimable de la placidité d'une âme magnétiquement unie à l'âme pure qui, de Clochegourde, rayonnait sur moi, »..... « Cet abaissement était de la grandeur où l'amour se trahissait dans une région interdite aux sens, » ..... « Les fortifications d'acier poli élevées autour d'une femme anglaise, engagée dans son ménage par des fils d'or, mais où sa mangeoire et son abreuvoir, où ses bâtons et sa pâture sont des merveilles, etc, etc, etc... » — Après m'être suffisamment délecté de ces treize pages, hérissées de phrases encore plus épatantes, j'ai voulu m'assurer des différences et des ressemblances entre la caricature et le texte de Balzac. O surprise nouvelle! comme on chante dans les opéras. « La grimace était la figure, » dit M. Hugo à propos de Quasimodo. Ici, la caricature était le texte.

Je pourrais multiplier à l'infini ces citations accablantes. J'aime mieux essayer de conclure. Les dé-

fauts de Balzac — que dis-je? — ses vices, sont devenus des qualités, à mesure que la société se transformait — et se dépravait. « Rien ne juge mieux, a dit Sainte-Beuve, les générations littéraires qui nous ont succédé, que l'admiration enthousiaste et comme frénétique dont tous les jeunes gens ont été saisis, les gloutons pour Balzac et les délicats pour Musset. »

Je n'ai pas à m'occuper des délicats; mais les gloutons! c'est bien le mot. Cette gloutonnerie, qui exclut les délicatesses du goût, n'a rien qui puisse nous étonner. Nous l'avons dit, et bien d'autres l'ont dit avec nous, Balzac vivait dans un perpétuel mirage. Il s'offrait à lui-même, à l'état de dormeur éveillé, toutes les jouissances, tous les luxes, tous les millions, toutes les gloires, tous les amours qui manquent à la réalité; — et, par un singulier contraste de cette nature byzantine, quand il avait follement exalté l'imagination, quand il l'avait promenée à travers les délices d'un paradis artificiel, il rassasiait la *Bête* de tout ce qui peut solliciter et chatouiller les sens. Ce mirage, ce rêve, ce paradis, ce *lupanar*, il les transportait sans cesse de sa vie dans ses ouvrages. C'est là que sont allés avidemment les chercher ces milliers de jeunes gens et de jeunes femmes qui forment sa clientèle; heureux d'échapper aux étroites exigences de la réalité bourgeoise; heureux de passer quelques heures dans la peau de ces Rastignac, de ces Marsay, de ces Rubempré, que l'audace, l'amour et l'aventure conduisent à la fortune et au pouvoir;

heureuses de se regarder un moment dans le miroir de la duchesse de Langeais, de la vicomtesse de Beauséant, de lady Dudley, de la marquise d'Espard; éprouvant, toutes proportions gardées entre l'innocence et le vice, une sensation analogue à celle qu'éprouvent les enfants en lisant le *Robinson suisse*, les *Contes de fées* ou *Sinbad le marin*. Est-ce là une bonne école? Nos mœurs actuelles répondront pour moi. En somme, je dois remercier M. de Lovenjoul. En ouvrant son livre, plus amusant que beaucoup de romans de Balzac, j'étais tout disposé à faire amende honorable; en le fermant, j'ai envie de m'absoudre.

LE VICOMTE E.-M. DE VOGUÉ

Le Roman russe.

S'il ne s'agissait que d'apprécier à sa juste valeur le nouvel ouvrage d'Eugène Melchior de Vogüé, ma tâche serait facile ; ou plutôt je n'éprouverais de difficulté que pour élever mes éloges au niveau de son mérite. Interpréter ainsi, c'est créer. La critique ou l'histoire littéraire, parvenue à ce degré d'intensité et de puissance, s'assimile les œuvres dont elle s'occupe, les transforme et les fait siennes. Après avoir lu ce volume, on se demande si Vogüé s'est naturalisé citoyen de Saint-Pétersbourg ou de Moscou pour mieux comprendre le roman russe, ou si, par la magie de son talent, il a forcé les romanciers russes à se naturaliser français. Ce que l'on sait mieux, c'est que Pouchkine, Gogol, Tourguénef, Tolstoï, Dostoïevsky, revivent dans ces pages, ou nous offrent une si prodigieuse illusion de la vie, que quiconque n'aura pas le goût ou le temps de les lire dans les traductions ou dans la langue originale, n'a désormais qu'à consul-

ter le livre de Vogüé pour connaître à fond leurs origines, leur caractère, leur physionomie et leurs romans. C'est moins systématique que Taine, et c'est aussi fort.

Mais plus l'auteur du *Roman russe* se place haut dans mon estime, plus je crois lui rendre, en discutant avec lui quelques points secondaires, l'hommage dont il est digne.

On a beau faire, on a beau hâter le pas ou prendre doubles béquilles pour ne pas rester trop en arrière des progrès de la génération nouvelle, on est de sa date et de son âge. Le grand événement de ma jeunesse, de ma vie littéraire, — sans que j'y aie pris part, — c'est le romantisme. Le grand chagrin de ma vieillesse (en littérature), c'est le réalisme.

« Le romantisme, nous dit Vogüé, était un genre bâtard. Il respirait la révolte, mauvaise condition pour être tranquille et fort comme la nature. Par réaction contre le héros classique, il allait chercher de préférence ses personnages dans les bas-fonds sociaux; mais, comme, à son insu, il était encore tout pénétré de l'esprit classique, les monstres qu'il inventait redevenaient des héros à rebours; ses forçats, ses courtisanes, ses mendiants, étaient plus soufflés et plus creux que les rois ou les princesses du vieux temps. »

C'est ingénieux et fin; est-ce bien exact? si le romantisme n'a été qu'un accident, un produit bâtard, — comme Didier et Antony — s'il ne compte plus que pour mémoire, à titre d'accident, s'il n'était pas, en un mot, destiné à survivre, comment se fait-il que

l'homme qui le personnifie dans toute sa vigueur, toutes ses audaces, toutes ses révoltes, toute sa plénitude, ait été plus glorieux, plus populaire, en 1880 qu'en 1830? Admettons que ses déplorables sacrifices à la popularité y fussent pour les deux tiers, ce serait assez du surplus pour prouver la vitalité, non seulement de son génie, mais de l'école dont il fut le chef. En dehors de l'aveugle engouement des foules, qui ne signifie rien, bien des lettrés français et étrangers, récalcitrants pendant la jeunesse et la maturité de M. Victor Hugo, avaient fini par se soumettre et se rallier à cette gloire, devenue européenne comme celle de Balzac, avant d'être tout à fait française. Comment expliquer que les œuvres les plus profondément empreintes de l'estampille romantique de 1830, — les *Orientales*, *Hernani*, les *Feuilles d'automne, Notre-Dame de Paris*, les poésies d'Alfred de Vigny, d'Alfred de Musset, *Stello, André, Mauprat*, les premiers écrits de Sainte-Beuve, etc., dominent encore, après un demi-siècle, notre littérature, et que nous ayons hâte d'y revenir, quand on nous fait honte de notre décadence?

A quoi reconnaît-on qu'un genre n'était pas né viable, qu'il est justement et irrévocablement démodé, mort, enterré, oublié? A un signe infaillible : au décri absolu des œuvres qu'il a produites, au sourire ironique qui nous vient aux lèvres, quand on en rappelle les titres. Ainsi les romans de mademoiselle de Scudéry et de La Calprenède, les vers de Chapelain et de Brébeuf, après l'avènement de la vraie littérature du grand

siècle; ainsi la tragédie philosophique ou pseudo-voltairienne, le poème didactique, l'héroïde, le bouquet à Chloris, l'élégie érotique, aux premiers souffles de notre renaissance ; ainsi le faux romantisme, tel que l'entendaient M. de Marchangy et le vicomte d'Arlincourt, quand il fut démontré qu'il y en avait un autre. Mais ici c'est le contraire : l'école a fait son temps; parmi les œuvres qu'elle a laissées, la plupart sont vivaces; quelques-unes sont immortelles, et nous aurions tort de faire bon marché de cette gloire, ne dût-elle nous servir qu'à balancer nos ignominies présentes. Est-ce tout? Pas encore. Le bisaïeul de notre romantisme, Chateaubriand, après avoir subi une longue éclipse, est ressuscité, épousseté, reverni, lui et sa prose poétique, rythmée et cadencée comme des vers. A qui doit-il cette résurrection? A M. Gustave Flaubert et à ses amis, que l'on nous signale comme les devanciers du réalisme. J'ouvre un journal et je vois que *Tragaldabas*, le drame ultra-romantique de M. Auguste Vacquerie, mort de mort violente en 1848, renaît aujourd'hui de ses cendres — quoiqu'il ne soit pas un Phénix. Je lis les affiches et j'y retrouve les noms *romantiques*, chers à mes jeunes années : *Hamlet*, *Faust*, *Macbeth*, *Freischütz*, *le Songe d'une nuit d'été*. Comment expliquer cette nuance?

C'est ici que je suis un peu en désaccord avec Melchior de Vogüé; pourquoi? uniquement, peut-être, parce que j'ai tout juste le double de son âge.

Il a, dans sa préface, une variante bien heureuse

de la célèbre phrase de M. de Bonald : « La littérature est l'expression de la société. » — « La littérature, nous dit-il, cette CONFESSION de la société. » — Oui, c'est bien cela ! La confession avec tout ce qu'elle comporte : humiliation, pénitence, expiation. Si le romantisme est tombé, c'est que la société n'était plus capable de le porter. Tant qu'il signifiait libéralisme, émancipation de l'intelligence, de l'imagination et de l'art, produit d'une philosophie spiritualiste, poursuite d'un idéal supérieur aux réalités de la vie, réintégration de l'âme dans son immortel domaine, il pouvait vivre, durer, prospérer. Du jour où il a cessé d'être libéral pour devenir révolutionnaire et démocratique, il a perdu sa raison d'être ; un antagonisme fatal a dû s'établir entre ses origines qui l'appelaient sur les hauteurs et ses nouvelles tendances qui le forçaient de s'abaisser, de se déclasser, de se *désennoblir*, et bientôt de s'encanailler. On a pu le comparer à un gentilhomme qui, après avoir brûlé ses lettres de noblesse, s'efforce de les oublier en mauvaise compagnie. Ce n'est pas la mauvaise compagnie qui s'améliore à son contact ; c'est lui qui se dégrade et s'avilit en adoptant ces grossières accointances, en aspirant cette lourde atmosphère.

Faut-il croire, avec l'auteur du *Roman russe*, que les progrès de la science, de la critique historique, les récentes découvertes de messieurs les savants, devaient nécessairement amener l'art, la littérature, la poésie, le roman, à faire peau neuve, à serrer de plus près la réalité, à entrer plus avant dans les

détails de la vie intime, à négliger les grands en l'honneur des petits, à suivre le progrès scientifique dans ses démolitions plus encore que dans ses conquêtes? Prenez garde! la pente serait dangereuse. Vous me dites, heureusement sans y croire: « Une vapeur qui se fixe, des gouttes d'eau, des molécules lentement agglomérées pendant des myriades de siècles, voilà l'humble commencement des planètes; et celui de la vie, le léger soupir d'êtres sans nom, grouillant dans une flaque de boue, etc. » De deux choses l'une: ou ce sont là des mensonges, des caprices d'érudition, des griseries d'alcool scientifique, aussi capiteux que l'autre; — comme tout chrétien doit en être convaincu; alors pourquoi leur accorderai-je la moindre influence sur ma littérature? — ou ces inventions de l'esprit moderne révolté contre son Dieu méritent d'être prises au sérieux; alors, si l'effet logique de ces doctrines, leur parallélisme littéraire, est de nous donner *la Fille Élisa* au lieu de *Colomba*, *l'Assommoir* au lieu de *Mauprat*, *la Faustin* au lieu du *Docteur Herbeau*, *Pot-Bouille* au lieu de *Stello*, *Nana* au lieu du *Roman d'un jeune homme pauvre*, — ainsi de suite, — je ne leur en fais pas mon compliment. D'ailleurs, je me refuse absolument aux clauses de cette alliance, dont la première condition serait de supprimer la Genèse au profit d'un Darwin quelconque ou d'un Paul Bert. Car, enfin, il n'y a pas de milieu. Si l'histoire de la création du monde n'est pas telle que nous la racontent les livres saints, si ces molécules, ces gouttes d'eau, cette vapeur qui se

fixe, semblaient plus croyables, moins *surnaturelles* que les récits de la Bible, nous serions contraints d'avouer que tout est à refaire dans les programmes de l'esprit humain, que la foi est une illusion, que la littérature et la morale ont bien le droit de se transformer, puisque la Religion s'écroule sur ses bases. MM. Émile Zola et de Goncourt occuperaient dans le monde idéal la même place que nos savants ou soi-disant tels dans le monde physique; dès lors, il ne pourrait plus être question d'abaissement, de démoralisation, de dépravation littéraires.

Les indécences et les obscénités des héros et des héroïnes du roman à la mode feraient pendant aux pantomimes, aux gestes, aux attitudes pornographiques des singes, nos dignes ancêtres.

Je sais bien que Vogüé, qui veut rester chrétien comme nous, ajoute ces lignes dont je ne conteste pas l'éloquence persuasive : « les défenseurs de l'orthodoxie n'ont guère facilité l'accommodement. Ils n'ont pas toujours compris que leur doctrine était la source de tout progrès, et qu'ils détournaient cette source de sa pente naturelle en luttant pied à pied contre les découvertes des sciences et les mutations de la politique. Les orthodoxies aperçoivent rarement toute la force et la souplesse du principe qu'elles gardent. Soucieuses de conserver intact le dépôt qui leur a été transmis, elles s'effrayent quand la vie intérieur du principe agit pour transformer le monde suivant un plan qui leur échappe. Tel, l'effroi d'un homme qui verrait le pilier de sa maison, — un

tronc de chêne encore plein de sève, — bourgeonner, pousser des branches, et s'élancer par-dessus le toit de la maison, *en l'effondrant.* »

L'image est belle; est-elle concluante? Mettons-nous à la place de ces pauvres défenseurs de l'orthodoxie. Comment comprendraient-ils le parti qu'ils peuvent tirer des découvertes des sciences et des mutations de l'ordre politique, quand ces mutations et ces découvertes leur sont présentées comme des déclarations de guerre, sous forme de menaces, de cris de haine, de persécutions, de blasphèmes et de sacrilèges? Je cherche en vain, par exemple, ce qui pourrait, depuis quinze ans, les réconcilier avec ces progrès scientifiques, qui aboutissent à l'athéisme le plus cynique, au matérialisme le plus abject, — avec ces métamorphoses politiques, qui, cessant de dissimuler leurs visées, ne disent plus : « Écrasons le cléricalisme! » — mais : « Mort au catholicisme! » Est-ce la barbe blanche de M. Madier de Montjau? Est-ce le ricanement satanique de M. Henri Rochefort? Est-ce le règne des Jacobins de 1887? Est-ce la rébellion permanente de l'ouvrier contre son patron? Est-ce la lâcheté d'un gouvernement, toujours prêt à donner raison au mal contre le bien, au bandit contre l'honnête homme, au factieux contre le gendarme, au voyou contre le prêtre? Est-ce le triomphe de l'enseignement laïque, acharné à détruire l'idée de Dieu, à corrompre l'enfance, à proscrire nos religieux, à remplacer les Frères et les Sœurs par des messieurs et des demoiselles dont les fredaines occupent à

chaque instant la police correctionnelle et les journaux judiciaires? Le brillant écrivain n'a-t-il pas l'air de se contredire, lorsque, nous montrant ce pilier d'appui, redevenu un arbre couvert de feuillage, il ajoute que cet arbre s'élance par-dessus le toit de la maison — EN L'EFFONDRANT? — Cette maison, ne serait-ce pas l'Église? Effondrer, n'est-ce pas une singulière façon d'appuyer et d'affermir?

Mais laissons à l'écart la science et la République, dans leurs rapports avec la théologie. Est-il vrai, oui ou non, que l'anarchie politique, versant dans l'anarchie morale, ait peu à peu perverti la société, se soit infiltrée dans ses veines, insinuée dans ses moelles, l'ait acclimatée à tous les poisons, familiarisée avec toutes les laideurs, à ce point que, lorsque le roman naturaliste est éclos de cette pourriture, nul n'a eu besoin de chercher ailleurs le secret de ses origines et de ses succès? Dès le début, il s'est trouvé dans son élément; il avait d'avance pour complices ses lecteurs, et même, hélas! bon nombre de ses lectrices.

L'autel était prêt; il n'y avait plus qu'à opérer le sacrifice de tout ce qui ennoblit la nature humaine à tout ce qui la déshonore.

Encore une objection à la préface, d'ailleurs si remarquable, de Melchior de Vogüé. Les lecteurs superficiels, — et il faut toujours supposer que la majorité des lecteurs est superficielle et distraite, — pourraient croire que, pour l'auteur du *Roman russe*, toute l'évolution du roman français gravite autour du réalisme. Stendhal premièrement. Quel triste pré-

curseur! un immonde pourceau d'Épicure! Un professeur d'impiété, d'athéisme et de cynisme; haineux, fielleux, venimeux, méchant, détestable; bien plutôt héritier des pires traditions de Laclos et de Louvet que créateur de quoi que ce soit dans notre littérature. De ses deux romans, l'un, *le Rouge et le Noir*, est une infamie et une gageure contre le bon sens; l'autre, *la Chartreuse de Parme*, subtil, alambiqué, byzantin, cherchant midi à quatorze heures, affreusement ennuyeux, dut sa renommée factice à un caprice de Balzac, qui, en portant aux nues un livre délaissé par le public, voulait faire niche aux auteurs *favoris* d'alors, — Dumas, Eugène Süe, Frédéric Soulié, — dont les succès étaient plus retentissants que les siens. Puis vient l'inévitable Flaubert, — un malade, un maniaque, — qui a réussi une fois par hasard dans un livre excessivement surfait, et dont les autres ouvrages, à commencer par *Salammbô*, — sont à peu près illisibles. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à lire, dans le volume de Melchior de Vogüé, une page où il plaide les circonstances atténuantes au bénéfice de *Bouvard et Pécuchet*, mystification lugubre dont l'idée n'a pu éclore que dans un cerveau hanté par ces visions morbides et sinistres, supplice habituel des hommes sujets aux crises que M. Maxime Du Camp nous a révélées. Ce n'est pas sérieusement, j'imagine, que Vogüé a pu écrire: « Si j'y insiste, c'est avec la conviction que ce livre (*Bouvard et Pécuchet!*) a eu sur notre génération littéraire une influence bien plus grande qu'on ne le suppose: De

tous les ouvrages du romancier, c'est aujourd'hui le plus goûté. »

Une grande influence ! Le plus goûté ! Mais, alors, il faut dire de *Bouvard et Pécuchet* ce que le poète Lemierre disait de ses tragédies : « Il y a foule, mais je ne sais où ils se fourrent. » — Je connais bien des gens qui ont lu tous les romans français et anglais, depuis *la Princesse de Clèves* jusqu'à *la Morte*, depuis Richardson jusqu'à Dickens ; je n'en connais pas dix qui aient lu *Bouvard et Pécuchet*. Ce n'est pas une lecture, c'est un haussement d'épaules. S'il fallait admettre que ce livre idiot a de l'influence sur la nouvelle génération littéraire, qu'il est désormais le plus goûté des ouvrages de Flaubert, on aurait à conclure que l'amphithéâtre de dissection est préféré ou préférable à un chef-d'œuvre de Corneille ou de Molière, joué par l'élite de la Comédie-Française. Ce serait un cas pathologique, une étude médicale ou chirurgicale, aliéniste ou anatomique, applicable, non pas aux deux crétins que Flaubert a chargés de continuer et d'exagérer le pharmacien Homais, mais à Flaubert lui-même, et aux lecteurs qui se complairaient dans cet inventaire implacable de la bêtise humaine ; inventaire qui n'a pas même le mérite de l'originalité. Cette bêtise, ce crétinisme, nous en trouvons les types les plus variés, les mieux réussis, dans le répertoire de M. Labiche, membre de l'Académie : — *la Cagnotte, Doit-on le dire? Célimare le bien-aimé*, 29 *degrés à l'ombre, le Plus heureux des trois, un Pied dans le*

crime, etc... Seulement, il y a cette différence que, chez Labiche, la galerie d'imbéciles est amusante, gaie, souvent comique, et que l'auteur de *Bouvard et Pécuchet* — cette fois avec un plein succès — s'est proposé d'atteindre le paroxysme de l'agacement nerveux et de l'ennui.

Dût-on m'accuser de radotage, je persiste à croire que, en France, un roman réaliste ou naturaliste n'est qu'un accident, une épidémie, un phylloxera, une affaire de secte, ce qui expliquerait ses triomphes; car remarquez que vingt sectaires sont plus puissants et font plus de besogne que cinq cents conservateurs, traditionnels, plus ou moins fidèles aux opinions de la majorité. Ceux-ci, se fiant à leur nombre, n'éprouvent pas le besoin de faire corps, de se soutenir, de se fortifier et, pour ainsi dire, de se multiplier les uns par les autres. Le sectaire sait d'avance que, en s'isolant, il s'annule, qu'il ne peut réussir que par une combinaison de forces assez compactes, assez énergiques pour opérer sa trouée et faire illusion sur sa faiblesse numérique.

Tout autre est le rôle, tout autre est l'importance du roman réaliste en Russie, et Melchior de Vogüé nous fait admirablement comprendre ce contraste. Les romanciers russes, qu'il étudie avec tant de fermeté et de finesse, sont des tard-venus en littérature. Sauf Pouchkine, chez qui l'on sent l'influence de notre romantisme d'arrière-saison, les Gogol, les Tourguénef,

les Dostoïevsky, les Tolstoï, travaillant sur un terrain vierge, n'auraient été que des imitateurs et des copistes, s'ils s'étaient inspirés de nos grands lyriques, de nos romanciers idéalistes, des écrivains qui ont emprunté leurs modèles aux aristocraties européennes. En regardant autour d'eux, en cherchant l'emploi de leur génie, qu'ont-ils vu ? Des grands, des heureux, qui ressemblaient à tout le monde, et qui, par cela même qu'ils excellaient à s'assimiler nos mœurs, notre langue, notre goût, notre esprit, nos manières, perdaient dans ce frottement leur relief, leur originalité, leur physionomie ; — et les petits, les pauvres, les faibles, les opprimés, les déshérités, qui, dans leur infirmité et leur misère, ne ressemblaient qu'à eux-mêmes, et conservaient religieusement le dépôt des originalités nationales. Le choix ne pouvait être douteux. D'ailleurs, il y avait une tâche à accomplir : se faire les interprètes, les consolateurs, les révélateurs de ceux qui jusqu'alors n'avaient compté dans la vie sociale, intellectuelle et morale que comme des chiffres, et que l'on aurait pu appeler, non pas des *Ames mortes*, titre du célèbre roman de Gogol, mais des *Ames à naître*. Je sais un gré infini à Melchior de Vogüé d'avoir souvent répété ce mot *âmes*, qui, chez nos romanciers réalistes ou naturalistes, n'existe pas. Qu'en feraient-ils ? Ce seul détail suffirait à fixer les différences. Les romanciers russes sont des exaltés, si exaltés, que quelques-uns finissent par le mysticisme et l'ascétisme. Nos romanciers réalistes sont des impassibles ; ils croiraient déroger, si une larme ou un

semblant de larme humectait le verre de leur loupe. Un critique présomptueux, cassant et tranchant, comme toute cette école, a reproché à Vogüé d'avoir refusé à nos réalistes l'attendrissement, la pitié, l'humanité, la charité. Ses clients protesteraient contre son plaidoyer. La *sensibilité* les gênerait horriblement dans leurs opérations chirurgicales. Une émotion intempestive ferait trembler ces mains puissantes, habiles à sonder le tombereau du vidangeur, la hotte du chiffonnier et le pus de l'ulcère. L'impassibilité leur est encore plus nécessaire que le talent; la sécheresse du cœur encore plus indispensable que la force du poignet.

L'auteur du *Roman russe* paraît croire que la littérature française est arrivée à un état d'épuisement, et qu'elle pourra, comme les anémiques, se reconstituer en infusant dans ses veines appauvries ce sang nouveau; le roman et la littérature russes. Je ne suis qu'à moitié de son avis. Quel que soit le talent ou le génie de Pouchkine, de Gogol, de Tourguénef, de Dostoïevsky, de Tolstoï; quelle que soit leur vogue auprès de la jeunesse lettrée, avide de renouveau, elle n'égalera jamais celle de Walter Scott pendant la phase brillante qui va de 1820 à 1835. Cette fois, ce n'était pas un groupe studieux et curieux, se passionnant pour une littérature étrangère; c'était la France tout entière, depuis l'académicien jusqu'au petit bourgeoie de province, depuis la grande dame jusqu'à la grisette, qui prenait feu pour les récits de cet Écos-

sais, plus populaire dans notre pays que dans le sien. Il s'était emparé de nos salons, de nos théâtres, de nos ateliers, de nos expositions de peinture. Il teignait de ses couleurs l'histoire et le roman; il étendait son influence sur les fantaisies de la mode, sur les ameublements, les costumes, sur toutes les variétés du bric-à-brac moyen âge, qui date de lui. C'est que l'auteur de *Waverley* arrivait pour nous à son moment; il s'accordait merveilleusement avec une époque où notre école romantique cherchait sa voie, ranimait le culte du passé, renouvelait les études historiques, et rompait avec les Grecs et les Romains en l'honneur des xve et xvie siècles. Il s'associait à une révolution qui gardait encore des apparences aristocratiques; il nous donnait du romantisme à doses assez fortes pour satisfaire notre appétit, assez modérées pour ne pas effaroucher nos anciens. Enfin, il y avait, dans ses fictions les plus hardies, une mesure, un fond de bon sens, de bonne humeur, un sentiment d'humanité, qui le rendait sympathique aux plus indifférents. Un peu plus tard, après les journées de juillet 1830, sa vogue eut encore un regain, grâce à nos imaginations légitimistes et romanesques, qui découvraient des analogies entre les Bourbons et les Stuarts. Aujourd'hui, Walter Scott n'est plus qu'un souvenir, et je crois que M. Taine lui a signifié son congé. De même, notre génération actuelle, saturée de notre réalisme, commençant à en rougir et à s'en dégoûter, mais trop fortement engagée pour invoquer le divorce, trop infectée de démocratie pour remon-

ter le courant, devait accueillir avec enthousiasme le réalisme russe, qui, sans la faire sortir de ses habitudes, sans lui imposer les austérités d'une conversion, rachète ses cruautés par d'irrésistibles accents de pitié et de charité. Vienne un changement de régime politique et social — et il viendra, ou il n'y aura plus de France — il n'en faudra pas davantage pour que la littérature entre dans une nouvelle phase, retrouve les années fécondes et ravive les sources taries. N'importe! Ceci laisse parfaitement intact le rôle d'initiateur où Melchior de Vogüé déploie toutes les qualités d'un écrivain original. Je viens de parler de Walter Scott : il me fournira le mot de la fin. Tel était notre engouement, que nous donnions une part dans sa gloire à son traducteur, M. Defauconpret. Quand celui-ci voulut voler de ses propres ailes, il tomba à plat. Eh bien, vis-à-vis des romanciers russes que sa puissance d'analyse conquiert à la France, Vogüé est un Defauconpret éloquent, relevé de ses fonctions secondaires par ses facultés d'intuition, par l'élévation de sa pensée et la beauté de son style.

UN SALON A PARIS

Madame Mohl et ses intimes, par M. K. O'Meara

Je n'ai jamais oublié et je n'oublierai jamais l'effet que produisit sur moi la figure de madame Mohl, le jour où il me fut donné de l'apercevoir pour la première fois. Ce ne pouvait être qu'à l'Académie. Ce fut à la mémorable séance de réception du père Lacordaire, à qui répondait M. Guizot. L'affluence était énorme, et la curiosité plus surexcitée que s'il se fût agi d'une grande *première* d'Émile Augier ou de Dumas. Nous étions arrivés à ce moment psychologique où ce n'était pas trop de toute la dextérité et de toute la galanterie de M. Pingard pour trouver une place là où il n'y en avait plus depuis deux heures.

Tout à coup, j'entends une sorte de susurrement qui circule dans la salle, et je vois sur tous les visages un sourire qui n'avait rien d'hostile. L'excellent Pingard venait de reparaître à l'entrée dite des *Billets du Centre*, donnant le bras ou plutôt le poing à une femme... Était-ce bien une femme? N'était-ce pas la

création d'un caricaturiste en goguette, la vision funambulesque d'un cerveau hanté par les caprices d'Hogarth, de Daumier ou de Gavarni ? Figurez-vous un amalgame hétéroclite de chien griffon, de ouistiti, madame Pochet, madame Gibou ou madame Pipelet, croisée d'une revendeuse à la toilette et d'une sorcière de Macbeth. Elle échappait au ridicule par l'excentrique, à la comédie par la fantaisie. On se demandait si elle était née sous un ciel de lit ou sous un cocotier ; on finissait par ne pas savoir si on la regardait ou si on la rêvait, si elle était contemporaine de M. Thiers ou de Sésostris, si elle venait de la rue du Bac ou du tombeau des Ptolémées. Sa toilette criarde s'accordait avec sa physionomie falote. On devinait que, si elle n'avait jamais jeté son bonnet par-dessus les moulins, elle le mettait souvent de travers. Toutes les femmes devaient lui demander l'adresse de sa couturière, de sa modiste, de sa corsetière et de son coiffeur, pour les tenir à distance. Elle n'était pas habillée, mais fagotée. Si l'on m'eût dit que quatre savants de l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'avaient déballée le matin et extraite d'une caisse de momies, on ne m'aurait pas étonné.

— Ne riez pas, me dit mon voisin, habitué de ces séances ; c'est madame Mohl !

Et, pour charmer les ennuis de l'attente, il m'apprit que cette femme, empruntée au répertoire d'Hoffmann, de Scarron, d'Edgar Poe et de Bobèche, était,

en somme, une femme spirituelle, prime-sautière et charmante; qu'elle avait fait des passions bientôt converties en solides amitiés, que son salon servait de rendez-vous aux plus illustres beaux esprits de Paris, et que, si elle ne faisait pas d'enfants, elle faisait des académiciens.

J'ajoute que cette nonagénaire aura inspiré, trois ans après sa mort, un livre très agréable, dont je n'accepte pas tout, mais dont la lecture est fort intéressante.

Un salon de Paris! nous dit M. O'Meara. Ce serait un lieu commun que de recommencer ici une élégie en prose sur la disparition des salons. D'abord, les salons ont-ils disparu tant que cela? On ne le croirait pas, d'après la marée débordante des chroniques mondaines. Si nous le disions trop haut, madame Adam réclamerait, et nous aurions à nous accuser d'ingratitude en songeant au salon de la marquise de Blocqueville, où nous avons eu si souvent le plaisir d'écouter des causeurs tels que Villemain, Thiers, Émile Montégut, Caro, Baude, Émile Ollivier, le comte de Rambuteau, etc. Mais, enfin, supposez que nous devions les compter parmi les nombreuses victimes des révolutions; leur influence serait-elle bien regrettable? Oui, cent fois oui, s'il s'agit seulement de les considérer comme les gardiens de l'urbanité des manières et de l'élégance du langage, les invalides de la société polie, les barrières plus ou moins fragiles contre la prépondérance des cercles et des clubs; non,

dans leurs rapports avec la littérature et l'Académie française. En ma qualité, non pas d'irrégulier, mais d'indépendant — et que serais-je, si je n'étais pas indépendant? — je préfère le réalisme, que je déteste, à la convention, pire que tout. Or la convention règne en souveraine dans ce monde où l'on ne s'amuse guère et où l'on procède à l'incubation des candidatures académiques, Là, les esprits les plus originaux sont forcés de subir des servitudes qui, si elles avaient toujours le dernier mot, feraient des quarante académiciens quarante Sosies ou Ménechmes. Là, des douairières, qui n'y entendent rien, décident de la supériorité de M. X... sur Théophile Gautier et et de M. Z... sur Paul de Saint-Victor. L'essentiel n'est pas d'être amusant, mais correct; inventif, mais convenable; le talent et les œuvres doivent y ressembler à ces bordures d'allées ratissées où pas un brin de gazon ne dépasse l'autre, ou à ces ifs des jardins de Le Nôtre, taillés en boules ou en pièces d'échiquier. Quiconque heurte les idées reçues, y est déclaré suspect, eût-il écrit dix chefs-d'œuvre. Généralement, ces salons ont leur *étoile*, leur homme de génie, leur idole, leur grand Lama, dont la présence met en branle tous les encensoirs, lesquels doivent fonctionner avec ordre, harmonie et symétrie, comme fonctionnaient, au temps heureux des processions, les encensoirs des jeunes lévites en surplis. Malheur à l'iconoclaste qui entremêlerait cet encens de quelques grains de sel ou de poivre!

Prenons pour exemple madame Récamier, qui fut

l'amie et la voisine de Mary Clarke, devenue plus tard — très tard — madame Jules Mohl. Après le jugement ironique et sévère du duc Victor de Broglie, madame Récamier avait besoin d'une réhabilitation. Je la trouve dans l'aimable volume de M. O'Meara; — de la ouate après du crin. Il lui restitue sa beauté, son charme, sa grâce, sa bonté souriante et même son cœur, dont on pouvait douter en présence de prodiges de coquetterie qui dataient du Directoire. Il nous la montre prodiguant à l'amitié ce que la Nature — aurait dit M. Dorat — l'avait forcée de refuser à l'amour. — « Son dévouement à Chateaubriand (et non pas *pour*) était absolu... » Et, lorsque mourut le grand homme : — « Elle s'asseyait dans la chambre du mourant, tournant vers lui, avec une indicible expression de douleur touchante, ses yeux sans regard, mais toujours beaux. Par le son de sa voix seule, elle savait s'il souffrait ou non. Jamais elle ne déplora si amèrement la perte de sa vue, etc., etc... »

Eh bien, avec tout cela, je ne crains pas de me tromper en affirmant que madame Récamier a — dans tous les sens du mot — *gâté* M. de Chateaubriand. Si j'osais, je dirais que, toute proportion gardée, cette femme exquise et son groupe, composé d'hommes supérieurs, furent pour René ce qu'une vile multitude et une popularité de billon ont été pour Olympio. Elle l'a puissamment aidé à placer sa gloire en viager, à de si gros intérêts et avec une telle perte sur le capital, que, si ce génie avait été d'une trempe moins ro-

buste, il n'en resterait plus rien. Ensuite, à quoi servent l'amitié et même l'admiration intelligente? Comment expliquer que, parmi les habitués de l'Abbaye-aux-Bois, — Fauriel, Ampère, Mérimée, Sainte-Beuve, Tocqueville, Guizot, Loménie, Lenormant (excusez du peu!) — pas un n'ait essayé d'empêcher l'illustre vieillard de publier le lamentable radotage, intitulé la *Vie de Rancé*? Que pas un, mis en garde par cette débâcle sénile, ne l'ait supplié de ne pas tant retoucher et surcharger ses *Mémoires*, où ces retouches et ces surcharges nous ont infligé tant de divagations insupportables et inintelligibles à côté de pages immortelles? Au point de vue de l'effet moral, comment se fait-il que les amis les plus intimes de madame Récamier ne lui aient jamais dit: « Vous voulez donc que la publication de ces *Mémoires*, fiévreusement attendue, prépare au public des déceptions amères? Vous voulez donc qu'elle soit le signal de représailles terribles contre ce génie si offensant, contre cet orgueil si vindicatif, contre le lion changé en bouledogue? » — Non! personne ne dit mot, pas même Sainte-Beuve, qui avait fait sa pelote, et qui attendait le bon moment pour se rattraper. Tous ces messieurs voulaient arriver à l'Académie; presque tous y sont parvenus — et voilà la littérature des coteries, même les meilleures!

— Nous voilà, me direz-vous, bien loin de madame Mohl? — Fort près, au contraire, puisque la fringante, sémillante, exhilarante, ébouriffante et ébouriffée Mary Clarke, alors âgée de cinquante ans, mais n'en parais-

sant pas plus de trente-neuf — chiffre cher aux académiciens, témoin le célèbre distique :

Quand nous sommes quarante, on se moque de nous;
Sommes-nous trente-neuf? On est à nos genoux.

était l'amusement, la gaieté, l'éclat de rire de ce salon attristé par la mélancolie de M. de Chateaubriand, puisqu'elle possédait le rare privilège de divertir l'*illustre ennuyé.* Celle que j'ai eu le tort de décrire sous les traits de Smarra, ange ou démon du cauchemar, devenait là une sœur de Trilby, une fée mignonne, un sylphe détaché du cortège de la reine Mab, dansant sur le tapis, enjambant des fauteuils, digne de figurer dans les chœurs d'Oberon et faisant *risette* au dernier des Abencerrages. Je cède la parole à M. O'Meara, dont le livre est plein d'anecdotes piquantes:

« Toute la personne de la jeune Anglaise complétait avec un incroyable à-propos l'effet de son langage hardi, brillant et humoristique. Elle n'était guère jolie (oh! non!), mais elle avait la beauté du diable (pauvre diable!), un teint de lis et de roses, un petit nez en l'air, respirant l'esprit et l'audace, de grands yeux bleus (ce que c'est que de nous!) pleins de malice et d'une extrême vivacité, une tête bien posée sur les épaules, couronnée d'une masse de petites boucles qui tombaient en désordre sur son front blanc ; toute la chevelure échappait dès le matin au joug du peigne et des épingles; sa taille svelte avait une grâce énergique qui lui était particulière. »

Ce portrait, plus flatté que ne le fut jamais Louis XIV, date probablement de la belle époque de l'Abbaye-aux-Bois, — de 1834 à 1840. Entre cette date et la séance de réception du Père Lacordaire, — janvier 1861, — un trône était tombé, une République avait vécu et un Empire s'était fait. On peut admettre que le portrait fût devenu une caricature.

Le mariage de miss Mary Clarke avec M. Jules Mohl — 1847 — n'est pas la page la moins amusante de cet amusant volume:

« Elle avait cinquante-sept ans et lui quarante-sept. Ils prirent autant de précautions pour cacher leur mariage que des amoureux complotant un enlèvement. La veille du grand jour, Mohl envoya à son ami Prosper Mérimée un billet ainsi conçu: « Mon cher » Mérimée, j'ai un service à vous demander: Faites-moi » le plaisir de venir demain matin, à dix heures, me » servir de témoin. »

» Or, *témoin*, comme on sait, a deux significations. Mérimée, ne pouvant imaginer qu'un célibataire endurci comme son ami songeât à se marier, s'arrêta à la supposition plus improbable qu'il allait se battre. A l'heure dite, le jour suivant, il entrait dans la chambre de Mohl en s'écriant: « Pour Dieu, mon cher » ami, avec qui vous battez-vous? » Mohl le rassura et reçut les félicitations que Mérimée put lui donner en pareille circonstance. »

Ainsi, en vingt-quatre heures, Hermann et Doro-

thée devenaient, au choix et à l'ancienneté, Philémon et Baucis.

Deux incidents, l'un tragi-comique, l'autre simplement comique, assaisonnèrent ce singulier épisode. madame Mohl, redoutant par-dessus tout les commentaires que pouvait soulever son mariage, disait naïvement : « Par bonheur le duc de Praslin tua sa femme, et chacun fut si occupé à en jaser, qu'on nous oublia tous deux. »

Mérimée racontait l'histoire de sa réponse au maire, qui, en la mariant, lui demandait son âge : — « Monsieur, cela ne vous regarde pas, et, si cela vous regardait, je sauterais par la fenêtre plutôt que de vous le dire ! »

N'est-ce pas drôle, le contraste de ces incroyables négligences de toilette et de ces coquetteries d'acte de naissance?

Ce qui plaît, dans le livre de M. O'Meara, c'est qu'il nous rend avec une fidélité rare cette physionomie paradoxale, fantaisiste, faite de disparates, de crânerie et d'imprévu, et qu'il la recompose à l'aide d'anecdotes au lieu de coups de pinceau. Madame Ristori y figure en deux scènes fort différentes ; elle était venue un soir, rue du Bac, chez madame Mohl, avec tout un cortège de la colonie italienne, notamment Montanelli, italianissime, traducteur de la *Médée* de M. Legouvé, et auteur d'une tragédie de *Camma*, jouée à Paris par la plus surfaite des tragédiennes. — « La

conversation marchait bien, quand tout à coup, à propos d'une remarque sur l'Italie, madame Mohl s'écria : « Tous les Italiens, c'est de la canaille! » Tableau; stupeur et consternation générales; un froid à faire geler le thé dans la bouilloire. Majestueuse comme Melpomène, madame Ristori se leva ; elle prit congé de madame Mohl, et tous les Italiens lui formant cortège, s'éloignèrent avec elle. » — Notez que cette enfant terrible de soixante-sept ans n'était, hélas! ni cléricale ni papale, et que son entourage se composait de spirituels sceptiques. Une autre fois, quelque temps avant cette étrange algarade, madame Ristori se rencontra chez elle avec la comtesse de Montalembert; elles causaient très cordialement, lorsqu'un mauvais génie lança la question italienne sur le tapis. Aussitôt madame de Montalembert, avec la chaleur d'une ardente catholique, partit en guerre contre Garibaldi et les injustices que le Saint-Siège avait à souffrir. Madame Ristori, ardente libérale, s'enflamma sur le mouvement de l'Italie unie, et s'écria : « Ah! Madame, j'admire Pie IX, mais je suis Italienne avant tout. »

Cette fois, madame Mohl fit une diversion heureuse; elle pria madame Ristori de réciter quelque chose; celle-ci, avec un tact parfait, choisit une des plus admirables pages de Dante, et le calme se rétablit. N'est-ce pas curieux, le grand poète gibelin, assez peu tendre pour les papes, intervenant en conciliateur entre la grande dame et l'artiste, entre la plus libérale des

admiratrices de Pie IX et la plus passionnée des enthousiastes de Cavour?

D'autres citations, moins piquantes, me mèneraient trop loin; je veux d'ailleurs adresser à M. O'Meara quelques remarques personnelles.

Je reprochais récemment à l'ouvrage posthume d'un homme illustre une tendance à voir en noir, en laid ou en petit la plupart de ses contemporains. Volontiers je reprocherais à M. O'Meara le procédé contraire. Il fait bonne mesure aux habitués du salon de madame Mohl. Il transforme les hommes simplement distingués en hommes supérieurs et les hommes de talent en hommes de génie. J'avais, de longue date, beaucoup d'amitié pour Louis de Loménie, de quelques années plus jeune que moi, et élevé presque sous mes yeux au collège d'Avignon. Ses livres, laborieusement préparés et consciencieusement écrits, m'inspiraient une estime d'autant plus profonde, que, s'il m'avait fallu opérer avec ce luxe de préparatifs, de provisions, d'informations, de documents et de papiers à consulter, j'aurais, dès 1835, jeté dans le Rhône mon paquet de plumes. Mais où M. O'Meara a-t-il vu que le pauvre Loménie fût un causeur imcomparable, et que sa conversation fût un bouquet d'étincelles éblouissantes? Nous l'avons tous connu passablement filandreux, et il pleuvait sur ses feux d'artifice. En revanche, Ampère causait et contait de la façon la plus intéressante; mais n'est-ce pas trop dire que de l'appeler, à certain moment, l'homme le plus recherché de son époque?

Ne siérait-il pas de jeter un voile discret sur ses vers et ses tragédies, dont les lectures pouvaient obtenir, comme celles de M. Viennet, un succès de salon, mais qui, au théâtre, auraient asphyxié d'ennui le vrai public? Toujours l'esprit et le langage de convention et de coterie. Un quart de siècle à peine s'est écoulé depuis la mort de J.-J. Ampère, et, de cet homme tant prôné dans les bureaux de *Revues*, les salons de la rive gauche et les académies, il ne reste pas une page. Puisque je suis sur le chapitre d'Ampère, je tombe en arrêt devant cette phrase : « Lorsqu'Ampère perdit sa femme, madame Mohl lui écrivit, etc., etc.. »

M. O'Meara doit être mieux informé que moi. Pourtant, est-il bien sûr qu'Ampère ait perdu sa femme? Pour perdre sa femme il faut commencer par l'avoir, et jamais, jamais, je n'avais entendu dire qu'Ampère fût marié. Qu'aurait-il fait d'une épouse? où l'aurait-il mise? A moins qu'elle ne fût impalpable et invisible, quelle place lui eût-il donnée dans sa vie? Quand il ne voyageait pas, je le vois tour à tour chez madame Récamier, à poste fixe; chez madame Mohl, chez les Tocqueville, où il a sa chambre; chez madame Cheuvreux, qui le recueille après la mort des Tocqueville. Si vraiment Ampère était marié, il faut croire que sa femme n'existait que de minuit à six heures du matin. Au fait, ce sont là les véritables heures conjugales.

M. O'Meara parle, à tout propos, des lettres de

félicitations que madame Molh écrivait à madame Schérer au sujet de tel ou tel article de son mari. Comment n'at-il pas profité de l'occasion pour constater qu'elle avait là un singulier goût, et qu'il n'y a pas, dans la République des lettres, un écrivain plus ennuyeux, plus lourd, plus sec, plus creux, plus indigeste, que le jeune Edmond Scherer?

Je lis, page 198 : « Quand *la fièvre verte, la soif d'endosser* l'habit à palmes vertes des Immortels s'emparait d'un de ses amis... » — Oh! oh! je me trouve ici en pays de connaissance, et je dois demander pardon à M. O'Meara de l'avoir copié en janvier 1864; sauf que je ne crois pas avoir écrit: « La soif d'endosser un habit ». Ce français m'aurait paru un peu altéré.

Je vais chercher à M. O'Meara une autre querelle, assez bizarre sous ma plume. Il est probablement le fils ou le petit-fils du docteur O'Meara, qui accompagna à Sainte-Hélène Napoléon Bonaparte, et témoigna au captif de l'Angleterre de si nobles, de si courageuses sympathies, qu'il encourut la disgrâce du gouvernement britannique. Or, madame Mohl, qui était décidément une spirituelle, amusante et généreuse *toquée*, comptait parmi ses *toquades* une haine grotesque contre Napoléon III qu'elle appelait « *Celui-ci* ». Eh bien, il me semble que M. O'Meara aurait pu prendre franchement parti pour l'Empereur; d'autant plus que les deux ou trois épisodes qu'il raconte et où Napoléon III est mêlé, sont tous à l'avantage du tyran. Exemples : M. de Montalembert, à la

suite d'une brochure intitulée : *Un débat sur l'Inde*, est condamné à trois mois de prison et trois mille francs d'amende pour excitation à la haine du gouvernement impérial. Il tient à être martyr, et il se présente, le lendemain, à la prison ; débat entre le geôlier qui n'a pas d'ordres et le condamné qui n'a pas de billet d'écrou. M. O'Meara ajoute : « M. de Montalembert n'avait plus qu'à s'en aller. L'histoire, connue dans tout Paris le lendemain, mit tous les rieurs de son côté... »

Eh bien, là, franchement, tant pis pour les rieurs ! Le rôle de M. de Montalembert, renouvelé d'ailleurs de M. Dufaure après *le Crime de décembre*, n'était et ne pouvait être que parfaitement honorable ; mais le beau rôle fut pour l'Empereur. Il ne voulut pas qu'il fût dit que le catholique éloquent, l'admirable écrivain qui figurait, malgré tout et malgré lui-même, parmi les illustrations de son règne, était traité comme un délinquant vulgaire. Au surplus, je me souviens très nettement de cet épisode. Montalembert et ses amis furent plus désappointés que contents. Donc Napoléon III pouvait marquer un point. Louis-Philippe n'avait pas eu le même scrupule à l'égard de Chateaubriand.

J'en dirai autant du chapitre où nous voyons la fille du roi de Wurtemberg, la princesse Sophie, reine de Hollande, logée aux Tuileries, engagée par l'Empereur à accepter l'invitation et le homard, sauce

mayonnaise, de madame Mohl, dont il connaissait les sentiments d'impérialophobie. Et avec quelle courtoisie souveraine! — « Vous n'êtes pas chez moi; vous êtes chez vous; je vous demande comme une faveur d'aller chez madame Mohl. »

Convives : MM. Thiers, Barthélemy Saint Hilaire, Mignet, Jules Simon, Prevost-Paradol et Léopold Ranke.

L'Empereur prie la Reine d'inviter à son tour madame Mohl et ses amis à déjeuner aux Tuileries. « Ils ne viendraient pas chez moi, dit-il, mais ils n'ont pas de raisons pour ne pas venir chez vous. » — Ils en avaient apparemment; car personne n'accepta l'invitation.

S'ils avaient accepté, et si j'avais été à la place du cuisinier impérial, j'aurais mis dans le potage, non pas, grand Dieu! le poison des Borgia, mais une forte dose de magnésie, car vraiment tous ces beaux esprits auraient eu besoin d'être purgés.

Encore un détail qui prouve à quel point cette tête de linotte était mal équilibrée : « George Sand! disait madame Mohl; pauvre femme! Je doute qu'elle ait jamais connu un homme *avec lequel j'aurais consenti à causer* pendant une heure. Il est douloureux de penser qu'une femme aussi *distinguée* a eu assez peu de *tact* pour vivre avec de pareils bohèmes. »

Je ne suis pas bohème et je n'ai pas ménagé madame Sand; mais j'avoue que je donnerais trois Fauriel pour un Sandeau, quatre Ballanche pour un Sainte-Beuve, six Ampère pour un Chopin, dix Loménie

pour un Dumas fils, douze Mignet pour un Eugène Delacroix, un nombre infini de Barthélemy Saint-Hilaire pour un Alfred de Musset, — et je croirais faire un bon marché.

Je finis par où j'ai commencé, par la séance de réception du Père Lacordaire. En constatant la supériorité de M. Guizot, M. O'Meara aurait dû rappeler que déjà le Père Lacordaire n'était plus que l'ombre de lui-même; qu'il souffrait horriblement de la maladie qui allait nous l'enlever. Mais ce qui est excellent dans son livre, c'est qu'on y devine, çà et là, le sentiment religieux; le regret que madame Mohl, qui avait la charité, n'eût pas la foi; que toutes ses pensées aient tendu vers un but unique, — avoir un salon, — qui préparait à sa vieillesse l'abandon, la tristesse, l'isolement et le vide; qu'elle ait, en somme, manqué la vraie destinée de la femme: se marier *en temps utile;* avoir des enfants; en faire des chrétiens, et prier le bon Dieu.

XAVIER DE MÉRODE

Par Mgr Besson, évêque de Nîmes.

Il est facile de s'expliquer l'irrésistible attrait qu'ont exercé sur Mgr l'évêque de Nîmes la vie, l'œuvre, la physionomie de Mgr Xavier de Mérode. Nous ne connaissons pas, dans le clergé et l'épiscopat contemporains, d'existence mieux remplie, d'œuvre plus féconde, de physionomie plus originale. Que de contrastes! Et, dans ces contrastes, quelle harmonie! Tour à tour écolier turbulent, espiègle et mutin, soldat intrépide, prêtre passionnément dévoué à la Papauté et à l'Église, conservant, dans son nouvel état, des habitudes militantes, évêque, portant sa mitre comme un shako ou un képi; ministre, déployant dans ses fonctions à demi sacerdotales, à demi séculières, une intelligence et une activité extraordinaires; tenant à la Belgique par sa naissance, à la France par sa famille maternelle et par son illustre beau-frère, le comte de Montalembert, à Rome par sa tendre et filiale affection

pour Pie IX; associé par la reconnaissance et l'admiration des catholiques aux beaux noms, aux souvenirs héroïques de Lamoricière, de Pimodan, de Corcelle, de Charette, d'Albiousse, de Montravel, de Becdelièvre; digne et capable de faire passer d'un extrême à l'autre, dans l'estime des hommes de guerre, le titre, désormais glorieux entre tous, de SOLDAT DU PAPE.

Est-ce tout? Pas encore. Je signale, au milieu de ces harmonieuses dissonances, un détail qui n'a peut-être pas été assez remarqué. Pie IX, de sainte mémoire, n'a pas eu de serviteur plus fidèle, d'ami plus cher, de ministre plus énergique que Xavier de Mérode; — et cependant Pie IX personnifie aux yeux de l'immense majorité des chrétiens la résistance aux idées modernes, le plus complet refus de concessions à l'esprit révolutionnaire, le parti le plus hostile au libéralisme catholique, le type, en un mot, de l'absolutisme dans la douceur; tandis que Xavier de Mérode se rattache par mille liens à la révolution de 1830 en Belgique, que l'on qualifia, dans le temps, d'*ébullition d'eau bénite*, aux chefs les plus célèbres et les plus éloquents du catholicisme libéral. S'il était permis de traiter légèrement des sujets aussi graves et des personnages aussi vénérables, je dirais qu'il eut, lui aussi, son *indépendance belge*, bien différente, heureusement, du journal de ce nom, que je crois fort peu catholique.

Ne vous semble-t-il pas que ces nuances rendent encore plus touchante l'intime union de ces deux

belles âmes dans un même sentiment de foi et de dévouement à l'Église? Ce n'est pas l'exacte conformité des opinions sur des questions secondaires qui cimente les meilleures et les plus solides amitiés; c'est la pureté, la droiture des intentions; c'est la confiance, cette sensitive du cœur, cette fleur délicate dout l'amitié est la tige; c'est la certitude, chez l'un des deux amis, que l'autre partage tous ses vœux, toutes ses pensées, et travaille avec autant de zèle que lui, à une œuvre commune. C'est ainsi, j'en suis sûr, que Mgr Besson a compris la noble tâche qui vient de lui donner un nouveau titre à notre admiration et à notre gratitude. Rarement on a pu saluer un plus parfait accord entre un écrivain et son sujet, entre un livre et son héros. Le magnifique talent de Mgr l'évêque de Nîmes, talent viril et franc, plein de verve et de verdeur, s'ajustait si naturellement aux vertus et aux qualités particulières de Xavier de Mérode, que l'on se demande lequel des deux était le plus nécessaire à l'autre; à peu près comme ces ménages si étroitement unis, que, après avoir dit des deux époux cette phrase banale: « Ils étaient faits l'un pour l'autre, » — on finit par ne plus les distinguer. Même je ne suis pas bien certain que les vivacités du ministre des armes, ses allures guerroyantes, ses boutades, les bourrasques de son humeur, n'aient pas été pour son historien une séduction de plus.

Cette séduction, il la communique à ses lecteurs;

bien des ouvrages profanes sont moins entraînants que celui-là. Quel charme dans ces premiers chapitres, qui nous content la naissance, l'enfance et l'adolescence du jeune prédestiné! Cette illustre famille de Mérode nous y apparaît comme à demi française, puisque, à chaque génération, nous la voyons s'inscrire sur le livre d'or de notre noblesse, puisque les départements de la Haute-Saône et du Doubs ont presque le droit de la réclamer. Le chef de la famille de Xavier, au moment où s'ouvre le récit, est le vieux marquis de Grammont. Il a tour à tour marié ses deux filles, Rosalie et Philippine, au comte Félix de Mérode. Son fils aîné a épousé mademoiselle de Crillon. Le comte Félix, pour ne pas être en reste avec la France, marie une de ses filles au marquis de Wignacourt, l'autre à notre cher et immortel Montalembert. L'aîné de ses fils, Werner, né en France, profite de cette circonstance pour exercer ses droits de citoyen français et se faire élire député. Si nous remontions plus haut, quels beaux noms! Les Noailles, les cinq filles du duc d'Ayen que l'on peut hardiment qualifier d'angéliques. *Sono tutte sante!* Ici pourtant, je reviens à mes taquineries habituelles. Une de ces filles du duc d'Ayen avait épousé le marquis de la Fayette. Elle aima passionément son mari, et elle eut bien raison ; il est toujours bon, ne serait-ce que pour l'exemple, qu'une femme aime passionnément son mari. Mais nous, qui n'avons pas les mêmes motifs, nous avons le droit de dire : Au milieu de ce groupe de saintes et de saints, La Fayette nous fait l'effet du

Diable dans un bénitier. Le bénitier n'y perd rien de ses vertus; mais le Diable n'y perd rien de ses maléfices. Nos époques révolutionnaires ont produit des gentilhommes plus vils que La Fayette; elles n'en ont pas produit de plus coupable. On peut, à la rigueur, lui pardonner le déplorable rôle qu'il joua à l'aurore sanglante des *immortels principes*. Il avait rapporté de sa campagne américaine un ballot d'illusions libérales dont il trouva immédiatement le débit. Il ne sut pas faire de distinction entre les droits d'un peuple luttant contre la domination étrangère et les torts d'un pays s'insurgeant contre une Royauté prête à lui donner ce qu'il demandait. Mais que dire d'un vieillard qui devrait être instruit et corrigé par l'expérience, et qui, au moment où la France, échappée aux serres de l'aigle impériale, aux étreintes de l'invasion, a surtout, comme un convalescent, besoin de repos, se remet, sinon à conspirer ouvertement, — ce qui serait plus noble, — au moins à encourager sous main les conspirateurs, sauf à les lâcher et à se remiser au château de La Grange, pendant qu'ils expient leurs complots? La circonstance atténuante, c'est que La Fayette, au fond, était un imbécile.

Ceci n'est qu'un infiniment petit ou plutôt un hors-d'œuvre dans un récit qui n'a rien à démêler avec le *Héros des Deux Mondes;* mais j'y vois une occasion de vous faire remarquer, dans cette famille bénie de Dieu, dans ce château de Villersexel, dont la guerre de 1870 fit, hélas! une ruine, l'alliance séduisante et

dangereuse d'idées qui ne peuvent plus aujourd'hui nous apparaître que comme d'implacables ennemies. Dans une lettre ravissante, inspirée à Montalembert par les chrétiennes délices de la lune de miel, — d'un miel cueilli sur le Thabor plus encore que sur l'Hymète, nous lisons : « M. de Grammont, âgé de soixante et dix ans, a conservé toute la grâce exquise de l'ancien régime, au milieu de son attachement fidèle aux idées de 1789, qui en a fait le digne beau-frère du général de La Fayette... » Ailleurs, il est question du libéralisme ferme et constant de ce vieux et charmant marquis de Grammont, dont le fils, marié à mademoiselle de Crillon, fut, en 1848, député républicain de la Haute-Saône. J'eus, à cette époque, l'honneur de l'entrevoir, et je me souviens de la douloureuse impression que me causèrent ses intimités forcées avec ses collègues, portés sur la même liste, affreux petits bourgeois de Vesoul, de Gray ou de Lure, qui certes n'admettaient pas comme lui la République de février, bienfaitrice de la religion catholique. Le malheureux Gustave Chaudey, dont j'étais alors l'ami, me chargea d'appeler, de sa part, sur le terrain un de ces messieurs, et je n'ai jamais oublié la bravoure chevaleresque et héroïque avec laquelle ce citoyen refusa carrément de se battre.

Mgr Besson explique admirablement, par l'extrême pureté de ces âmes d'élite, une alliance qui, maintenue sur les hauteurs, peut être considérée comme le beau, idéal en fait de religion et de politique, mais

qui, descendue de quelques degrés, risque de faire des plus respectables hommes de bien les dupes et les victimes des plus abominables mécréants. Quoi qu'il en soit, c'est sous ces balsamiques influences que naquit et grandit Xavier de Mérode. Je parlais tout à l'heure du Diable dans un bénitier. On put croire un moment que le jeune Xavier, dans cet intérieur où tout respirait la piété, la charité, la béatitude et la paix, serait une sorte de diablotin, ou du moins de lutin, déconcertant par ses espiègleries et ses saillies prime-sautières ce concours de prières et de bonnes œuvres. Son biographe nous raconte avec esprit et bonne humeur quelques-unes de ses escapades. Xavier jetait sa gourme; il y en a de plusieurs espèces. Il y a celle du jeune homme dominé par ses passions et ses sens, qui, plus tard, même rentré dans le rang, garde de ses fautes pardonnées et de ses amours éphémères le je ne sais quoi qui distingue la conversion de l'innocence. Telle ne fut pas celle de Xavier de Mérode. Son ange gardien n'eut pas à se voiler de ses ailes. Mgr l'évêque de Nîmes décrit excellemment cette *acidité* de fruit vert, qui n'aura besoin que de mûrir pour devenir exquis. Je me trompe; même mûri et sanctifié, le ministre de Pie IX aura encore ses légers accès de brusquerie. Pie IX ne les ressentira que tout juste pour avoir plus de plaisir à pardonner et à chérir le délinquant. Mais le général de Goyon, plus temporel et surtout moins spirituel que le Pape, se fâchera tout rouge, et, par parenthèse, il ne jouera pas le beau rôle.

Faute d'espace, je suis obligé de glisser sur les pages si intéressantes où Mgr Besson nous rappelle les premières hésitations de Xavier sur le choix d'une carrière. Son illustre beau-frère, son oracle, Charles de Montalembert, le détournait du mariage sous prétexte que ce serait une honte pour un Mérode d'avoir besoin de se marier pour échapper aux tentations charnelles ; survint la vocation militaire, vocation provisoire, prélude d'une vocation plus haute qui, grâce aux circonstances et au caractère du soldat changé en prêtre, parut continuer plutôt que démentir sa première carrière. Admirons, pendant ces années préliminaires, Xavier de Mérode en Afrique, au service de la France, son intrépidité devant nos ennemis les Arabes, et devant cet autre ennemi, redoutable et invisible, qu'on appelle le respect humain.

Il faut avoir une triple dose de courage pour risquer d'être traité de lâche, quand on porte l'uniforme. Mais, sous l'uniforme, Xavier était déjà animé de cette foi vive, ardente, imperturbable, qui allait bientôt l'enrôler sous un autre drapeau et qui lui interdisait le duel. Ses camarades furent bien forcés de se rendre à l'évidence « lorsqu'ils virent comment il savait se comporter sous les balles arabes ». Récemment, nous avons vu un écrivain catholique, que je n'ai pas besoin de nommer, mais qui ferait bien de mettre plus de proportion entre ses satires et ses éloges, entre ses victimes et ses idoles, en juger autrement, accepter deux duels et se conduire en brave.

Il est vrai que les juifs, comme chacun sait, ne sont pas des Arabes.

J'ai hâte d'arriver aux grandes pages de cette belle et sainte vie. Mgr l'évêque de Nîmes devient encore plus persuasif et plus éloquent, à mesure que son héros — oui, son héros! — se fait une plus large place dans l'affection de Pie IX et les affaires de Rome. Xavier de Mérode, enrégimenté dans la milice sacrée, parvient fort vite au diaconat, puis à la prêtrise. Au moment où il se préparait à repartir pour la Belgique, afin de se mettre à la disposition de son archevêque, le Pape lui dit : « Je vous garde ici, et je vous nomme mon Camérier secret participant.,. Allez mettre vos bas violets. »

Nous touchons aux années d'épreuve.

La guerrre d'Italie coupe en deux le second Empire. Avant, des illusions qui permettent à la majorité des évêques et du clergé de se rallier à Napoléon III et d'oublier la lettre à Edgard Ney; une alliance entre le prêtre et le soldat, également célébrée par les écrivains militaires et par les journalistes catholiques. Nos religieux, bravant le choléra en Crimée, et chevauchant sur des canons pour aller secourir les blessés et consoler les mourants. Des velléités de grandeur et de gloire, qui n'en sont que le simulacre ou la réminiscence, mais qui donnent le change aux hommes de bonne volonté et aux courtisans du fait accompli; quelque chose comme les transparents d'un feu d'artifice, où brillent les noms d'Arcole, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, prêts à disparaître dans

les ténèbres, à la dernière fusée ; — ou bien, si vous l'aimez mieux, quelque chose comme une vaste toile de fond sur laquelle passeraient, dans une représentation théâtrale, les ombres des héros, servant de cortège à Napoléon le Grand. Puisque je viens de parler de théâtre, je dirai volontiers que cette revanche napoléonienne ressembla à ces *reprises* que l'on risque en été, et qui tombent, parce que les rôles, primitivement joués par des acteurs de premier ordre, sont confiés à des doublures.

Napoléon III, craignant les récidives des mystérieux complices d'Orsini, déclare la guerre à l'Autriche. Aussitôt, tout s'assombrit, s'exacerbe et s'envenime ; de stériles victoires présagent d'écrasantes défaites. Les soleils de Magenta et de Solférino ont ces rayons lourds et étouffants qui annoncent un orage pour le soir. La France, qui, en 1856, avait reconquis le premier rang en Europe, subit une déchéance morale, une première humiliation : celle de voir son programme officiel dépassé, débordé — j'allais dire bafoué par le peuple à qui elle vient de sacrifier ses soldats et son argent. C'est à peine si l'on peut comppter quelques tours de cadran entre les mensongères explosions de reconnaissance et les preuves visibles d'ingratitude. A dater de cette heure néfaste, on dirait que le bonnet rouge du prince Napoléon déteint sur la couronne de son cousin. Nous ne sommes plus à Paris ou à Rome, mais à Byzance. L'empereur, les ministres, la diplomatie, l'armée même, procèdent par équivoques, par sous-entendus, par subterfuges.

Napoléon III prend dans les petits coins Cavour et Cialdini, et leur chuchote à l'oreille ce qu'il n'ose pas dire. Une série d'ordres et de contre-ordres signale, à l'égard du Saint-Siège, des alternatives de protection dérisoire et de réel abandon. Dès lors, Pie IX comprend qu'il n'a plus d'autre appui que lui-même et le dévouement des catholiques. Voilà Xavier de Mérode dans son élément, dans les conditions mêmes de son génie, de son caractère, de sa double vocation, de ses aptitudes. Très peu de pourparlers diplomatiques, — à quoi bon? — une activité prodigieuse dans l'organisation de la défense. Notre siècle, déshabitué du sens de la vraie grandeur, infecté d'égoïsme et de bassesse démocratiques, n'a pas eu de plus beau spectacle que l'enrôlement de Lamoricière par Xavier de Mérode. Le plus illustre de nos généraux africains avait passé par quelques-unes des erreurs de son temps. Il avait même, s'il faut en croire M. Maxime Du Camp, côtoyé le saint-simonisme. Après le 24 février, il avait cru un moment être républicain. Mais la police de César, le réveillant en sursaut dans la nuit du 2 décembre, réveilla en même temps sa conscience, ses instincts de chrétien, les croyances de son berceau, les traditions de sa famille. Cette nouvelle preuve de l'injustice des hommes et du néant de la gloire humaine fit dans sa grande âme un vide que Dieu seul put remplir.

Il faut lire et relire, dans le beau livre de Mgr l'évêque de Nîmes, ces chapitres où l'historien se tient constamment à la hauteur de l'histoire. Castelfidardo,

où les troupes pontificales, héroïques, résolues au sacrifice, ne succombent qu'à l'énorme supériorité du nombre, marque le point culminant de cet inoubliable épisode :

« Le marquis de Pimodan, succombant sous ses trois blessures, criait aux zouaves : « Laissez-moi » mourir, allez faire votre devoir! » — « Vive la » France! Vive l'Ardèche ! » disait Montravel en mourant à côté. Chalus disait avec la contriction d'un héros : « J'ai offensé Dieu; mais j'ai versé mon sang » pour sa gloire; Dieu me fera miséricorde. » — Ailleurs, c'est Nanteuil, qui s'embourbe dans un marais, mais à qui il faut, pour le clouer à terre, quatre balles et deux coups de baïonnette. Des adolescents meurent à côté des hommes mûrs; ils étaient mûrs pour le ciel. Beccary tombe à dix-sept ans; d'Héliand, a dix-huit; du Manoir, à dix-neuf. Ils tombaient, les yeux tournés vers l'église de Lorette... Ces trépas héroïques commencèrent l'histoire des zouaves; ils étaient trois cents, et trois mois leur avaient suffi pour apprendre leur métier. Le soir de Castelfidardo, il ne restait plus que cent six hommes debout, avec Becdelièvre et Charette. »

Il faudrait citer le chapitre entier, ou plutôt tout le volume y passerait. Si j'ai pu dire que, dans la fatale guerre d'Italie, les victoires avaient été plus funestes que des défaites, j'ajoute, avec Mgr Besson,

que Castelfidardo fut une défaite triomphale à l'envi des plus belles victoires.

Mentana fut la revanche de Castelfidardo; mais déjà, — humainement parlant, comme disait alors Louis Veuillot, — la partie était perdue. Pour la soutenir, pour la gagner, il eût fallu, au grand soleil, l'appui de la France. « Or, nous dit l'éloquent biographe de Xavier de Mérode, plusieurs des guides de Lamoricière, faits prisonniers à Castelfidardo, s'étonnaient devant Cialdini d'avoir été ainsi abandonnés par la France. — « La France! répondit » en souriant le général piémontais; mais elle est avec » nous, et ce que nous faisons se fait avec la permis- » sion de votre Empereur. »

Pourtant, ne l'accablons pas trop, ce pauvre Empereur, sacré par le malheur, et ne jetons pas la pierre à cet infortuné prince, qui en est mort. Habitué — je crois l'avoir déjà dit, — à vivre dans un rêve, il l'arrangeait à sa façon, et il ne lui avait pas d'abord paru impossible de concilier les droits du Saint-Siège et l'honneur de le protéger avec un autre honneur plus décevant et plus dangereux : celui d'être salué comme le libérateur d'un peuple, orgueilleux de son passé et frémissant sous le joug de l'Autriche. Il oubliait ou s'efforçait d'oublier que ce rêve serait vite dissipé par deux ennemis : ses propres antécédents, et la Révolution, toujours prête à protester par des cris de haine et des violences meurtrières contre l'idée illusoire de faire accorder la prépondérance papale avec l'émancipation de

l'Italie. Ce n'est pas pour rien que la plus ténébreuse, la plus agressive des sociétés secrètes avait été surnommée *Carbonarisme*. Les traces de ce charbon symbolique sont aussi ineffaçables que les taches de sang sur la blanche main de lady Macbeth. Napoléon III, d'ailleurs, était obsédé d'une pensée chagrine. Très favorable, ainsi que l'impératrice, sinon au principe, du moins au sentiment légitimiste, il lui était pénible de songer que ces héroïques zouaves et leurs familles lui étaient hostiles et faisaient des vœux pour une légitimité de meilleur aloi que la sienne. Les visionnaires ont parfois le don de prophétie. Il se disait peut-être que cette opposition ardente, railleuse, implacable, n'aboutirait, encore cette fois, qu'à une déception nouvelle, et que ce n'était pas la peine de tant le taquiner ou le maudire, pour arriver, après des calamités effroyables, à le remplacer par M. Thiers — en attendant pire. Sa politique a prouvé qu'il n'était pas sorcier. Cette pensée, s'il l'a eue, prouverait que, de temps à autre, il pouvait être prophète.

Je finis par une remarque qui s'accordera, j'en suis sûr, avec le sentiment intime de mon éloquent évêque. On a beaucoup parlé des secrètes révoltes de Montalembert, de ses bouffées de mauvaise humeur contre le prétendu absolutisme de Pie IX, contre le *Syllabus*, et, *in extremis,* contre la définition du dogme de l'infaillibilité. S'il fallait croire à ces exagérations malveillantes, comment expliquer la fra-

ternelle tendresse de l'incomparable auteur des *Moines d'Occident* pour M. Xavier de Mérode, le serviteur le plus passionné, l'ami le plus fidèle, le confident préféré, l'*alter ego* de Pie IX. Je crois que l'on prend trop légèrement l'aspérité des caractères pour la déviation des doctrines. Ni Xavier de Mérode, ni Charles de Montalembert n'étaient coulés dans le moule où se façonnent et s'assouplissent les courtisans. Il fallait que leur foi fût bien puissante et la vérité bien surnaturelle, pour que ces âmes si peu obséquieuses fussent si obéissantes. Pour nous en tenir à cette définition du dogme de l'infaillibilité qui souleva des orages, je me trompe peut-être, mais il me semble que cette unanimité d'obéissance finale, arrivant, en temps utile, après quelques hésitations ou quelques résistances provisoires, est préférable à une soumission compacte, à une adhésion en masse, qui aurait eu trop l'air d'être concertée d'avance, comme un cérémonial ou une formalité. Ici, je verrais un mot d'ordre. Là, je vois la Grâce divine. Elle seule peut forcer de s'incliner devant cette sainte faiblesse d'un vieillard désarmé ceux qui resteraient debout devant toutes les puissances de la terre. « Le Pape est notre père, disait Montalembert avant de mourir, aussi bien que notre guide ; nous devons l'aimer et lui obéir. » — « Xavier de Mérode se rangea d'abord du côté de la minorité du Concile : « Que voulez-vous? disait Pie IX ; Mérode est fait » comme cela. Si j'étais opposé à la définition, il la » demanderait. » — Les deux âmes-sœurs ne s'enten-

dirent que mieux, lorsque ce rebelle d'un jour, ce récalcitrant d'une quinzaine tomba, les larmes aux yeux, dans les bras du Souverain Pontife, en lui disant : « Tout ce que vous voulez, je le veux ; tout » ce que vous faites ne peut tourner qu'à la gloire de » Dieu et de l'Église ! »

En même temps que cette admirable *Vie de Xavier de Mérode*, notre infatigable évêque publie celle de Mgr Paulinier, archevêque de Besançon. Ce livre mérite mieux qu'un *Post-Scriptum*, quoique le *Post-Scriptum*, à ce qu'on prétend, dise plus en quelques mots que des épîtres de huit pages. En attendant, je voudrais trouver un éloge digne du sujet et de l'auteur ; mais quel éloge serait préférable à cet ensemble de discours, de livres, d'œuvres infatigables, qui, dans un temps plus heureux, aurait fait de Mgr Besson un académicien et un cardinal ?

LA RENAISSANCE RELIGIEUSE

EN FRANCE

Par M. Léon Lefébure.

Je suppose que vous avez, comme moi, un très mauvais caractère, et que, comme moi, vous *jouissez* d'une santé pitoyable. Vous sortez d'une crise de nerfs ou d'un accès de fièvre, avec une figure de déterré. Survient un officieux, qui vous dit d'un air triomphant : « Parbleu, mon cher! souffrez que je vous félicite! Vous avez une mine superbe; vous vivrez cent ans, comme M. Chevreul! » Votre premier mouvement est d'envoyer cet optimiste à tous les diables. Puis, vous vous ravisez et vous vous dites : « Au fait, pourquoi pas? Je n'ai pas beaucoup plus d'esprit que Voltaire, qui, se plaignant sans cesse de ses innombrables maladies, a vécu jusqu'à quatre-vingt-quatre ans! »

C'est une impression analogue que j'ai ressentie en lisant l'ouvrage, d'ailleurs excellent, de M. Léon Lefébure. La Renaissance religieuse en France, en 1886! Sous le règne des Freycinet, des Goblet, des Bou-

langer, des Lockroy, du Conseil municipal de la Ville-Lumière et de ses députés! C'est raide! D'autre part, je ne saurais parler de M. Lefébure et de son livre qu'avec la plus respectueuse sympathie. Je vais donc me borner à lui soumettre quelques objections.

Voici son point de départ. — Lorsque le gouvernement a été ou a paru trop favorable à la religion catholique, sa chute a été signalée par un mouvement antireligieux. Lorsque, au contraire, on a pu le croire hostile ou indifférent, et qu'il est tombé (ils tombent tous), le peuple s'est montré plein de déférence pour la religion et ses ministres. Souvenirs résumés surtout dans trois dates : juillet 1830; — février 1848; — 4 septembre 1870.

Prenons garde! Cette idée, s'il fallait l'appliquer dans toute sa rigueur, pourrait nous mener loin. S'il était prouvé que notre malheureux pays ne se rapproche du bon Dieu que lorsque ses maîtres s'en éloignent, et qu'il s'en éloigne dès que ses maîtres s'en rapprochent, la conclusion serait étrange. L'intérêt de la religion dominant tous les autres pour les hommes profondément pénétrés de l'esprit de foi, nous aurions eu à nous réjouir de la révolution de juillet, origine de toutes nos calamités; car la *dévotion* de Charles X servit de prétexte aux attaques du libéralisme, et eut sa part dans le succès final de l'opposition révolutionnaire. M. Lefébure sait, comme nous, que la piété du comte de Chambord ne s'est pas un moment démentie. Il sait que, en 1871 et 1873, tous les catholiques formaient des vœux, élevaient

vers le ciel d'ardentes prières pour obtenir le rétablissement de la monarchie légitime. Ces catholiques faisaient donc fausse route? Nous devons donc nous féliciter qu'ils n'aient pas été exaucés, puisque, après quinze ans de règne, nous aurions aujourd'hui une France d'autant plus impie que la Royauté serait plus pieuse? N'insistons pas.

On abuse du contraste des manifestations antichrétiennes qui suivirent les journées de juillet et des signes de respect que la population de Paris prodigua à nos sacrements et à notre clergé après la révolution de février. Cette légende a été fort exagérée, et demanderait d'ailleurs explication. En 1830, le principe d'insurrection et de révolte triomphait de l'esprit d'autorité; il rentrait en possession de ses prérogatives, dont la plus chère à ses adeptes était la rupture avec l'Église, le retour à la tradition voltairienne, le plaisir sauvage d'insulter les soutanes, d'abattre les croix, de brûler tout ce que l'esprit d'autorité nous avait appris à adorer. Le changement était complet, absolu, ou, comme on dirait aujourd'hui, radical. Eut-il assez de durée pour laisser une trace profonde dans l'histoire contemporaine? Je ne le crois pas. L'abominable épisode de Saint-Germain-l'Auxerrois et du sac de l'archevêché fut plutôt politique qu'antireligieux. L'armée de l'émeute, toujours en éveil, et à laquelle ses meneurs font croire ce qu'ils veulent, profita d'une démonstration imprudente, d'un semblant de complot légitimiste (on disait *car-*

liste en 1831), pour se livrer à ses instincts de destruction, à ses fureurs habituelles. Maintenant, consultez les dates : les pavés des barricades n'étaient pas encore remis en place, que déjà les catholiques s'affirmaient librement par la fondation de *l'Avenir*, salué à son début par toute la France chrétienne, et dont les tendances dangereuses n'apparurent que plus tard. C'est sous la Restauration, sous l'influence du principe d'autorité, qu'avaient grandi les futurs défenseurs de la religion, et que leur vocation s'était décidée. Il me suffiira de nommer Lamennais, qui n'avait pas encore démérité de l'Église, Cazalès, de Carné, de Champagny, Lacordaire, Ozanam, le P. de Ravignan, et déjà en rang, quoiqu'un peu plus jeunes, le comte de Montalembert et le comte de Falloux. Voyons ! en conscience, croyez-vous que, si Charles X n'avait pas signé les Ordonnances, s'il était resté sur le trône avec un ministère centre droit, apostillé par le sage Royer-Collard, les hommes illustres, éloquents ou dévoués que je viens de nommer auraient changé de langage, dirigé dans un autre sens leurs études et leur polémique, qu'ils auraient mis un éteignoir sur leur belle flamme catholique? Certes, le caractère et le génie de Montalembert étaient essentiellement indépendants. Son alliance avec la famille de Mérode le disposait à accepter toutes les conditions du catholicisme libéral ; mais je craindrais de faire injure à sa pure et noble mémoire, si je supposais un moment qu'il eût cessé d être Montalembert parce qu'il aurait écrit ou parlé sous le

Roi très chrétien et parce que sa religion aurait été qualifiée de *Religion de l'État*. Quant à *l'abbé* de Ravignan, à *l'abbé* Dupanloup, à MM. de Falloux, de Cazalès, de Carné, de Champagny, ils étaient tout à fait des hommes de la Restauration, et l'on aurait bien étonné l'éminent auteur de l'*Histoire de saint Pie V*, si on lui avait dit que la révolution de 1830 s'accordait avec ses croyances religieuses. En somme, l'intervalle entre cette révolution et le réveil de la jeunesse catholique a été trop imperceptible pour qu'il soit permis de les séparer en deux phases bien distinctes : ici la religion officielle, la piété de convention, l'hypocrisie adoptée comme moyen de parvenir, la tiédeur ou la somnolence des âmes ; là, le foyer de l'héroïsme chrétien, la foi ranimée par la lutte, fortifiée par l'indépendance absolue des consciences et par l'innocent plaisir d'être d'un autre avis que le gouvernement.

Je ne voudrais pas pousser trop loin mon goût pour l'histoire conjecturale ; pourtant, comment ne pas se plaire aux conjectures, quand les réalités sont si cruelles et si misérables? Si l'on m'accorde que la rupture de Lamennais a produit un effet désastreux, consterné les fidèles, jeté le désordre parmi les défenseurs de l'Église, amené un moment d'hésitation chez les disciples et les collaborateurs du fondateur de *l'Avenir*, j'ajouterai que, très probablement, si la branche aînée des Bourbons était restée sur le trône, le terrible réfractaire, n'ayant pas de prétexte pour un conflit avec la Cour de Rome, aurait sauvé au

moins les apparences jusqu'à la fin de son orageuse carrière. Je sais bien que l'air de la servitude est malsain ; mais d'abord il n'y avait pas de servitude. Ensuite, croit-on que l'air d'une liberté mal acquise, révolutionnaire et démocratique, ne soit pas propre à égarer les intelligences nées avec l'instinct de résistance et de révolte, à les faire verser du côté où elles penchent? Allons plus loin : pour juger de l'état d'une société dans ses rapports avec la religion, regardez-vous les cimes? — Et, par ce mot, je n'entends pas les privilégiés de la naissance et de la fortune, mais les sommités intellectuelles. La Restauration, en disparaissant, nous a légué trois grands poètes : Lamartine, Victor Hugo et Alfred de Vigny. (Musset est de date ultérieure.) Tous trois étaient catholiques, la veille des *glorieuses journées*. Qu'étaient-ils, vingt ans après? Qu'en avait fait l'*influenza*, plus fatale que la crainte de déplaire à un roi, à une princesse, à un ministre ou à un archevêque, si on ne va pas à la messe? Abaisserez-vous vos regards vers les classes inférieures, vers les déshérités, les petits et les pauvres? Oh ! ici, je suis plus sûr de mon fait. C'est pour eux surtout que Jésus-Christ est descendu sur la terre. C'est pour les consoler par de divines espérances que l'Évangile s'est propagé à travers le monde. Lui-même, le Dieu fait homme, n'a voulu nous apparaître que sous la sainte livrée de la pauvreté, et ceux qui l'ont aimé avec l'exaltation des grandes âmes ont aspiré à être pauvres comme lui. Le Ciel ne fait pas de distinction entre le plus brillant millionnaire et le

plus humble indigent, et, s'il en faisait, ce serait au profit de celui-ci.

Eh! bien, voici plus de soixante ans que je vis au milieu de laboureurs et de paysans. Je sais ce qui se passe parmi les ouvriers des villes voisines. J'ai pu, à chaque révolution, constater *de visu* les ravages exercés sur les consciences rustiques, faites de simplicité et d'ignorance. Ils ont commencé dès le lendemain de la Révolution de juillet, et, depuis le 4 septembre, ils sont épouvantables. Tandis que l'esprit d'élite se dit fièrement : « Le gouvernement est hostile à la religion, je vais la pratiquer avec plus de ferveur, »— l'homme du peuple, inculte et grossier, ne voit dans cette attitude du pouvoir qu'un prétexte pour ne plus se gêner, pour n'avoir plus peur de son propriétaire et de son curé, pour lire, — s'il sait lire, — les journaux radicaux à un sou, et pour déserter l'église en l'honneur du cabaret ou du café-chantant. On parle proverbialement de la foi du charbonnier. Hélas! je vois le charbonnier plus noir que jamais; mais je ne vois plus la foi. Or, pour un esprit d'élite, que de centaines d'esprits mal dégrossis, dociles aux mauvais instincts et aux mauvais conseils, ou, ce qui est pire, pervertis par l'enseignement laïque, gangrenés avant d'être éduqués, possédant tout juste assez de savoir pour ne pas se méfier de ce qu'ils savent! M. Léon Lefébure attribue à l'indignation soulevée dans les masses populaires par les expulsions des congrégations religieuses et les odieuses mesures prises par le gouvernement contre le clergé, ce que les

élections du 4 octobre 1885 ont eu, *relativement*, de plus encourageant pour les royalistes. Je crois qu'il se trompe. Ce progrès du pire au mieux (quel mieux !) s'explique par les meurtrières folies de la politique coloniale et les bulletins funèbres de l'expédition du Tonkin ; — de même que les élections monarchiques du 8 février 1871 s'expliquèrent *uniquement* par le désir d'avoir la paix et d'en finir avec les extravagances de la dictature gambettiste.

A présent, souffrez que je me souvienne de M. Josse, et que je dise un mot de notre chère et ingrate littérature. Elle ne peut, vous en convenez, se séparer de la société ; si elle se déprave, c'est que la société se démoralise, et, si la société se démoralise, ce ne peut être qu'au détriment de la religion. Eh bien, cette jeunesse de la Restauration, si tiède, si dépourvue d'élan religieux, tristement disciplinée par la Congrégation et la Grande Aumônerie, elle faisait ses délices des romans de Walter Scott et de Fenimore Cooper. Ses aspirations poétiques n'allaient pas au delà des *Martyrs*, de *René*, du *Dernier des Abencérages*, des *Odes et Ballades*, des *Méditations* et des *Harmonies*. Le *Don Juan* et le *Corsaire* de lord Byron, le *Faust* de Gœthe, marquaient le *nec plus ultra* de ses audaces. Dès les lendemains de 1830, la génération nouvelle ou renouvelée ne trouve plus cette littérature assez appétissante. Sous prétexte d'y mettre du sel, elle y met du poivre, du piment et des épices. La Révolution, doublée de démocratie et de socialis-

me, nous donne George Sand, Stendhal, Balzac, Frédéric Soulié, Eugène Sue. Elle aiguise l'ironie de Musset. Elle révoque *Ivanhoe* et *le Dernier des Mohicans* en faveur des *Mémoires du Diable*, de *Lélia*, d'*Indiana*, du *Père Goriot*, des *Parents pauvres*, des *Mystères de Paris*, de *la Rabouilleuse*, de *Vautrin*, du *Juif errant*. Les talents antérieurs à son triomphe, elle les repétrit et les façonne à son image. Le romantisme cesse d'être libéral pour devenir démocrate et flatteur de la multitude. Hernani passe à l'ennemi et insulte aux Majestés Royales. Notre-Dame de Paris est forcée d'interrompre ses prédications éloquentes pour entendre ce blasphème : « CECI TUERA CELA. » — Les vierges de Verdun et mademoiselle de Sombreuil poussent un cri d'horreur à la vue de Lucrèce Borgia distillant ses poisons. Lamartine lui-même perd le duvet et la fraîcheur des croyances intactes, des leçons maternelles. *Jocelyn* n'a déjà plus la pureté quasi céleste des *Harmonies*. Le *Voyage en Orient* est l'œuvre d'un touriste qui s'égare plutôt que d'un pèlerin qui prie. *La Chute d'un ange* amène un douloureux rapprochement entre l'âme du poète et le titre du poème. Je le demande, est-ce là le caractère d'une renaissance religieuse? Oui, l'on devait se réjouir de voir la chaire chrétienne occupée par d'admirables orateurs, attirer un groupe toujours croissant d'auditeurs attentifs, étonnés d'abord, puis heureux de reconnaître que la vérité pouvait avoir autant de charme que le mensonge. Plus que tout autre, j'ai admiré et aimé ces beaux talents mis au service de la religion, qui de-

meurent, malgré tout, une des plus pures gloires de notre pays et de notre époque, et je ne crois pas me tromper en affirmant que, parmi les vieux invalides, survivants au bataillon sacré, Falloux, Montalembert, Louis Veuillot, Cochin, Lacordaire, Perreyve, Carné, Champagny, etc., etc., — l'ambition la plus haute est de recueillir quelques parcelles de ce précieux héritage. Nous n'avons pas eu de spectacle plus consolant que celui des conférences de Notre-Dame, des stations du Carême, de ces magnifiques communions pascales où le doux et austère visage du R. P. de Ravignan s'illuminait du double rayon d'une foi sublime, partagée entre son trésor et ses conquêtes. Mais enfin, c'était la minorité, presque l'exception. Pour le grand nombre, la liberté s'appelait la Révolution; pour le grand nombre, la Révolution continuait son œuvre dissolvante; si bien que la France de 1847 ne valait pas, en définitive, celle de 1826; que, en 1870, nous étions pires qu'en 1850, et qu'aujourd'hui... oh! ne disons rien d'aujourd'hui, de cet amas de ruines, d'ignominies, de turpitudes, d'insanités, d'impiétés, de bêtises, de ridicules! Remarquez que, en effleurant le littérature, — pour ne pas en perdre l'habitude, — je me suis arrêté au moment où elle se dépravait, où elle n'était pas encore pourrie. Quant à la littérature à la mode de 1886, je n'y touche pas; je craindrais de me salir les mains.

Notre siècle n'a eu, en réalité, qu'une renaissance religieuse, si tant est que ce mot, qui s'applique

à la peinture, à la statuaire, à l'architecture, à la poésie, doive s'appliquer à ce qui ne peut pas périr. Cette renaissance, vous l'avez déjà deviné, ce fut celle où les âmes, tour à tour asservies au joug de la philosophie matérialiste et foudroyées par les crimes et les douleurs de la Révolution, se relevèrent pour aspirer le souffle de la délivrance, pour réagir à la fois contre Voltaire et contre Robespierre, pour avoir quelque chose à croire, à espérer, à aimer, pour obtenir, en priant et en pleurant sur des tombeaux, une autre réponse que celle de l'adieu suprême et du néant. Ainsi que l'a excellemment constaté le comte d'Haussonville, cette renaissance fut toute spontanée, presque clandestine; elle offrit quelques traits de ressemblance avec les mystères de la primitive Église. Elle fut même indépendante du Concordat. Elle devança le génie de Napoléon Bonaparte, qui eut le mérite de la deviner ou de la prévoir, et d'autoriser officiellement à vivre ce qui n'avait pas attendu ses ordres pour renaître. Elle se rencontra avec un autre génie, le *Génie du christianisme*, dont l'illustre auteur, abusé par son immense succès, s'attribua l'honneur d'avoir réveillé le sentiment chrétien, tandis que ce fut, au contraire, ce réveil qui fit le succès du livre. Religiosité, si l'on veut, plutôt que Religion; un je ne sais quoi de superficiel et de vague, — le roman du christianisme plutôt que sa doctrine, — une renaissance qui n'allait pas jusqu'à serrer de près les dogmes et les préceptes de l'Église ; c'est possible; mais aussi, à quels abîmes s'arrachait la

France pour redevenir chrétienne? Quels courants fougueux et sanglants n'avait-il pas fallu remonter pour revenir aux sources de vérité et de vie? Que de chemin à parcourir avant d'arriver de Diderot à Frayssinous! Ce n'était qu'une aurore; mais cette aurore a eu un jour, — et ce jour, — je m'obstine à le croire, — ce fut la Restauration.

On nous dit : Après les journées de juillet, les prêtres furent obligés de se cacher ou de se déguiser. Après la Révolution de février — ici je cède la parole à M. Lefébure : « Il est dificile d'imaginer un contraste plus saisissant, une revanche plus complète. Dans cette même ville, où, dix-huit ans auparavant, la croix était abattue aux acclamations de la foule, à travers les rues de Paris, pleines encore des bruits sinistres de l'insurrection qui vient de nouveau de renverser un trône, les crucifix et les vases sacrés sont portés en triomphe de la chapelle des Tuileries à l'église Saint-Roch, environnés de tous les hommages, par les élèves de la première école de la nation, de l'École polytechnique... Ces mêmes prêtres, qui n'osaient plus se hasarder dans la capitale avec le costume ecclésiastique, sont appelés à bénir les arbres de la liberté. »

J'avoue n'avoir jamais pris au sérieux ces bénédictions. L'eau bénite de démocratie ne vaut pas même l'eau bénite de cour. J'étais à Paris à cette époque, dans les rangs de cette garde nationale qui avait tant

à expier. J'assistai à quelques-unes de ces cérémonies en plein vent, et j'en rapportai une profonde impression de tristesse. Je souffrais pour ces pauvres prêtres, menés, pour ainsi dire, en laisse par de singuliers catholiques qui s'arrêtaient, à chaque instant, chez les marchands de vin, et auxquels se joignaient des gamins, ravis de prendre leur part de ce spectacle original, assez intelligents d'ailleurs et assez mécréants pour comprendre que cet hommage forcé compromettait la dignité sacerdotale. Volontiers ils auraient remplacé les cantiques par *la Marseillaise* et les cierges par des *lampions*. Je revis, quelque temps après, un de ces prêtres — bénisseur malgré lui — qui m'honorait de son amitié. Il me dit : « J'étais au supplice ! Je crois, en vérité, que j'aurais mieux aimé marcher au martyre. Au moins, j'aurais été dans mon rôle de prêtre en temps de révolution ! » — N'oublions pas que ce même peuple venait de se livrer, dans ce même palais des Tuileries, à d'immondes orgies et que le lit de la pieuse reine Marie-Amélie avait été profané par des filles de trottoir.

Est-ce à dire que M. Léon Lefébure et son livre rencontrent en moi un contradicteur de parti pris ? Non, mille fois non. Je m'associe de tout cœur à ses sentiments d'admiration et de gratitude pour les intrépides ouvriers de la onzième heure — qui sera peut-être la bonne, — Keller, Chesnelong, de Mun, de la Tour du Pin, Harmel, Eugène Veuillot, Léon Aubineau, sans cesse occupés à réparer les avaries de

la barque de Saint-Pierre, et d'autant plus dignes de nos hommages qu'ils ne peuvent pas même s'appliquer le vers du poète latin :

Una salus victis, nullam sperare salutem

Car, s'ils n'espéraient pas faire leur salut, ils se résigneraient à leur rôle de vaincus. Pas plus que M. Lefébure, on ne saurait être insensible à ces magnifiques protestations de la charité privée contre les spoliations arbitraires, à ces Cercles d'ouvriers catholiques, aux inépuisables sacrifices d'argent qui, en face des écoles laïques — et DÉSERTES, créent des écoles libres, remplies même d'enfants dont les parents votent pour les députés radicaux. Et puis qui ne serait vivement touché de cet accent de sincérité, de conviction loyale et persuasive que l'on reconnaît à toutes les pages du livre ? Qui ne souscrirait avec enthousiasme aux excellents conseils que nous donne M. Lefébure : courage, persévérance, union surtout, oubli des légères dissidences qui n'ont plus aujourd'hui de raison d'être, dont nous dissuade Léon XIII sur le trône de Pie IX, que la terre a pu écouter un moment, mais que les voix du ciel changent en paroles de concorde ! Ce qui m'a paru désirable, après une lecture attentive de *la Renaissance religieuse en France*, c'est de prévenir les malentendus. La situation est bien nette : une République passionnément athée, qui, chaque jour, inocule un peu plus de gangrène dans les consciences, infiltre un peu plus de poison dans les âmes. L'éducation officielle préparant à

l'avenir une génération pourrie de matérialisme, initiée au vice par l'impiété, au crime par le vice; tous les moyens de perversion légalisés, autorisés, estampillés, mis en ligne, pour corrompre à la fois les sens et l'intelligence par l'obscénité, par le blasphème, par le sacrilège, par le livre, par le journal, par l'image, par le perpétuel scandale des préférences accordées au mal, des disgrâces infligées au bien. Cette République, si elle tombe — et elle tombera — ne peut être remplacée que par une monarchie, qui, sans se poser d'avance en monarchie chrétienne, tout en maintenant dans une juste mesure les libertés acquises et les *immortels principes*, sera *nécessairement* favorable à la religion; sans quoi, elle serait bien ingrate; car il n'y a pas, en ce moment, un seul catholique qui ne la désire. Or, il est clair que, sous cette monarchie, nous n'aurons plus ou nous aurons moins les mérites de l'indépendance, de l'opposition, du sacrifice. Nous serons moins intéressants par cela même que nous serons moins molestés. Si cette monarchie tombait à son tour pour faire place à une quatrième République, il est probable que nos prêtres ne seraient pas conviés à bénir les arbres de la liberté. Faudrait-il donc, en attendant, regretter nos maîtres d'aujourd'hui? M. Lefébure, j'en suis sûr, serait le premier à renier son ouvrage, si un seul de ses lecteurs pouvait s'y méprendre.

LE DUC VICTOR DE BROGLIE

Souvenirs. — 1785. — 1870.

I

Dans une pièce de M. Labiche, collègue du duc de Broglie à l'Académie française, un des personnages se laisse surprendre, embrassant la maîtresse de la maison. Il s'excuse en balbutiant : *Non erat his locus.* — Que veut-il dire? demande le mari. — Il veut dire, répond un ami commun, qu'il est désolé. — *Non erathis locus*, — je suis désolé. »

Eh! bien, j'adopte cette version fantaisiste, à propos des *Souvenirs* du duc Victor de Broglie. *Non erat his locus;* le moment était mal choisi pour la publication de ces *Souvenirs*, fort peu respectueux pour la Restauration et ses amis. — *Je suis désolé* de me voir tout à coup en présence de récidives qui m'embarrassent dans mes sentiments de vénération et d'admiration envers cette noble famille où se transmettent, d'âge en âge et de père en fils, tant de talents et de vertus,

qu'elle trouve moyen de purifier Benjamin Constant.

Nous lisons à la page 279 de ce volume : « M. de Chateaubriand,... dès cette époque, c'est-à-dire au plus haut faîte de sa réputation, maître du terrain, enivré de gloire et d'espérance, était déjà ce que nous l'avons vu dans ses jours d'adversité et de décadence : rogue et dédaigneux, étalant avec complaisance une personnalité naïve presque jusqu'au cynisme, une vanité envieuse, amère et morose, mécontent de tout, de tous et de chacun; il était déjà l'homme des *Mémoires d'outre-tombe.* »

Soit! Nous n'avons pas attendu ce moment pour regretter qu'on ne puisse effacer un bon tiers de ces *Mémoires*, restés en mainte ndroit si beaux malgré tout ce que l'auteur a fait pour les gâter et les rendre haïssables. Permettez pourtant! Il est convenu que l'on doit faire la part des caractères, des tempéraments, des *milieux*, du plus ou moins de bonheur ou de malheur qu'un homme célèbre a rencontré dans sa vie. Le duc Victor de Broglie, dans ce livre même, nous dit qu'il n'a pas eu à se plaindre de l'existence. Il n'a jamais connu les angoisses et les menaces de la pauvreté. Nous nous serions interdit toute allusion à son admirable compagne, s'il ne nous avait pas prévenus (page 269) cette fois, avec une délicatesse et une réserve dignes de lui :

« Je ne dirai rien de sa sœur (mademoiselle de Staël). Il m'en coûterait trop, pour exprimer ma pensée, de recourir à des termes qui paraîtraient exagérés, tout en restant bien au-dessous de la vérité. Ceux qui

l'ont connue intimement me comprendront; quoi que je dise, les autres ne me comprendraient pas. »

Enfin, le Ciel lui a donné deux fils et une fille, — famille de prince, dit-on, — et aussi famille de duc, — tels que tous les pères ont dû bien souvent les lui envier ; un fils aîné, écrivain de premier ordre, orateur éloquent, modèle de vertu et de sagesse, son collègue, pendant huit ans, à l'Académie française, et son futur successeur au ministère des affaires étrangères; une fille, la comtesse d'Haussonville, femme de tous points supérieure; son second fils, Paul, un saint : *trio* incomparable qui flattait son amour-propre, promettait à son beau nom un nouvel éclat et achevait d'assainir sa conscience; car, si le duc Victor de Broglie, qui s'était probablement borné, dans sa jeunesse et jusqu'à sa maturité, à une sorte de christianisme métaphysique et contemplatif, a eu le temps, pendant les dernières années de sa vie, de devenir un sincère et fidèle catholique, il a dû probablement aux prières de son fils Paul ce couronnement de sa noble carrière.

A cet ensemble fortifiant et calmant, sur lequel le regard aime à se reposer, comme sur un magnifique coucher de soleil, opposez la vie de Chateaubriand, toute de saccades et de soubresauts; ce cadet de Bretagne, élevé et grandi sous le sombre *burg* de Combourg, sous les yeux d'un père et d'une mère essentiellement réfrigérants; vagabond de génie, errant dans les deux mondes; mourant de faim en Angle-

terre; marié à l'aventure, malheureux en ménage, comme ne pouvaient manquer de l'être deux caractères difficiles, *butés* l'un contre l'autre, dans le cadre étroit d'une médiocrité peu dorée; réduit à chercher hors de chez soi l'illusion d'un bonheur stérile; constamment forcé de se débattre dans des embarras d'argent, et, finalement, de vendre ses *Mémoires* à un entrepreneur de journalisme à bon marché; vous direz avec moi : « Par nature comme par circonstance, l'un de ces deux hommes devait être pessimiste, morose, atrabilaire, porté au dénigrement, enclin à faire de son génie son supplice, de son orgueil son bourreau, de sa gloire un aliment dont il se dégoûtait sans cesse, faute de pouvoir s'en rassasier; l'autre devait être d'humeur facile et douce, modéré dans ses antipathies, mesuré dans son langage, sobre de satires, de malices et d'épigrammes, maintenu par instinct, par éducation et par goût dans ces hautes régions d'où l'on n'aperçoit les méchancetés humaines qu'à travers un voile ou un nuage. »

Or, ce qui m'étonne et m'attriste dans les *Souvenirs* du duc de Broglie, c'est que, en plusieurs passages, ils ne s'accordent pas avec ce que nous savions de l'élévation de ses idées et de la modération de son caractère. Je vais en citer quelques exemples.

Chateaubriand et le duc de Broglie ont également détesté le premier Empire, quoique cette haine fût d'origine et de physionomie fort différentes; et, par parenthèse, ce sentiment, chez le noble duc, me semble manquer un peu de logique sur ce point

comme sur quelques autres. Il nous dit, page 32 : « Le 18 brumaire fut, dans ses conséquences aussi bien que dans les intentions de son auteur, le contraire du 18 fructidor. C'est là sa gloire. Il fonda ce que le 18 fructidor détruisait... Le 18 brumaire fut une délivrance, et les quatre années qui le suivirent furent une série de triomphes, au dehors sur les ennemis, au dedans sur les principes de désordre et sur l'anarchie. Ces quatre années sont avec les dix années du règne d'Henri IV (attrape, Roi-Soleil ! attrape, Père de la Charte ! attrape, Louis-Philippe !) la meilleure, la plus noble partie de l'histoire de France. »

Je pense qu'il faut excepter le meurtre du duc d'Enghien, bien proche voisin de ces quatre bienheureuses années (21 mars 1804).

J'ai peine à m'expliquer comment l'homme qui a si pleinement approuvé le 18 brumaire a pu écrire les lignes suivantes, que Chateaubriand n'aurait pas écrites :

« Quelques jours plus tard (1806), je vis passer l'impératrice (Joséphine), en grande pompe, mise à peindre, quant à toute la partie de sa personne qu'on ne voyait pas, et peinte, quant à toute celle qu'on voyait. La cohue splendide des dames d'honneur, d'atours et de palais marchait à sa suite et, à sa suite aussi, le cortège des lectrices qui formaient le *harem* de notre *sultan*, et l'aidaient à prendre en patience encore pendant quelque temps la *vieillesse plâtrée* de la sultane émérite... »

Eh bien, non! ce n'est pas dans le ton; ce sont là comme de fausses notes, émises par un gosier chantant une musique qui ne lui convient pas. Ce mot de *sultan*, qui implique une idée de voluptueuse paresse, ne saurait s'appliquer au vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna. Joséphine, née en 1763, avait, en 1806, quarante-trois ans; l'âge de mesdames Adelina Patti, qui fait encore des roulades; Céline Montaland, qui fait encore des enfants; Christine Nilsson, Blanche Pierson et Sarah Bernhardt. Il y a vraiment de l'exagération à la représenter, en 1806, comme une espèce de vieille idole décrépite, effroyablement maquillée, et ne pouvant plus même réparer des ans l'irréparable outrage. Madame de Rémusat elle-même, si peu respectueuse pour ses maîtres dont elle avait surpris les secrets, se serait abstenue de cette phrase réaliste. Ne forçons point notre talent! — Dans ma jeunesse, j'ai connu des vieillards qui étaient à peu près jeunes en 1806, et qui m'ont assuré que l'impératrice Joséphine, à cette époque, était encore charmante.

Je n'ai aucun intérêt à plaider pour Fouché, d'odieuse et sanglante mémoire. Mais pourquoi répéter, en prose médiocre et violente, ce qui a été si bien dit? Pourquoi ne pas s'en tenir à *l'apparition tragique* si saisissante dans les *Mémoires d'outre-tombe!* — « Tout à coup une porte s'ouvre; entre silencieusement le Vice appuyé sur le bras du Crime, M. de Talleyrand soutenu par M. Fouché. La vision infernale passe lentement devant moi, pénètre dans le cabinet du Roi et disparaît. Fouché venait jurer foi

et hommage à son seigneur. Le féal régicide, à genoux, mit les mains qui firent tomber la tête de Louis XVI entre les mains du frère du roi martyr; l'évêque apostat fut caution du serment. »

Était-ce la peine, quand cette prestigieuse demi-page est dans toutes les mémoires, de la recommencer en ces termes : « Le digne émule de Barrère, l'ex-oratorien Fouché (de Nantes), autrement dit Son Excellence le duc d'Otrante, un monstre dégoûtant comme Barrère, plus que lui s'il se peut, de sang, de fiel et de fange, consommait sa dernière trahison, la moindre à coup sûr de ses peccadilles, en prêtant serment entre les mains du fils de saint Louis, du frère de Louis XVI, aux acclamations des bons royalistes. Il avait pour patron dans cette expédition l'ancien évêque d'Autun, lequel, après avoir jeté successivement aux orties son froc a la chute de la Monarchie, sa toge à la chute du Directoire, et sa petite couronne de Bénévent à la chute de l'Empire, était redevenu tout bonnement le prince de Talleyrand, premier ministre du Roi très chrétien... Puis enfin, il se retira à Gratz, où *ce monstre vieux et hideux* mourut bientôt après, dans les bras d'une personne belle et de grande maison, dont le royalisme s'était épris de lui, dans ce cours intervalle de *sottise* où la contre-révolution en raffolait, où M. le comte d'Artois et le duc de Wellington *le portaient dans leurs bras*, aux pieds *goutteux* de Louis XVIII. »

C'est plus violent et plus commun.

En général, quand le noble auteur de ces *Souvenirs* se rencontre avec M. de Chateaubriand, la comparaison est accablante. Il y eut, pendant ce fatal épisode des Cent-Jours, un moment plus fatal encore que tous les autres. Ce fut le départ du Roi, démentant le pathétique discours qui avait excité partout des transports d'enthousiasme. Voici ce qu'en dit le duc Victor de Broglie : « La séance royale où Louis XVIII vint annoncer solennellement son dessein de mourir sur le trône en défendant son peuple, fut néanmoins de bon effet. Elle inspira le genre d'émotion qu'inspire aux acteurs et aux spectateurs une scène bien jouée, émotion *réelle* plutôt que *sincère* (?), et qui ne tire pour personne à la moindre conséquence. Le rideau tombé, le vieux Roi roulé dans son fauteuil, il n'en était plus question. »

Comparez à ce passage, où l'esprit de dénigrement procède par *diminution*, le récit de Chateaubriand : « Louis XVIII monte lentement à son trône; les princes, les maréchaux et les capitaines des gardes se rangent aux deux côtés du Roi. Les cris cessent; tout se tait. Dans cet intervalle de silence, on croyait entendre les pas lointains de Napoléon (est-ce assez beau?). Sa Majesté, assise, regarde un moment l'assemblée, et prononce ce discours d'une voix ferme etc., etc. »

Mais voici ce qui me fait dire : *Non erat his locus. je suis desolé*... J'ai eu bien rarement l'honneur d'approcher le duc Victor de Broglie. Pourtant, si on m'avait demandé de le définir d'après mes inductions

et mes renseignements, j'aurais répondu sans hésiter : « Le contraire d'un commis voyageur; le contraire de Béranger; le contraire de Dulaure ou d'un abonné du *Siècle;* le contraire d'un *loustic* de café républicain. » — Or, je lis avec une douloureuse stupeur, page 313 : « Ici commença ce qu'on nomme, *non sans raison,* la *Terreur de* 1815 (ou la *Terreur blanche*). Rien n'y manqua, en effet, pour rendre l'analogie complète, que la durée et la généralité; ce qui, j'en conviens, est bien quelque chose... Dès le 15 juillet, Trestaillons, quatre Taillons, tous les Taillons du monde, à la tête de soi-disant volontaires royalistes, fondirent sur les protestants de Nîmes et en firent un grand carnage. Le maréchal Brune fut massacré le 15 août à Avignon, etc... »

Est-ce le 17 avril 1886, sous le règne des Goblet, des Boulanger, des Basly, des Camélinat, des Brialou, après les journées de juin, après les assassinats de Perpignan et de Saint-Étienne, après les massacres de la Commune, en présence de l'épisode de Châteauvillain, que j'ai la douleur de lire ces lignes, aussi cruelles qu'inexactes? Est-ce bien l'impeccable duc Victor de Broglie, le père de Paul et d'Albert de Broglie, qui les a écrites? La prétendue *Terreur blanche*, fort exagérée, d'ailleurs, par les libéraux et les révolutionnaires, ne fut que la revanche des excès et des crimes commis pendant les Cent-Jours. Le sobriquet de *Trestaillons*, appliqué à un homme dont le vrai nom était Jacques Dupont, n'avait pas du tout le sens féroce et sanguinaire qu'on lui a prêté. *Taillons*,

en provençal, ne signifie pas morceaux, lambeaux de chair humaine, mais quartiers de terre. Bien avant 1815, ce surnom avait été donné à Jacques Dupont, parce qu'il possédait trois quartiers de vigne. Maintenant, écoutons le baron d'Haussez, dont personne n'a jamais suspecté la loyauté, la modération et le patriotisme. Il est préfet du Gard. Trestaillons entre dans son cabinet, et voici ce que lui dit cet homme, dont les effroyables représailles furent individuelles et n'eurent aucun rapport avec les querelles entre protestants et catholiques... « A l'arrivée de Bonaparte, Mgr le duc d'Angoulême appela autour de lui les royalistes. Sans réflexion, sans regret, j'abandonnai ma famille pour le suivre. Au pont de la Drôme, j'ai reçu deux balles. Après la capitulation, je trouvai le pont occupé par les bonapartistes. Ils se précipitent sur nous, nous frappent, jettent plusieurs de nos camarades à moitié morts par-dessus les parapets du pont. Je suis du petit nombre de ceux qui avaient échappé. J'avais un coup de sabre sur la tête, un coup de baïonnette à la cuisse. Je me sauve pourtant, et j'arrive chez moi.. Ma maison avait été brûlée. Je m'informe de ce qu'était devenue ma femme. Je découvre son asile. Elle m'apprend qu'elle a été outragée par six bandits qu'elle me désigne... J'ai cherché ceux qui m'avaient déshonoré, je les ai tous tués. Je ne m'en suis pas caché. C'était en plein jour, dans les rues, dans leurs maisons, partout où je les ai rencontrés. Si l'un d'eux m'avait échappé et qu'il fût là, je le poignarderais sous vos yeux... »

C'est affreux, c'est épouvantable ; mais les Corses en font autant, et les admirateurs de Prosper Mérimée ne se croient pas obligés de tomber en pâmoison en lisant ses beaux récits de *vendetta*. — (Rappelons ici un détail assez curieux. L'auteur de *Colomba*, qui fut, pendant treize ans, collègue du duc de Broglie à l'Académie française, et, pendant huit ans, collègue du duc actuel, était le petit-fils de l'intendant du château de Broglie.)

Quant aux assassinats du maréchal Brune à Avignon, du général Ramel à Toulouse, — crimes déplorables, exécrables, — je m'étonne qu'un esprit aussi équilibré, aussi élevé que l'illustre auteur de ces *Souvenirs* n'ait pas, au bout de quarante-deux ans, fait plus largement la part de ces passions populaires, que rien n'excuse, mais que tout explique. Nous savions bien que, d'après les doctrines nouvelles, ces passions populaires ou populacières ont tout permis lorsqu'elles s'accordent avec les furies démocratiques et font faire un pas de plus aux révoltes de l'esprit moderne contre l'autorité religieuse, politique et morale, — rien, lorsque le hasard les rend un moment complices d'une réaction monarchique. Mais, en conscience, ces doctrines néfastes devraient-elles projeter leur ombre sur une seule page du duc Victor de Broglie? Nos populations méridionales — et ici je suis sur mon terrain — avaient tant souffert pendant les trois dernières années de l'Empire, les mères avaient tellement pleuré, les vieillards tellement gémi devant leur *crédence* vide et leurs champs

abandonnés, que dès 1814, l'exaspération était à son comble, et que, aux Cent-Jours, cette colère était devenue de la rage. Ce ne fut pas le maréchal Brune, le général Ramel, que ces furieux immolèrent à leurs aveugles rancunes; ce furent des types du régime militaire et de la boucherie de chair à canon, qui leur rappelait tant de deuils et tant de misères. Ceci m'amène à une critique plus générale, et, — pour me servir d'une expression qui fut autrefois bruyamment discutée, — à une critique de *tendance*.

Nous sommes en un temps mauvais, qui, de jour en jour, devient pire. En présence de cet amas de violences, de turpitudes, d'impiétés, d'opprobres et d'infamies, notre devoir à tous, grands et petits, jeunes ou vieux, — je dirai presque vivants ou morts, — est de maintenir intact l'idéal monarchique, de le défendre, dans le passé, contre tout ce qui *tendrait* à le calomnier ou à l'amoindrir. La tâche est d'autant plus facile, le devoir d'autant plus évident, que nous sommes tous réconciliés par la mort, par le droit, par la nécessité, par le péril, par l'expérience, par une communauté de haine contre la République jacobine. Je suis assurément plus près de M. Paul de Cassagnac, que je ne l'ai jamais été de M. Thiers; plus près de M. Bocher que je ne l'ai jamais été de M. Rouher. Seulement, il ne faudrait pas que les concessions fussent toutes d'un côté; que, au moment où nous sacrifions nos sentiments, nos souvenirs, — nos préventions, si l'on veut, — à l'intérêt commun et au salut de la France, on persistât à nous parler

du retour de la branche aînée des Bourbons, comme en parlaient les libéraux-bonapartistes ou les bonapartistes-libéraux quand ils les accusaient d'être rentrés dans les fourgons des armées étrangères. Certes, le mot n'y est pas, mais le sentiment est presque le même. Le duc Victor de Broglie retrace avec une dédaigneuse indifférence et un détachement absolu les débuts de cette Restauration dont les médailles eurent sans doute des revers, mais qui, en définitive, donna à la France, malgré l'acharnement et la mauvaise foi de ses ennemis, en dépit de difficultés inouïes, quinze années de prospérité, de paix, de dignité morale, comme elle n'en avait jamais eu et n'en aura probablement jamais. A lire certaines pages de ces *Souvenirs*, on croirait que, après la chute de Napoléon Bonaparte, le gouvernement de la France a été tiré à pile ou face, qu'il a été extrait d'un sac de *loto*, que son avènement fut absolument fortuit, et que son berceau fut entouré de tant d'intrigues, de palinodies, d'apostasies, de vieilleries, de défroques d'ancien régime, d'une telle cohue d'intrigants, de sycophantes, d'hypocrites, de radoteurs et d'imbéciles, qu'un homme de cœur ne pouvait que se désintéresser de cet humiliant spectacle et se réduire au rôle de témoin ou de passant. Singulier gâchis, étrange abaissement de la nature humaine, d'où sortirent, comme d'un creuset plein de scories, des hommes tels que Camille Jordan, Royer-Collard, le duc de Richelieu, le comte de Serre, Lainé, Gouvion Saint-Cyr, Molé, Pasquier, et, plus tard, MM. de Vil-

lèle, de Corbière, de Martignac, Hyde de Neuville, de la Ferronnays, Frayssinous, Vatimesnil, — sans compter Chateaubriand!

Il y a même un endroit (page 299), où l'auteur trahit ses prédilections, parfaitement honorables, mais encore plus intempestives. — *Non erat his locus.* — « La branche aînée de la maison de Bourbon, nous dit-il, étant, non sans raison, tombée dans un grand *décri*, (quel mot criard!) j'indiquai la branche cadette comme l'unique espoir des *gens de bien et de bon sens*... La position du duc d'Orléans l'indiquait *naturellement* dans les circonstances où nous nous trouvions. »

Est-il possible qu'un homme politique, qui a fait ses preuves, se fût abusé à ce point? Le duc d'Orléans Roi de France ou Roi des Français en 1815! La branche cadette, unique espoir des gens de bien et de bon sens! De toutes les solutions c'était la pire, la plus sûre de ne rien résoudre. Le duc d'Orléans, dont on ne connaissait pas encore, à cette date, l'esprit supérieur et la sagesse, et dont le fils aîné avait cinq ans, aurait eu contre lui le clergé, les émigrés qui allaient être une puissance, le faubourg Saint-Germain, l'armée, les bonapartistes, toute la province sans exception. C'était la guerre civile en Vendée, en Bretagne, dans tout le Midi de la France, depuis Bordeaux jusqu'à Marseille. Au sortir du despotisme impérial et des misères de l'invasion, Louis XVIII, malgré les fautes commises, personnifiait la Royauté rétablie sur ses véritables bases, le principe de la légitimité tout

à la fois intact et tempéré par les libertés constitutionnelles, en un mot le plan de Louis XVI, interrompu par la Révolution, repris en sous-œuvre avec l'expérience pour guide et le malheur pour conseiller. Lui seul, dans ce chaos d'intérêts, d'intrigues, d'ambitions, de regrets, de rancunes, de trahisons, de bassesses, possédait de quoi faire contrepoids aux exigences des alliés, aux réclamations des émigrés, aux prestiges de gloire napoléonienne, aux désastres qui emportaient la fortune de la France. Le futur Louis-Philippe ne personnifiait rien, et n'aurait satisfait personne. Il n'était encore qu'une Altesse Sérénissime, revenue à la suite des Bourbons de la branche aînée, dans les conditions dont profitaient les mécontents pour associer injustement ce retour aux humiliations de la défaite. Il n'était pas de taille et de force à conjurer par sa *certitude royale* la colère des alliés, irrités de l'épisode des Cent-Jours. Bien peu de gens avaient entendu parler de la légende de Jemmapes et de Valmy, qui différenciait le duc d'Orléans de ses augustes cousins, et dont il abusa quelque peu après 1830. Enfin, le 20 mars 1815... était encore trop près... du 21 janvier 1793. Le duc Victor de Broglie, si sévère, et avec juste raison, pour le duc d'Otrante, semble avoir oublié qu'il y eut un autre régicide, plus coupable que Fouché.

II

Comme on se trompe ! Le duc Victor de Broglie m'apparaissait, dans mes souvenirs bien lointains des cours de la Sorbonne où il venait modestement s'asseoir à nos côtés, comme un être à part, supérieur aux faiblesses humaines et aux passions politiques et, suivant l'expression de Sénèque, *ex superiore loco homines conspiciens, ex æquo deos;* voyant les hommes de haut, les dieux de plain-pied. C'est à peine si le mot *doctrinaire* me semblait digne de lui; je me le figurais entre Royer-Collard et M. de Barante, à droite de Guizot et surtout de Rémusat. Sa physionomie grave, sereine, fière, un peu hautaine, retranchée dans sa vertu et sa sagesse, prédestinée à tous les succès d'estime, se résumait pour moi dans cette parole de je ne sais quel homme politique, sollicité, après le coup d'État, de se rallier au second Empire : « Non ! je ne veux pas perdre le droit de saluer le duc de Broglie ! »

Une lecture attentive de ces *Souvenirs* m'a désabusé. Il faut en rabattre. Pendant cette phase critique qui va de 1815 à 1817, au moment où Louis XVIII

luttait contre des difficultés inouïes, où chaque jour amenait un nouveau péril, un nouveau malheur, et rendait inévitable une nouvelle faute, le jeune duc de Broglie était purement et simplement un *libéral* de haute volée — je dirai presque un révolutionnaire. Il ne conspirait pas, mais il fraternisait avec les hommes les plus hostiles à la branche aînée des Bourbons, et qui devaient, plus tard, faire partie de l'Extrême Gauche. Il n'entravait rien, mais il dédaignait et dénigrait tout. Choisissons nos exemples parmi ces jours néfastes qui marquèrent la réaction de 1815 et les tristes revanches des Cent-Jours.

Est-ce en 1886, est-ce même en 1857, époque où le noble duc écrivit ces pages, qu'il convenait de rappeler avec cette insistance, avec ce luxe d'anathèmes, le procès et l'exécution du maréchal Ney ? Certes, il ne peut plus y avoir qu'un avis sur l'événement en lui-même ; nous avons tous déploré, maudit cet arrêt qui fit tomber sous des balles françaises l'intrépide héros de la campagne de Russie, le brave des braves, épargné et illustré par vingt batailles. Eh bien, plus cet épisode fut désastreux, fatal, plus il siérait à un bon Français de le couvrir de son silence, comme on a soin de s'abstenir de toute allusion fâcheuse dans les familles qui ont un souvenir à effacer. D'ailleurs, prononcez, si vous le voulez absolument, le mot *crime*. Notre malheureux siècle n'en a-t-il pas vu d'autres ? La mort du duc d'Enghien n'est-elle pas plus tragique et plus imméritée ? N'y a-t-il pas eu d'autres feux de peloton plus atroces que celui du 6 décembre 1815,

frappant des victimes plus innocentes et plus saintes ? Ah ! profitons des leçons terribles que nous avons reçues et qui ne sont, hélas ! pas finies ! Au lieu de nous jeter réciproquement à la face les noms des martyrs de nos catastrophes et de nos discordes, créons dans nos cœurs une nécropole où il sera permis de pleurer et de prier tous ensemble pour Condé et pour Ney, pour la Rochejacquelein et pour Labédoyère, pour Brune et pour Cadoudal, pour Bréa et pour Clément Thomas, pour Mgr Affre et pour Mgr Darboy, pour Gustave Chaudey et pour le Père Olivaint ; sans compter les futurs otages que se réserve la future et peut-être prochaine Commune !

Ce que je reproche au duc Victor de Broglie, à propos de ce grand malheur où il joua un si noble rôle, c'est de n'avoir pas tenu compte des responsabilités, de n'avoir pas assez insisté sur cette confusion incroyable qui fit, par exemple, arrêter, condamner et fusiller, le 19 août 1815, Labédoyère, beau-frère du comte Roger de Damas, un des serviteurs les plus dévoués, un des meilleurs amis de Mgr le duc d'Angoulême. Tout le monde avait perdu la tête ; il fallait que le vertige fût bien effroyable, pour que des hommes tels que le duc de Richelieu, Lainé, le comte Ferrand, etc., y aient apporté cette passion meurtrière. Le nom et le nombre des coupables atténuent la culpabilité. Mais le moins coupable, assurément, ce fut Louis XVIII. Quel fut son premier mouvement, lorsqu'il apprit l'arrestation du maré-

chal Ney? Charles de Lacombe nous l'a rappelé dans son excellent travail sur la *Jeunesse de Berryer :* — « Ney nous a fait plus de mal, dit le roi, en se laissant prendre, que le jour où il nous a trahis. » — Et, quand on lui annonça l'évasion de La Valette, sauvé par sa femme. — « Dans tout ceci, la seule personne qui ait fait son devoir, c'est madame de La Valette. » — Est-ce là le langage d'un tyran ivre de représailles, altéré de sang et de vengeance?

Après Waterloo, rien n'avait été épargné de ce qui pouvait faciliter au maréchal Ney ou une fuite hors de France, ou une retraite ignorée et sûre dans un de nos départements du centre. La fatalité s'en mêla. Le duc de Broglie a eu le tort d'écrire ces lignes excessives : « Je n'exagère rien en affirmant que les violences de ce parti (ultra-royaliste), dans la Chambre et hors de la Chambre, à la tribune et dans les tribunes, portant habit ou *portant jupon*, rappelaient trait pour trait les plus mauvais jours de la Convention nationale. » Ces lignes pourraient ou devraient être signées La Fayette, Charles de Lameth, d'Argenson, Benjamin Constant ou Dupont (de l'Eure); noms que nous retrouvons, en effet, dans ces *Souvenirs*, et qui y sont traités avec une prédilection particulière. Il y a des comparaisons qui ressemblent à des sacrilèges. Il n'en est pas moins vrai que, toute proportion gardée entre le duc de Richelieu et Robespierre, le vicomte de Bonald et Camille Desmoulins, la marquise de Montcalm et

Théroigne-Méricourt, le faubourg Saint-Germain et le Comité de Salut public, on vit reparaître, en ces jours sinistres, un des symptômes qui avaient marqué le paroxysme de la Terreur et le procès de Louis XVI; ce que M. Villemain a éloquemment appelé *les implacables colères de la peur*. On vivait dans une ardente atmosphère qui changeait l'épouvante en cruauté. On s'infligeait à soi-même de féroces démentis, de peur d'être dénoncé comme plus tiède que son voisin. Le frisson condamnait à mort, la lâcheté se faisait pourvoyeuse de la fusillade et de l'échafaud. Les lèvres disaient le contraire de ce que leur dictaient la conscience et le cœur. C'est le sujet de *l'Homme sans nom*, le seul ouvrage a peu près intelligible de l'excellent Ballanche. — Le duc Victor de Broglie reproche aux avocats du maréchal Ney, Dupin et les deux Berryer, d'avoir choisi la Chambre des pairs et récusé le conseil de guerre, composé de maréchaux et de généraux dont la plupart avaient, comme lui, pris parti pour l'usurpateur relaps et auraient certainement épargné sa vie. » — En était-il bien sûr? — La Chambre des pairs, malheureusement dominée par les passions du moment, n'avait pas ou presque pas d'enjeu dans ce *crime* des Cent-Jours, qui amenait le maréchal à sa barre. Les généraux, par cela même qu'ils avaient subi ou failli subir la fascination napoléonienne, qu'ils avaient été ou failli être complices de ce qu'ils auraient eu à juger, eussent peut-être voulu déployer d'autant plus de zèle royaliste qu'ils se sentaient moins impeccables. Ils auraient

tenu à faire de la rigueur de leur arrêt la rançon de leur faiblesse ou la preuve qu'ils ne méritaient pas d'être soupçonnés. Les consciences pures sont quelquefois indulgentes; les consciences troubles, jamais.

Le duc de Broglie cite un trait caractéristique: Un petit général Gouvion (ne pas confondre), maintenu dans la nouvelle Chambre des pairs, s'était accroché à lui, et, après s'être fait expliquer, sans y rien comprendre, le vote de son jeune et courageux collègue, il lui avait dit: « Je ferai comme vous. — Fort bien! alors asseyez-vous à côté de moi; nous nous encouragerons mutuellement. »

Arrive le moment suprême. Quand le duc de Broglie a dit *non!* — le petit général dit *oui*. Lorsqu'il fallut voter sur la peine, le petit Gouvion dit: « La mort! » comme tous ceux qui l'avaient précédé.

On le voit, l'épidémie de défection continuait en changeant de place et de face. Ces hommes, si braves sur les champs de bataille, devenaient semblables à ces apprentis duellistes, qui, la veille du duel, font parade de courage, et qui fléchissent sur le terrain. Parmi tous ces malades, Louis XVIII était certainement le plus sain. Mais pourquoi dissimuler ce qui ne fut, hélas! que trop vrai? A cette heure suprême, la vie du maréchal Ney dépendait de lord Wellington et de Blücher; ils n'avaient, pour le sauver, qu'un mot à dire; toute notre famille royale aurait applaudi. Ils étaient les maîtres; ils voulurent pousser à bout leur vengeance. De deux choses l'une: ou

le récit du duc de Broglie n'est pas tout à fait exact, et alors il est permis de discuter ses *Souvenirs;* ou sa mémoire n'est nulle part en défaut, et, alors, pourquoi ne pas taire ce que l'on voudrait pouvoir oublier? Notre malheureuse France n'est-elle pas, depuis seize ans, assez abreuvée d'humiliations de toute sorte, sans que l'on nous rappelle encore celle-là?

Quant à l'évasion de La Valette, je crois que le duc de Broglie, toujours monté sur son *dada* libéralissime, a commis une erreur ou exagéré une vérité. Ce qui émut et enchanta Paris, ce fut, en ces jours d'énervement et de deuil, le côté romanesque de cette aventure; ce fut la situation pathétique de ce condamné à mort, sauvé par l'héroïque dévouement de sa femme. On se passionna, comme on se passionne pour une pièce bien faite ou un drame réussi. Au fond, La Valette était moins intéressant et plus coupable que Ney, Labédoyère, que Debelle, Drouot et Cambronne, dont l'acquittement fut une joie pour Louis XVIII. Bien qu'il eût servi pendant quelques années, il n'avait pas le prestige militaire. Il ne pouvait pas alléguer le coup de foudre, l'effet électrique du regard de l'empereur, magnétisant ses compagnons d'armes. Après avoir conspiré depuis 1814, il s'était traîtreusement emparé de l'hôtel des Postes. Fidèle à sa méthode de persiflage aux dépens des royalistes, le duc Victor de Broglie nous dit avec une sorte de contentement ironique: « Je le déclare, rien ne peut donner l'idée de la joie que causa dans tout Paris l'évasion du condamné;

dans tout Paris s'entend, moins la Cour et le faubourg Saint-Germain. » — Malheureux faubourg Saint-Germain ! Le duc de Broglie était-il donc du faubourg Saint-Marceau ?

J'ai sous les yeux le *Journal des Débats* du 24 décembre 1815, et la séance de la Chambre des députés du 23. Il m'est prouvé que la colère de l'Extrême Droite fut surtout motivée par la certitude que l'évasion de La Valette eut pour complices, non seulement sa courageuse femme, mais les employés subalternes de la Conciergerie. Songez donc ! Pour un gouvernement qui venait de succomber à d'innombrables trahisons et qui se rétablissait à grand'peine sur un tas de ruines amoncelées par le *crime* de Bonaparte, peu importait qu'un prisonnier se fût évadé. Ce qui devait préoccuper davantage les serviteurs dévoués, c'était l'idée que ces trahisons se continuaient à tous les degrés de l'échelle sociale et menaçaient encore une monarchie laborieusement restaurée. Un M. de Bouville, aujourd'hui bien oublié, mais qui appartenait évidemment au groupe des *ultras*, disait avec raison : « Toutes les circonstances révèlent une connivence coupable. La prison de la Conciergerie est la mieux disposée pour que les prisonniers ne puissent s'en évader. Comment un homme, déguisé en femme, a-t-il pu passer plusieurs guichets sans être reconnu ? Il n'avait pas la liberté de ses mains, qui, dit-on, masquaient son visage. Cet homme gros et d'une taille assez forte a-t-il pu revêtir les habits d'une femme mince et délicate, sans qu'un déguisemeut aussi grotesque l'ait trahi, sans

que les sanglots, qui, dit-on encore, ont attendri les geôliers, l'aient fait reconnaître? » — Il me semble que, pour un énergumène, ce n'était pas trop mal raisonné. Si c'est là de la colère, on ne pouvait pas en dire: *Ira furor brevis est.* La colère est un délire de courte durée.

Le duc Victor de Broglie n'est pas gai. S'il ne s'agissait pas d'un homme aussi grave, aussi illustre, je dirais trop familièrement qu'il y a du *pince-sans-rire* dans ses rares accès de gaieté. Saisissons au vol les lignes suivantes à propos du père d'un jeune homme qui contribua à l'évasion de La Valette:

« Esprit de Chassenon... son père vivait près de Poitiers, dans une fort belle maison entourée d'un grand jardin, orné *lui-même* de statues. Un jour que je m'y promenais avec lui, il me montra la statue connue sous le nom du *Rémouleur*, et me l'expliqua en ces termes: « C'était un esclave; en aiguisant son » couteau, il entendit le complot formé par les fils de » Brutus en faveur de Tarquin, et il en parla à Porcie, » femme de Brutus, et lui remit le couteau. Celle-ci s'en » donna un grand coup dans la cuisse, et le tendit à » son mari, en lui disant: *Pæte, non dolet.* »

Le comte Ferrand, membre de l'Académie française, où il eut pour successeur Casimir Delavigne, le comte Ferrand, dont la déposition fut accablante pour La Valette, et de qui le duc de Broglie parle en ces termes violents: « Je n'ai jamais pu, depuis, approcher de lui sans *indignation* et sans *dégoût*, » — était l'auteur d'un livre fort estimable, institulé *l'Esprit*

de l'histoire. Il est évident que cet Esprit-là n'était pas Esprit de Chassenon.

A propos de ces *Souvenirs*, on a eu le courage (réclame, ce sont là de tes coups!) de prononcer le nom de Tacite. On eût mieux fait, une fois en veine, de nommer Juvénal. Ce livre, en effet, est surtout satirique, en ce sens que l'auteur n'est content de personne, excepté de MM. de la Fayette, d'Argenson, Dupont (de l'Eure) et Benjamin Constant, et qu'il procède par dénigrement et *rapetissement.* Il n'est pas tendre pour madame Récamier, qui fut pourtant une sincère amie de madame de Staël. Ce n'était pas la faute de Juliette, si elle était plus jolie que Germaine. Pour nous, venus plus tard, nous nous félicitons de n'avoir jamais vu cette enchanteresse, que nous n'aurions pu connaître qu'à son extrême déclin. Nous pouvions ainsi nous la figurer toujours jeune, toujours rayonnante de beauté, telle qu'elle revit dans le ravissant portrait de Gérard; tenant le milieu entre les personnages réels et les créations de la poésie et du roman, sœur d'Haydée, de dona Julia, de Cymodocée, de Marguerite, de Diana Vernon et de la Juliette de Shakspeare, bien plutôt que de ses belles contemporaines du Directoire et de l'Empire. Nous pouvions en rêver, faute de pouvoir nous en souvenir. Le rêve est ce qu'il veut, le souvenir est ce qu'il peut.

Benjamin Constant : « Épris de madame Récamier, belle encore à cette époque, *bien que dejà sur le*

retour. » (Madame Récamier, en 1814, n'avait que 37 ans.) — « Je n'avais jamais été ni l'admirateur de sa beauté ni l'objet de ces préférences banales qu'elle prodiguait à tout venant, grand ou petit, jeune ou vieux, beau ou laid, sot ou spirituel, le tout en tout bien tout honneur, et comme pour s'exercer dans l'art de plaire et s'entretenir la main. »

J'avoue que la scène racontée par le duc Victor de Broglie n'est pas tout à fait à l'honneur de cette singulière femme, de laquelle un homme d'esprit disait récemment qu'elle se bourrait de meringues, ne pouvant pas manger de chateaubriand. Nous sommes au bal masqué, chez M. Greffulhe ; sous le masque, le duc de Broglie, madame Récamier, Benjamin Constant et le comte Auguste de Forbin, homme à bonnes fortunes, artiste distingué pour un gentilhomme amateur, peuplant les musées d'*Inès de Castro* et de *Scènes de l'Inquisition*, imitateur de Chateaubriand dans *Charles Barimore* et *Ismaïl et Maryann*, et, pour le moment, en 1814, éperdument amoureux de la belle Juliette. « En coquetterie flagrante, nous dit le duc de Broglie, d'une part avec Benjamin Constant, de l'autre avec Auguste de Forbin, j'étais, en quelque sorte, un instrument dont elle jouait ; elle se divertissait à entretenir leur jalousie *réciproque* en *feignant* de s'occuper de moi ; sous mon masque, j'étais Forbin pour Benjamin Constant, et Benjamin Constant pour Forbin ; ce qui prouvait, du reste, qu'elle se moquait également de l'un et de l'autre ». — O René! ô Chactas! ô prince

de Prusse! ô Mathieu et Adrien de Montmorency! Ce que c'est que de nous[1] ! »

Et lord Byron! quel déchet! En 1829, un critique célèbre prétendait que bien des maris ne s'étaient pas douté des infidélités idéales de leurs femmes en l'honneur du prestigieux poète de *Lara* et de *Manfred*. Ces maris auraient été rassurés, s'ils avaient pu lire les lignes suivantes : « Comme il faisait état d'être nageur et navigateur, il traversait sans cesse le lac en tous sens, et venait assez souvent à Coppet. Son extérieur était agréable sans avoir rien de très distingué. Sa figure était belle, mais *dépourvue d'expression* et d'originalité; sa taille était *ronde et courte* (!!); il ne manœuvrait pas ses *jambes estropiées* avec autant d'aisance et de nonchalance que

1. En expiation de ses péchés de jeunesse, le comte Auguste de Forbin, à la fin de sa vie, était tombé en enfance. Un soir, chez madame de Mirbel, on le vit, en plein salon, se déshabiller devant une réunion de deux cents personnes. Un des assistants eut une idée. Il s'approcha gravement du comte, et lui cria d'une voix de stentor : « Le Roi vous demande! » — Aussitôt Auguste de Forbin se rhabilla d'un geste automatique; on le hissa dans une voiture, et bonsoir! — C'est là une anecdote, telle qu'il m'en revenait en foule tandis que je lisais et relisais les *Souvenirs* de M. le duc Victor de Broglie; elles manquent dans son livre, qui y aurait gagné un peu de variété et d'agrément. Et cependant quel parti n'aurait-il pas pu tirer de noms tels que Louis de Narbonne, Villemain, Montrond, Talleyrand, M. et madame Suard, Beugnot, etc.? Quel charmant esprit, Louis de Narbonne! Il eut l'honneur d'inspirer le seul bon mot qu'ait jamais proféré le baron de Staël. Un jour, sa femme lui demanda trente mille francs, pour les prêter à Louis de Narbonne. — « Ah! Madame, répondit-il, vous me comblez de joie; je le croyais votre amant. »

M. de Talleyrand. Sa conversation était lourde, fatigante à force de paradoxes, assaisonnée de plaisanteries impies, fort usées dans la langue de Voltaire. Madame de Staël, qui tirait parti de tout le monde, s'évertuait à le mettre en valeur sans y réussir ; en tout, le moment de la curiosité passé, sa société n'était pas attrayante, et personne ne le voyait arriver avec plaisir. »

Il me semble — mais ici c'est probablement moi qui me trompe — que, dans l'état d'esprit où se trouvait alors le duc de Broglie, ces impiétés de lord Byron devaient le choquer moins qu'elles ne l'auraient révolté plus tard; car nous lisons, page 351 : « Je refusai nettement de mettre les pieds (à Rome) à l'ambassade de France, dont le titulaire, si j'ai bonne mémoire, était alors l'évêque de Saint-Malo ; je ne fus point, en conséquence, présenté au Pape, ET JE N'EN ÉPROUVAI AUCUN REGRET. » — Ce Pape était Pie VII, de douce et mélancolique mémoire, Pie VII, sainte victime de Napoléon Bonaparte, que haïssait le duc de Broglie !

Je ne veux pas rester sur ces impressions pénibles. Je rencontre à la fin du volume une belle page, curieuse surtout sous la plume du gendre de madame de Staël.

Il s'agit de la publication et d'une lecture du roman d'*Adolphe*, de Benjamin Constant.

« Je n'ai jamais aimé les romans, nous dit le noble écrivain. Les grandes beautés qu'on y rencon-

tre, de loin en loin, m'y semblent déplacées et dépaysées. C'est, à mon sens, un genre faux et pernicieux. Il énerve les caractères sans les ennoblir; il déprave les imaginations en leur donnant le change. A l'idéal de la vie privée, qui, s'il existe, doit être, comme elle, sobre et modeste, simple et sévère, il substitue un idéal d'emprunt et de commande, où les grands traits de la poésie, travestis en jargon du jour et de l'heure, où les grands personnages de l'histoire, taillés, rognés sur le patron de notre voisin, manquant d'air pour respirer et d'espace pour se mouvoir, cheminent terre à terre et piétinent plutôt qu'ils ne s'élèvent, où la passion dégénère en marivaudage, lorsqu'elle ne tourne pas en frénésie.

» Mais, de tous les romans, ceux que j'aime le moins, ou, pour parler sincèrement, ceux qui me déplaisent le plus, ce sont les *romans-confessions*, où l'auteur, sous le nom de son héros, se déshabille moralement devant le public; étale aux yeux, avec une orgueilleuse componction, les misères et les guenilles de son âme, comme les mendiants, dans les vieux romans espagnols, faisaient, à la porte des couvents, compter leurs plaies et toucher leurs ulcères. »

Cette page est éloquente et belle; en l'écrivant, le duc Victor de Broglie ne songeait probablement qu'aux romans de son époque : *René*, *Obermann*, *Werther*, *Adolphe;* peut-être aux premiers récits de George Sand; à *Volupté*, de Sainte-Beuve; à la *Confession d'un enfant du siècle*, d'Alfred de Musset. Mais est-il bien vrai que dans ces romans-autobiogra-

phiques, dans ces *romans-confessions*, l'auteur n'étale que les misères et les guenilles de son âme? Il me semblait, au contraire, que la plupart de ces romans n'étaient écrits que pour idéaliser, ennoblir, poétiser des fautes et des aventures passablement vulgaires, pour changer les *guenilles* en manteaux d'or et en voiles de dentelles. D'ailleurs, à cet arrêt sévère, mais juste, les coupables n'auraient-ils pas eu le droit de répliquer : Et *Corinne?* Et *Delphine?*

Encore une fois, si j'ai parlé avec une certaine amertume d'un livre que le nom de son auteur et de son *éditeur* recommandait à mon admiration, à mon respect, c'est que nous sommes placés dans une situation exceptionnelle, impérative : d'une part, un gouvernement odieux, qui, s'il dure, ne peut que s'aggraver et qui, s'il s'aggrave, ne peut qu'en finir avec ce qui reste de la France ; de l'autre, toutes les chances désormais réunies sur une des deux races royales dont les serviteurs ont trop longtemps échangé des récriminations stériles. Non seulement nous sommes réconciliés, mais nous ne pouvons pas ne pas l'être. Eh bien, les *Souvenirs* du duc Victor de Broglie m'ont rappelé ces réconciliations de famille, où, après que l'on s'est embrassé, un des deux cousins dit à l'autre : « Il n'en est pas moins vrai que j'avais raison et que tous les torts étaient de ton côté. »

III

Lorsque j'ai rendu compte du premier volume de ces *Souvenirs*, j'ignorais et je ne pouvais pas connaître l'intention de leur illustre éditeur ; montrer, par un exemple non moins illustre, le chemin qu'avait dû parcourir une âme pure et haute pour arriver de la gauche révolutionnaire au centre droit et de la métaphysique vaguement spiritualiste à la religion catholique, apostolique et romaine.

L'intention est parfaite; la démonstration est-elle évidente? Oui, pour la religion — et c'est le plus essentiel; — non pour la politique et sur les questions de personnes. Nous voici parvenu aux trois quarts de l'ouvrage et nous y retrouvons tous les signes de l'impénitence finale.

Afin qu'on ne m'accuse pas d'un dénigrement systématique à l'égard d'une noble et vénérable mémoire, je me bornerai, cette fois, à des objections de détail. Passons rapidement sur les années 1818 et 1819. Dans les circonstances actuelles, sous le joug de *la Lanterne*, de *l'Intransigeant* et du *Cri du Peuple*, rien de

plus écœurant que ces discussions parlementaires où les exagérations de la Droite sont surexcitées et justifiées par la mauvaise foi, les violences, les arrière-pensées subversives du parti de la Révolution. Ce qui donne un certain charme à ces premiers chapitres, c'est la bonne idée qu'a eue le duc Victor de Broglie de transcrire des fragments du *journal* de la duchesse. Remarquons, sans y entendre malice, que, si l'on retranchait de ces deux volumes les extraits de ce *journal*, les discours du feu duc reproduits déjà tout au long dans les *Mémoires* de M. Guizot, et — *proh pudor!* — une longue citation de l'odieuse *Histoire* de M. Vaulabelle ;

Tant vaut l'homme, tant vaut la belle!

ces neuf cent trente pages seraient abrégées d'un bon tiers.

Mais ne nous plaignons pas. Ce *journal*, écrit par une femme supérieure, — une baronne de Staël diminuée, corrigée et expurgée, — est presque toujours piquant, spirituel, aimable jusque dans ses injustices. Les femmes ont cela de charmant, — sans compter autre chose, — qu'elles embellissent et adoucissent la politique en la féminisant et lui prêtent un peu de leur délicatesse et de leur grâce. Comme on ne peut leur répliquer que sur le ton d'une plaisanterie respectueuse et légère, le sourire sur les lèvres, avec l'envie de ne pas leur déplaire, et la certitude de ne pas les convaincre, la discussion, avec ces Clorindes et ces Herminies de la question préalable, de l'amendement,

de la clôture et de l'ordre du jour, est un plaisir au lieu d'être une fatigue, un exercice de politesse au lieu d'être un champ de bataille. On leur sait gré d'avoir quelquefois raison, on ne leur en veut pas d'avoir tort. Il semble que, en substituant la passion au raisonnement et le sentiment à la logique, elles restent fidèles à leur spécialité. Elles font accepter ce qui, sous la plume ou dans la bouche de leur mari, paraîtrait haïssable. Que dis-je ! leur erreur, en pareil cas, est une vertu de plus. Dans un ménage bien uni, une dissidence politique ferait croire à un divorce des intelligences.

« La nation se plaint des Chambres et du ministère; tout cela, c'est elle-même; c'est une laide qui se plaint de son miroir. »

Trente-cinq ans plus tard, le duc Victor de Broglie dira le mot si souvent répété : « Les peuples ont le gouvernement qu'ils méritent. »

Les peuples, soit! le peuple a bon dos. Je pourrais affirmer au feu duc de Broglie, s'il vivait encore, que, ni en 1830, ni en 1848, le peuple, le vrai peuple, à part l'armée de l'émeute dans les grandes villes, ne voulait une révolution. — « Vous avez le gouvernement que vous méritez! » aurait-on pu dire — hélas! et aujourd'hui plus que jamais! — aux esprits cultivés, aux hommes politiques, aux chefs de l'aristocratie intelligente et lettrée, qui, possédant enfin, après une période d'oppression, une monarchie constitutionnelle, admirablement ajustée

à la société moderne, n'eurent ni trêve ni repos jusqu'à ce que, à force de la taquiner, de la molester, de l'affaiblir, de la désarmer, ils l'eurent livrée à leurs ennemis et aux siens.

Après un excellent portrait du comte de Serre, l'auteur du *journal* esquisse celui de M. Villemain : « M. Villemain a été, mercredi soir, le plus drôle du monde. Il a dans l'esprit du rapport avec Benjamin Constant. Il lui est impossible de rien dire sérieusement deux minutes de suite, et il a, dans le corps, un *dépenaillage* inconcevable, comme si ses membres ne tenaient pas non plus bien sérieusement ensemble, et qu'à la première mésintelligence, ils fussent prêts à s'en aller, chacun de son côté. »

« J'ai été hier voir Talma jouer dans *Cinna;* c'est vraiment une chose admirable, c'est une simplicité parfaite. Il parle à Cinna, comme nous parlerions à un ingrat, dans notre chambre, sur notre chaise. Je n'avais pas compris jusqu'ici tout ce qu'il y a de beau dans le rôle d'Auguste. Talma le joue en vieil-homme, bon par fatigue du mal, craignant d'être isolé, et pardonnant bien moins par grandeur d'âme que par la peur de se voir délaissé, et par le besoin de ne plus entendre de trop justes reproches; ayant des remords, mais des remords compatibles avec l'absolu pouvoir, avec une situation où les moindres actions sont réputées sublimes; c'est un spectacle hautement philosophique. »

Rapprochez de ces lignes la curieuse page des

Mémoires de madame de Rémusat ; elle nous conte la nuit sinistre où Napoléon Bonaparte parle d'Auguste et de Cinna, pendant que, dans les fossés de Vincennes, on fusille le duc d'Enghien. Napoléon, pour les besoins de sa cause, adoptait, non pas l'interprétation de Talma, mais celle de Monvel, qui aiguisait d'une ironie sanglante le : *Soyons amis, Cinna!*

« La liberté, en France, sert de masque à toutes les passions secrètes. Au lieu de porter partout la lumière, elle sert à tout cacher. » — Très bien ; mais alors?...

Ce sont là des *oasis* dans le vaste désert d'hommes, qui n'en est que plus désert quand la politique s'ingénie à le peupler. Nous traversons ainsi ces deux années de malaise, où le feu duc de Broglie fut ministériel et faillit être ministre ; ce qui ne le rendait pas plus tendre pour les princes et princesses de la branche aînée. Je m'abstiens de rappeler la scandaleuse élection de Grégoire. A quoi bon? Toute cette partie des *Souvenirs* est d'ailleurs, c'est Shakspeare qui parle — insipide comme un conte répété deux fois. Nous l'avions déjà dans les *Mémoires* de M. Guizot et dans une foule d'autres documents. J'aime mieux la côtoyer qu'y entrer.

La duchesse de Broglie assiste à une séance de la Chambre : elle se trouve à côté de madame de Balbï, — l'ancienne maîtresse du Roi (?) — et elle ajoute : « Ces vieilles femmes de l'ancien régime ont des façons inconcevables. Il n'y a que la perfection du

bon goût qui puisse enseigner de si mauvaises manières. »

La duchesse va à la cour ; elle ne dit pas, comme le doge : « Ce qui m'étonne le plus, c'est de m'y voir. » — Mais elle écrit : « Le Roi (j'abrège) : il n'y a pas d'accord entre sa bouche et ses yeux ; son sourire est constant (pas Benjamin) et son regard sévère jusqu'à la dureté. Madame la duchesse d'Angoulême a de la noblesse sans grâce ; elle se tient gauchement (et le duc Victor de Broglie, donc ?) ; *son son* de voix est rude ; elle est mal mise ; mais elle a de la dignité. (Vraiment ? La fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette ! C'est bien extraordinaire !) M. le duc d'Angoulême est dégingandé et disgracieux, se remuant toujours, se battant les flancs pour rire... Pour la duchesse de Berry, elle n'a plus du tout l'air malheureux ; mais c'est inconcevable à quel point le malheur l'a développée... Quoique ses yeux soient de travers, elle ne manque pas d'agrément ; son teint est beau, ses épaules charmantes. »

En somme, ce tableau, quoique peu flatté, est strictement convenable ; mais le vieil homme (pour rien au monde, je n'écrirais « la vieille femme ») — reparaît dès la page suivante. Je lis :

« Les *royalistes* sont dominés par deux sentiments, la victoire et la peur. » Ainsi, pour cette femme exquise, dont le mari et les amis sont ministériels, ministres ou en passe de le devenir, les royalistes (elle n'écrit plus les *ultras*) sont des adversaires.

L'assassinat du duc de Berry inspire au duc Victor de Broglie une belle page d'allure shakspearienne, mais sans un éclair de *sensibilité.* J'y rencontre une phrase, où se révèle cette violence hautaine et cassante, qui n'épargne personne dans les rangs de ses antagonistes : « Une espèce de *fou, nommé* Clauzel de Coussergues, porta le premier coup. Il accusa effrontément M. Decazes de complicité dans le meurtre du duc de Berry. »

M. Clauzel de Coussergues, dans le vertige de l'indignation et de la douleur, fut entraîné par son fervent royalisme à une absurdité; car M. Decazes, homme nouveau, élevé et, pour ainsi dire créé par la faveur de Louis XVIII, aurait été non pas traître, mais stupide, s'il avait conspiré contre son bienfaiteur et contre lui-même; mais n'est-ce pas parler avec trop de sans façon d'un homme considérable, collaborateur de Chateaubriand et de Lamennais dans *le Conservateur*, frère de l'évêque de Chartres, une des figures les plus originales de l'Épiscopat français? Faisons la part aux passions du moment, et n'oublions pas que le même crime suggéra à M. de Chateaubriand la fameuse phrase : « Le pied lui a glissé dans le sang. » J'aime mieux la duchesse de Broglie, quand elle écrit :

« M. de Rémusat est un peu amoureux de M. Royer-Collard. Il est singulier dans ses goûts. Il aime la pédanterie, comme d'autres aiment la grâce. » — On a beau être parfaite, on est toujours femme. Mais elle n'aurait pas dû se souvenir d'un entretien avec le

maréchal Suchet, duc d'Albuféra, peu honorable pour le maréchal. Il s'agit de l'accouchement de la duchesse de Berry dans la nuit du 29 septembre. Le maréchal se ménage une porte de derrière, dans le cas où cette naissance viendrait à être contestée, et la duchesse de Broglie, tout en le blâmant, s'arrange pour qu'un léger doute plane sur cet événement, aussi authentique que l'expulsion de nos princes. La publication de cette page désagréable est doublement intempestive, d'abord parce que la mort du comte de Chambord devrait ôter aux juges les plus hostiles l'envie de contester sa naissance ; ensuite, parce que, aujourd'hui, 29 juin 1886, il est permis de se demander si cette naissance, saluée comme un bienfait providentiel, n'a pas été, en définitive, un malheur.

Et comme c'est froid ! comme c'est sec ! — « La naissance du duc de Bordeaux a donné aux Bourbons *un instant* de popularité. » — Une heure ? Non, cinq minutes. — Toujours l'opinion de la France jugée d'après celle de deux ou trois salons où trônent à tour de rôle Royer-Collard et La Fayette, Guizot et d'Argenson, Rémusat et Benjamin Constant !

Ainsi qu'on devait s'y attendre, le duc et la duchesse de Broglie sont impitoyables pour le ministère Villèle. Mais ce n'était pas une raison pour spolier l'excellent M. de Corbière du seul bon mot qui soit resté à *son actif.* Tous mes contemporains ont connu cette anecdote. M. de Corbière, ministre de l'intérieur, vient travailler avec le Roi. Préalablement, il extrait de ses vastes poches et dépose sur la table ses lunettes,

son portefeuille, son mouchoir et sa tabatière. — « Monsieur de Corbière, vous videz vos poches ! lui dit le Roi. — Sire, il sied mieux à un ministre de Votre Majesté de vider ses poches que de les remplir. » — Dans le *journal* de la duchesse, cette anecdote devient insignifiante, et tout à la confusion de M. de Corbière. Pour ne pas être en reste, le duc gâte le mot classique, le mot historique et légendaire de M. de Salvandy, au bal donné par le duc d'Orléans en l'honneur du roi de Naples ; procédé d'autant plus cruel, que, de tous les ouvrages, de toutes les brochures du chevaleresque auteur d'*Alonzo*, ce mot seul a survécu : « C'est une fête toute napolitaine, Monseigneur ; nous dansons sur un volcan. » Voici le mot, *traduit* par le duc Victor de Broglie :

— « Monseigneur, la contre-épreuve est parfaite, et chacun y met du sien (?). Nous sommes au pied du Vésuve, et nous dansons aux approches de l'éruption. »

Traduttore, traditore; pauvre Salvandy !

Mais voici qui est plus fort. Nous sommes en 1823. La guerre d'Espagne est décidée après d'orageuses discussions où l'on ne peut se défendre d'un vif regret en voyant un homme tel que le duc de Broglie fraterniser avec Manuel, d'Argenson et La Fayette contre le duc Mathieu de Montmorency et M. de Chateaubriand. Il ajoute : « Bien en prit au roi Louis XVIII d'avoir donné le commandement de cette armée à l'aîné de ses neveux plutôt qu'au cadet. » — Mais ce cadet n'était et ne pouvait être que le duc de Berry, et, en 1823, il y avait plus de trois ans que le duc de

Berry était tombé sous le poignard de Louvel. Dans la même page (362, t. II), le noble duc, probablement pour mieux prouver son dédain à l'endroit des traditions de la France monarchique et de la Cour, donne le titre de *Dauphin* au duc d'Angoulême, un an avant la mort de Louis XVIII !

Mais ce qu'il y a de plus impatientant dans ces deux volumes, comme dans le premier, c'est une incroyable faculté de dépréciation, de rapetissement, de rabais, et parfois de dénigrement, exercée aux dépens de quiconque n'est pas de la coterie ou de la famille. Je vous parlais, l'autre jour, de l'abbé de Lamennais. En 1826, Lamennais, jeune encore, battait son plein. Il ralliait à lui des disciples dont quelques-uns figurent parmi nos plus pures gloires. Emporté par sa fougue ultramontaine, il publie sa célèbre brochure : *De la religion dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*. Le ministère public lui intente un procès en police correctionnelle. Je cède ici la parole au noble duc :

« Le héros de la fête ne paya pas plus de mine qu'il n'a fait depuis dans nos Assemblées républicaines. C'était dès lors un chétif prestolet, souffreteux, rabougri, renfrogné et ne disant mot. Il s'assit dans un bon fauteuil qu'on lui avait fait préparer (vouliez-vous donc qu'on le fît empaler ou asseoir sur le banc d'infamie ?) et y demeura les mains jointes et les yeux baissés ; deux ou trois couples de *petits grimauds* lui faisaient cortège, le couvant des yeux comme un

sauvage son fétiche, s'empressant au moindre signe, qui lui ramassant son mouchoir, qui lui poussant son tabouret. Il laissa pérorer Berryer lui-même, un peu embarrassé. Puis, au dernier moment, il lut, en anonner (sic), quelques lignes insignifiantes sur un papier mal griffonné. »

J'ignore comment s'appelaient ces *grimauds* en 1826. Deux ou trois ans plus tard, ils se seraient appelés Lacordaire, Montalembert, Cazalès, de Coux, d'Alzon, Gerbet, Carné, Champagny, Bailly, Ozanam. Parmi ceux-là, quelques-uns ont été les amis du duc Albert de Broglie. Ils ont pu lui dire que ce *prestolet*, ce *rabougri*, ce *renfrogné*, possédait pourtant une certaine puissance de séduction. Ils l'avaient si bien subie, que, même en rompant avec lui, ils en gardaient quelque chose, comme le parfum d'une fleur fanée. On jette la fleur, mais le parfum reste.

Au moment où le ministère Villèle est sur le point de succomber à des attaques, à des haines, à un ensemble de violences et de perfidies où se confondaient toutes les nuances de l'opposition royaliste, bonapartiste, libérale et révolutionnaire, le duc de Broglie écrit : « M. de Villèle rêvait encore qu'en jetant à l'eau les plus *décriés* de ses collègues, M. Peyronnet par exemple, ou M. de Clermont-Tonnerre, il pourrait prolonger son agonie. »

M. de Clermont-Tonnerre, *décrié !* Ce grand homme de bien, dont la *Vie*, admirablement racontée par M. Camille Rousset, est devenue un des plus pré-

cieux documents de l'histoire contemporaine, l'acquittement tardif d'une dette d'honneur contractée par le plus ingrat des pays envers un de ses plus illustres enfants! *Décrié*, le marquis de Clermont-Tonnerre! On croit rêver, quand on se souvient que l'homme éminent qui a écrit cette ligne inexplicable, parle de Manuel, cet abominable factieux, comme en aurait parlé Béranger, qu'il *serre la main* d'Étienne, l'auteur de *Joconde*, le censeur impérial, l'étrange libéral qui, pendant les Cent-Jours, se laissa faire rédacteur en chef du *Journal des Débats*, confisqué aux frères Bertin. Je les ai, ces quatre-vingt-dix-huit numéros, monuments de servilisme, d'adulation, de mensonge et de bassesse. Et Benjamin Constant! Moins *décrié* sans doute que le marquis de Clermont-Tonnerre? Je m'étonne de retrouver ce nom de Benjamin Constant à toutes les pages d'un livre du gendre de madame de Staël. Il n'y a pas de souvenirs embarrassants pour le vice. Il y en a de gênants pour la vertu.

Cependant, nous devons à l'auteur d'*Adolphe* une des rares pages amusantes, égarées dans ces volumes hérissés d'une politique qui, en 1886, nous rappelle le proverbe populaire de la moutarde après dîner; une moutarde singulièrement amère après un festin de Balthazar, où les convives, grisés par des boissons frelatées qu'ils auraient prises pour des vins généreux, auraient eu la vue trop trouble pour apercevoir le *Mane Thecel Pharès*.

Il paraît que Benjamin Constant était marié; très peu probablement; assez pourtant pour avoir le droit de se fâcher, lorsque deux membres de la magistrature, qui avait déjà besoin d'être épurée, eurent l'infamie d'insinuer que la personne avec laquelle il voyageait n'était pas sa femme. Tout étonné d'être calomnié et se souvenant que le vrai est parfois l'invraisemblable, Benjamin Constant joua l'indignation. Il écrivit aux magistrats une lettre furibonde, qui lui valut un procès en police correctionnelle.

« On sait que, en France, un défenseur croirait trahir son client, s'il ne s'efforçait d'émouvoir le tribunal et d'attendrir l'auditoire. Fidèle à cet usage, dont le plaidoyer de l'Intimé, dans *les Plaideurs*, offre un spécimen qui n'a rien d'exagéré, le défenseur de M. Constant imagina de nous régaler d'un tableau du bonheur conjugal dans le ménage de M. et madame Constant; tableau qui n'aurait point déparé une idylle de Gessner ou une pastorale de Florian; — et, ce qui fut le meilleur, Constant lui-même, s'échauffant à froid (il ne s'échauffait guère autrement), renchérit encore sur son défenseur. Or, pour quiconque savait à quoi s'en *tenir*, il était difficile de se *contenir*. Ce fut surtout quand le défenseur s'engagea délicatement dans la description des charmes de madame Constant, que M. de Barante et moi nous faillîmes éclater. Il ne manquait à la scène que la présence même de cette nymphe éplorée, qui ressemblait infiniment plus à la Vénus Hottentote qu'à tout autre exemplaire de Vénus. »

Rapprochez de cette anecdocte le joli mot — bien injuste — de la duchesse de Broglie à propos du ministère Villèle :

« Ce gouvernement-ci ressemble à ce mari qui demandait à sa femme de le tutoyer :

« — *Va-t'en !* lui répondit-elle. »

J'aurais été surpris de ne pas revoir Trestaillons aiguisant son couteau dans les rues de Nîmes. Le duc de Broglie visite le chef-lieu du département du Gard. Il salue, tout en leur supprimant la particule, MM. de Daunant et de Lafarelle. Il ajoute : « Je me fis conduire sur le lieu même où le général Lagarde (toujours sans particule) avait reçu un coup de pistolet, à bout portant, de la main de Trestaillons. »

J'ai eu le très grand honneur d'être intimement lié avec le marquis Henri de Lagarde, neveu de cet héroïque et aimable général comte de Lagarde, dont la physionomie chevaleresque, intrépide, un peu mélancolique, s'accorda si bien avec l'esprit des meilleures années de la Restauration. Nous causions souvent de son oncle. Il m'a toujours dit que le général avait été blessé dans une émeute populaire, collective et anonyme. Quant à Trestaillons, évitons de grossir son dossier, déjà fort lourd. Laissons à son actif — ou à son passif — les cadavres des six bandits qui avaient brûlé sa maison et violé sa femme ; pas un de moins, pas un de plus. Je

ne suppose pas que le général fût au nombre de ces bandits.

Que le duc Victor de Broglie, pendant les années militantes, ait été passionnément hostile à M. de Villèle et à ses collègues, je le comprends, sans l'approuver. Mais, trente ans après, écrivant sous un régime qu'il déteste, qui n'a ménagé ni le sang, ni l'argent de la France et qui lui fournit des points de comparaison, se montrer aussi acerbe, aussi amer, c'est inexplicable. Avait-il mieux aimé Goudchaux, Bastide, Recurt, Louis Blanc, Crémieux, Flocon et Caussidière? Aimait-il mieux MM. Fould, Magne, Bineau, Billault, Rouher? Quoi! pas un hommage au génie financier de M. de Villèle! Je lis (t. II, page 177): « Je visitai la place où M. de Villèle avait à peu près laissé égorger le pauvre général Ramel. Laissé, ce n'est pas trop dire. M. de Villèle était maire. Il était déjà le chef avoué du parti royaliste; le guet-apens avait été préparé au su et vu de tout le monde; M. de Villèle ne fit rien pour en prévenir l'exécution, et, de sa personne, il ne parut point. »

Je suis moins sûr de mon fait à Toulouse qu'à Nîmes. Mais, en vérité, à lire ces lignes, écrites en 1857, après les douloureuses et sanglantes expériences de février et de juin 1848, on croirait que le duc Victor de Broglie, membre influent d'un parti qui accusait les Bourbons de n'avoir rien appris, ni rien oublié, avait tout oublié et n'avait rien appris. Les autorités militaires manquaient donc à Toulouse? De-

puis, quand un maire, c'est-à-dire un magistrat civil, sans autre moyen d'intimidation que son écharpe, a-t-il pu être accusé de complicité ou de faiblesse, parce qu'il lui a été impossible de tenir tête aux populations méridionales, peut-être républicaines aujourd'hui, mais alors enfiévrées de royalisme, ou plutôt de haine contre l'Empire, ardentes, fougueuses, féroces, torrentielles, irrésistibles, indomptables, ivres de soleil et de sang? Certes, en 1815, Avignon avait un maire dont l'énergie et le patriotisme sont restés dans toutes les mémoires; et pourtant il ne put pas sauver le maréchal Brune! Ah! si ces passions populaires s'étaient déchaînées dans le sens révolutionnaire et démocratique, on serait plus indulgent!

IV

Après une lecture attentive de ces *Souvenirs,* je me figure le duc de Broglie comme un penseur éminent, un politique sérieux, un parlementaire convaincu, un moraliste impeccable, mais à peu près dénué du sentiment artistique, — je dirai volontiers du sens littéraire. Ce qui me le fait croire, c'est d'abord que le style de ces volumes est fort ordinaire, parfois même incorrect; c'est ensuite que je le vois traversant la phase la plus intéressante de nôtre littérature sans lui accorder une heure d'audience, sans paraître se douter que M. Victor Hugo mérite plus d'attention que M. Audry de Puyraveau; c'est enfin que, poursuivant de son antipathie M. de Chateaubriand, il n'a pas eu un mot, pas une syllabe, pour rendre justice, faute de mieux, au grand écrivain, au grand artiste, au grand poète.

Il y perd même ces facultés d'analyse psychologique qui ont tant de charme pour les esprits sérieux, et dont un philosophe tel que lui n'aurait jamais dû se départir. Exemple : le duc de Broglie, en août

1829, se trouve à Cauterets, en même temps que M. de Chateaubriand, alors ambassadeur à Rome. On apprend la nomination du ministère Polignac. Indignation générale. Le duc de Fitz-James lui-même est exaspéré. Chateaubriand, *renfrogné* (c'est le mot favori de son persécuteur), boude plutôt qu'il n'éclate. Il écoute avec une expression de déplaisir les compliments anticipés sur la nouvelle gloire dont il va se couvrir en donnant sa démission. Il était tout feu contre le ministère Villèle. Maintenant, il est de glace. Quel joli sujet d'étude!

Pas n'est besoin de relire les *Mémoires d'outre-tombe* pour s'expliquer cette différence. En 1824, ce n'est pas l'opinion qui parle; c'est la passion, et elle est d'autant plus ardente que l'orgueil est plus intraitable. Cet orgueil ulcéré se fait complice du ressentiment. Blessé au cœur par sa brutale disgrâce, enclin à s'exagérer son importance politique, accueilli avec transports par l'opposition libérale qu'il va couronner de son génie et illuminer de sa gloire, Chateaubriand peut se figurer que, en passant de *la Quotidienne* au *Journal des Débats*, il devient d'emblée chef de parti; — et quel parti! Le parti de la jeunesse, du talent, de l'esprit, du progrès, de l'avenir; le parti qui, s'enthousiasmant pour cet illustre quinquagénaire, se renouvelle avec lui, le rajeunit, lui donne l'illusion d'un second printemps et le guérit de la crainte d'être l'homme du passé. D'ailleurs, ce n'est pas lui qui quitte le ministère; c'est le ministère qui le quitte, ou plutôt qui le rejette; et, si sa conscience lui

adresse quelque reproche, il peut se dire, — ce que nous dit le duc Victor de Broglie, — que Louis XVIII, *qui le déteste*, a saisi la balle au bond (*sic*) et profité d'un prétexte pour *s'en défaire*.

En 1829, c'est tout le contraire; Chateaubriand n'a aucun grief contre M. de Polignac, homme d'État fantaisiste, esprit mystique et borné, mais bon prince, très aimable, d'humeur accommodante et facile, aussi incapable de donner un croc-en-jambe à un ami que capable de lancer une chiquenaude à la Charte. Il sait qu'il n'a qu'à consentir à garder l'ambassade à Rome pour être comblé et béni par le nouveau ministre et par le roi. Or, si Chateaubriand, parfois suspect de *pose*, a été sincère et vrai, c'est dans l'expression de sa tendresse pour cette ambassade qui répondait admirablement à toutes les spécialités de son caractère et de son génie.

Là, il se retrouvait dans son véritable cadre, et ce cadre s'ajustait si bien, qu'on se disait, comme pour les bons ménages, qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Si, dans son contact avec les chancelleries, le monde des affaires et les roués politiques, ses qualités pouvaient devenir des défauts, ses défauts mêmes devenaient des qualités sur ce terrain, fait de la poussière des héros et des martyrs, où tout s'accordait avec ses instincts de grandeur, ses accès de tristesse, et même son penchant à *l'inexorable ennui*. Son imagination, naturellement portée à des phrases qui dépassaient la mesure des réalités de la vie ordinaire et du *train-train* parisien, était sûre, une fois dans

ce gîte, de n'être ni au-dessus, ni au-dessous des ruines du Colysée et des mélancolies de la campagne de Rome. La Ville Éternelle a cela d'admirable, que, en nous parlant sans cesse de notre néant par le contraste de ses souvenirs avec nos petitesses, elle ne nous humilie que tout juste ce qu'il faut pour que notre âme s'élève au lieu de se baisser, et, se détachant de la terre, remonte à ses origines et à ses espérances immortelles. C'est une mère qui berce son enfant, et, le voyant triste, lui montre ses larmes pour le consoler. En outre, dans ce milieu d'apaisement, Chateaubriand se sentait franchement aimé par les élèves de notre école de Rome, dont la plupart sont devenus des maîtres. Il devinait ce qu'aimaient en lui ces jeunes gens, plus épris, j'imagine, de Velléda et de Cymodocée que de la question de savoir si M. Royer-Collard avait raison contre M. de Serre. On se plaint quelquefois des inégalités d'humeur, des airs de supériorité chagrine et d'ennui que les grands poètes apportent dans leurs bagages, lorsque, pour leur malheur et le nôtre, ils se mêlent de politique. C'est peut-être parce qu'ils comprennent que ce qu'ils ont de meilleur est justement ce qui les rend suspects aux hommes positifs, aux Dufaure et aux Dupin de tous les temps.

Oui, la période militante était passée. Il ne restait plus rien des ivresses de la lutte; rien que l'espèce de dégoût qui suit toutes les ivresses, et dont Chateaubriand, rendu à lui-même, ne pouvait probablement pas se défendre en comparant la violence de l'effort

à l'exiguïté du résultat. Est-ce tout? Pas encore. Trop amoureux de popularité, il savait que cette nouvelle campagne allait avoir d'autres chefs, une autre avant-garde, qu'il ne serait que le porte-drapeau ou le vétéran honoraire de cette armée commandée par de jeunes généraux. Et puis quoi de plus irritant pour un caractère de cette trempe, que de se voir imposer son devoir, son point d'honneur, par des gens beaucoup plus accommodants pour eux-mêmes; d'être, comme dit élégamment le duc Victor de Broglie, *mis au pied du mur* — par de fins compères, qui allaient le charger de tenir l'échelle? Remarquez que je ne dis rien de la question d'argent; je laisse parler les *Mémoires d'outre-tombe* :

« Toutes les lettres m'enjoignaient de donner ma démission. Des personnes mêmes que je ne connaissais pas se crurent obligées de me prescrire la retraite... Les chutes me sont des ruines; car je ne possède rien que des dettes que je contracte dans des places où je ne demeure pas assez de temps pour les payer... Quelques-uns de ces fiers obligeants, qui me prêchaient l'honneur et la liberté par la poste, étaient riches... Avec ma personne, pas tant de façons; on était rempli pour moi d'abnégation ; on ne pouvait jamais assez se dépouiller pour moi de tout ce que je possédais... Dans cette ardeur généreuse à me pousser dehors, les hommes qui me signifiaient leur volonté n'étaient ni mes amis, ni les copartageants de mes opinions politiques. Je devais m'immoler sur-le-champ au libéra-

lisme, à la Doctrine, qui m'avait continuellement attaqué. Je devais courir le risque d'ébranler le trône légitime, pour mériter l'éloge de quelques poltrons d'ennemis, qui n'avaient pas le courage entier de mourir de faim. »

C'est parler d'or, — sans en avoir dans sa poche. Mais alors, pauvre cher grand homme, pourquoi vous refuser le malin plaisir de mystifier les officieux surveillants de votre conscience et de votre honneur? Vous étiez à Cauterets. Pourquoi ne pas monter nuitamment dans votre chaise de poste, et filer droit sur Rome, comme vous en aviez bien envie? Vous auriez écrit de là à tous ces paladins, qui déjà visaient le Roi par-dessus la tête de M. de Polignac : « J'ai fait à M. de Villèle une guerre implacable, parce qu'il ne s'agissait que d'un ministre, et que la haine évidente de Louis XVIII m'avait mis à mon aise. Cette fois, c'est la Royauté qui est en cause. Je redeviens le royaliste de mes pures et belles années. »

Au surplus, le feu duc de Broglie, qui, dans ces trois volumes, ne perd pas une occasion de dénigrer M. de Chateaubriand, ne fut pas toujours aussi dédaigneux. Il lui écrivait, à propos de l'élection de Lisieux, où M. Guizot avait eu besoin d'une recommandation de l'auteur des *Martyrs* :

« Permettez-moi de vous remercier, Monsieur, de la lettre que vous avez bien voulu m'adresser ; j'en ai fait l'usage que j'en devais faire, et je suis convaincu

que, comme *tout ce qui vient de vous,* elle portera ses fruits, et *des fruits salutaires.* Pour ma part, j'en suis aussi reconnaissant que s'il s'agissait de moi-même; car il n'est aucun événement auquel je sois plus *identifié* et qui m'inspire un plus vif intérêt, »

Encore quelques lignes de Chateaubriand, ne fût-ce que pour faire apprécier la différence des styles :

« Il me fallait toujours jeûner, veiller, prier pour le salut de ceux qui se gardaient bien de se vêtir du cilice dont ils s'empressaient de m'affubler. J'étais l'âne saint, l'âne chargé des arides reliques de la liberté, reliques qu'ils adoraient en grande dévotion, pourvu qu'ils n'eussent pas la peine de les porter. »

En 1822, M. de Chateaubriand est notre ambassadeur en Angleterre. Le duc Victor de Broglie fait un voyage à Londres, et voici les aménités que je rencontre dans ses *Souvenirs* :

« M. de Chateaubriand était alors notre ambassadeur. Je le retrouvai en Angleterre, tel que je l'avais toujours trouvé en France, arrogant et *envieux* (de qui?) au fond de l'âme, complimenteur et presque caressant *à l'extérieur* (quelle prose!). Il était là fastueux, plutôt en *parvenu* qu'en grand seigneur, étalant son argenterie, ses livrées, ses équipages, faisant grand état de son importance, qui n'était pas bien grande dans cette immense *emporium* des hommes de tous les rangs et des choses de tous les pays. »

J'avais déjà rencontré, dans les regrettables *Mé-*

moires du baron de Vitrolles, cette épithète de *parvenu* accolée au nom de Chateaubriand. J'avais cru que cette *accolade* resterait unique dans ma vie littéraire. Je me trompais. Si le feu duc de Broglie n'eût pas été aveuglé par sa haine (il m'est difficile d'employer un autre mot), il eût distingué, chez M. de Chateaubriand, cette nuance caractéristique, non pas, grand Dieu ! du parvenu, mais de l'homme qui se retrouve, ambassadeur d'un grand pays, représentant du Roi de France, dans une ville où il a souffert toutes les angoisses de la misère et de la faim. Il y avait vécu, dans sa jeunesse, obscur, proscrit et pauvre. Entre les années de détresse et les années d'éclat, de représentation, de puissance, la gloire était venue, et quelle gloire ! L'effet de ce contraste sur une imagination poétique était comparable à ces féeries qui nous transportent hors du monde réel. M. de Talleyrand, que la duchesse de Broglie, dans son *journal*, a peint, à plusieurs reprises, avec beaucoup d'ingéniosité et de finesse, disait de M. Thiers : « Ce n'est pas un parvenu ; c'est un homme arrivé. » M. de Chateaubriand n'était ni parvenu, ni arrivé ; il était *revenu ;* revenu à la situation que légitimaient sa haute naissance, son génie et ses états de service durant les jours les plus critiques de 1814, du retour de l'île d'Elbe et de la seconde Restauration. Quant à son faste, notre enchanteur, devenu notre ambassadeur, bien différent de nos politiciens plus modernes, était de ceux qui croient devoir dépenser, sans compter, tout ce que leur gouvernement leur donne pour le représenter avec magnificence. Il le

croyait d'autant plus que son patriotisme et son orgueil de Français — disons le mot : — de vaincu; — étaient sans cesse importunés par les souvenirs de Waterloo et les statues de Wellington. Voyons! soyons sévères, mais justes. Lorsque l'on porte un des plus beaux noms de France, lorsqu'on a écrit dix chefs-d'œuvre, lorsqu'on a passé par toutes les extrémités de la bonne et de la mauvaise fortune, lorsqu'on a largement contribué au renouvellement d'une politique, d'une littérature, d'une société, d'un monde, on ne fait pas étalage des panneaux de sa voiture, des galons de sa livrée ou des chiffres de son argenterie, comme pourrait le faire une créature de M. Jules Ferry ou une âme damnée de M. de Freycinet. N'oublions pas que M. de Chateaubriand était, avant tout, un poète. Quand il donnait une fête, il voulait que cette fête fût un poème, et, quand elle était un poème, il en chantait les strophes mieux que ses convives.

Arrivons à la révolution de 1830. Il ne s'agit pas de la juger. Elle s'est, hélas! jugée, condamnée et exécutée elle-même; ses suites ont plaidé suffisamment contre elle. Le duc Victor de Broglie persiste dans sa méthode *caricaturale* à l'égard de M. de Chateaubriand. Il écrit : « A peine étais-je entré, à peine avais-je échangé quelques mots avec les assistants, que nous entendîmes, dans la cour, un vacarme épouvantable. On courut aux fenêtres, et l'on aperçut M. de Chateaubriand à califourchon sur les épaules d'un rustre en blouse. A la tête de cette cavalcade

qui tenait du *Centaure* (?) on voyait s'ébattre, on entendait bruire une volée d'étudiants échappés des écoles; à la queue, une tourbe amassée de rue en rue, armée de toutes pièces, qui d'un sabre rouillé, qui d'un pistolet d'arçon, équipée de toutes défroques... toute la troupe criant à gorge déployée : « Vive Chateaubriand! Vive la liberté de la presse! » — et, chaque fois que le héros de la fête essayait de crier pour son compte : « Vive le Roi! » — couvrant sa voix par des clameurs et des *gueulées* à coups redoublés. »

C'est un honneur — je le sais mieux que personne, — d'être impopulaire; mais il ne faudrait pas en abuser. Habitant, en juillet 1830, la rue de Vaugirard avec fenêtres sur le jardin du Luxembourg, très proche voisin de la Chambre des pairs, j'ai pu gémir de voir M. de Chateaubriand dupe ou victime de sa popularité. Mais je suis en mesure d'affirmer que cette ovation, à laquelle prirent part plusieurs de mes camarades de l'École de droit — blousés peut-être, mais nullement blousards — n'eut rien, absolument rien de ridicule. Le *tout-Paris* de ce jour-là la prit très au sérieux. Quant au *califourchon*, qui ne pouvait tenir du Centaure, puisque les Centaures n'avaient qu'une tête, c'est possible; tout est possible sous un soleil de 36 degrés, entre jeunes gens de dix-huit à vingt ans, dans un moment d'effervescence et de délire; mais je n'en avais jamais entendu parler. Qui m'eût dit pourtant que le feu duc de Broglie, homme grave par excellence, réussirait

surtout dans la *charge?* Le crayon de Daumier, au lieu du burin de l'Histoire.

Poursuivons. Nous voici au 7 août 1830, à la fameuse séance où Chateaubriand prononça son discours testamentaire. Ce discours, très répréhensible sur quelques points, est, en d'autres parties, admirable, et la forme dépasse en beauté tout ce que nous connaissons de Chateaubriand orateur. A lire certaines phrases, on croirait que Charles X, signant les fatales ordonnances, n'était entouré et soutenu que par des sbires, des espions, des traîtres, des conspirateurs de sacristie ; oiseaux de nuit rentrés dans leur trou sous la fusillade populaire : « La conspiration de la bêtise et de la peur. » — « Une Terreur de château organisée par des eunuques. » — « Je laisse la peur à ces généreux royalistes qui n'ont jamais sacrifié une obole ou une place à leur loyauté ; à ces champions de l'autel et du trône, qui naguère me traitaient de renégat, d'apostat et de révolutionnaire. Pieux libellistes, le renégat vous appelle ! » — « Provocateurs de coups d'État, vous vous cachez dans la boue du fond de laquelle vous leviez vaillamment la tête pour calomnier les vrais serviteurs du roi. » — « Que tous ces preux dont les exploits projetés ont fait chasser les descendants de Henri IV à coups de fourche, tremblent maintenant accroupis sous la cocarde tricolore, c'est tout naturel... »

Jamais plus belle voix ne chanta plus faux. Les con-

seillers de Charles X, ses coopérateurs dans cette œuvre que l'on aurait glorifiée si elle avait réussi, étaient, pour la plupart, des hommes médiocres, mais courageux ; aveuglés, mais fidèles. Quelques-uns faillirent payer de leur tête une signature qu'ils avaient donnée à contre-cœur et sans conviction, par pur dévouement au roi. Les moins compromis restèrent debout, se condamnèrent à la retraite, se firent les courtisans de l'exil et ne négligèrent rien pour faire triompher la cause de Henri V. Les vieux découpèrent une robe de chambre dans leur manteau de pair. Les jeunes brisèrent leur épée.

Mais, dans ce discours, dernier soupir de la Monarchie mourante, ce qui est beau est au-dessus de tout. Napoléon, à Sainte-Hélène, avait comparé le style de Chateaubriand à celui des prophètes. En effet, on croit, par intervalles, entendre un Ézéchiel ou un Jérémie, penché sur le cercueil de la Royauté, et, avant de le fermer, murmurant des verset funèbres. Voici de quelle façon sèche et malveillante le feu duc de Broglie parle de ce discours, monument de faiblesse humaine et de génie : « M. de Chateaubriand récita pompeusement son discours d'adieu, que tout le monde connaît, mélange de bon sens et d'outrecuidance, de haine contre les vaincus, de modération envers les vainqueurs; voire même de compliments hyperboliques, de préoccupation de lui-même ; en un mot, la vivante image de son orgueil en personne. »

Ceci va nous aider à conclure. C'est en 1857, nous

dit-on, que ces *Souvenirs* furent écrits. On peut même supposer que le troisième volume est de 1858. A cette date, Chateaubriand était mort depuis dix ans. La politique, la société, l'art avaient changé de face. Un régime odieux au duc Victor de Broglie — et qui, certes, n'aurait pas été agréable à l'auteur de *Buonaparte et les Bourbons*, — avait brusquement dissipé, sous le regard railleur de Sainte-Beuve, les illusions des libéraux, des doctrinaires, des parlementaires, des amants transis de la Monarchie constitutionnelle. N'était-ce pas le moment d'oublier toutes les dissidences politiques, et de ne voir en Chateaubriand que le grand écrivain? Le duc Victor de Broglie, attentif, dans sa noble retraite, au mouvement des intelligences entouré d'une élite de lettrés, d'esprits fins et délicats, justement fier de la jeune gloire de son fils, savait parfaitement à quoi s'en tenir sur les tendances d'une littérature qui nous octroyait *Madame Bovary* au lieu de *Corinne*, et *Fanny* au lieu de *René*. Il n'avait pas besoin qu'on lui fît remarquer qu'un des signes de cette perversion, de cette décadence, c'était l'abandon où on laissait Chateaubriand au profit de Balzac et de ses disciples. Que de motifs pour engager les vieilles querelles et les vieilles rancunes à aller rejoindre les vieilles constitutions et les vieilles lunes!

Puisque j'en suis à la question d'opportunité, encore un mot. Rien de plus respectable, assurément, que la piété filiale, surtout lorsqu'elle se double d'un légi-

time orgueil. Rien de plus sacré que l'obéissance aux volontés d'un père, surtout d'un père tel que celui-là. Mais enfin il est impossible que le feu duc de Broglie ait enjoint à sa famille de choisir, pour publier ses *Souvenirs* très peu réconciliants, le moment où nous venons tous de nous réconcilier sur une tombe, et où la France est écrasée sous le joug de maîtres si indignes, que les plus médiocres ou les plus maladroits ministres de Charles X deviennent des géants et des aigles, comparés à ces nains odieux, à ces oies gloutonnes, à ces pygmées malfaisants.

Ce qu'il y a de touchant, ce qui va au cœur dans ces *Souvenirs,* ce sont les aveux. C'est la sincérité, la simplicité parfaite avec laquelle le duc Victor de Broglie nous raconte comment il est parti de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, pour arriver à la religion catholique et aller à la messe. La messe, on le sait, commence par un *Confiteor* et se continue dans un *Credo*. Je salue avec une respectueuse déférence le *Credo* de cet illustre converti. En dirai-je autant de son *Confiteor* politique? A plusieurs reprises, il déclare qu'il s'est trompé, que l'esprit d'opposition l'a aveuglé, qu'il a méconnu les véritables intérêts de la liberté, que son libéralisme *quand même* a fait le jeu des révolutionnaires. Par malheur, les *mea culpa* politiques ne réparent pas l'irréparable. Dans le secret de la conscience, un acte de foi suffit à tout. Dans les souvenirs de la vie publique, un acte de repentir ne suffit à rien. La preuve de cette insuffisance, c'est que l'homme de bien, l'éminent chré-

tien, qui s'accuse d'avoir voté contre une bonne loi, contrarié un bon ministre ou plaidé une mauvaise cause, publie, trente ans après la bataille, 1,300 pages d'*éreintement* aux dépens de ses anciens adversaires.

V

Si la phrase n'était pas ridicule, sous ma plume, à l'égard d'un homme aussi considérable, je dirais que ce quatrième volume m'a réconcilié avec le feu duc de Broglie. Là, il se montre sous son vrai jour : un grand seigneur libéral, tel qu'il en existe en Angleterre, tel qu'il en existait, sous la Restauration, dans quelques salons privilégiés; libéral, c'est-à-dire ami sincère de la Liberté, que tant de malfaiteurs politiques ont affecté de confondre avec la Révolution. Cette pointe d'ironie et de dédain qu'il avait le tort d'appliquer à d'illustres royalistes, il l'exerce maintenant aux dépens de la plupart de ses collaborateurs dans l'orageuse installation — je ne dis pas la fondation, et pour cause, — de la monarchie de juillet; cette vieille ganache de Dupont (de l'Eure) qui croyait désarmer les loups en hurlant avec eux; Odilon Barrot, qui s'attira, par sa faiblesse, le mot célèbre de Royer-Collard : « Monsieur, je vous ai connu il y a quarante ans; vous vous appeliez Pétion ; » Jacques Laffitte, bientôt puni par où il avait

péché, et qui, après avoir dit : « On va voir qui l'emportera, de la maison Laffitte ou de la maison de Bourbon, » — fut réduit à s'entendre surnommer *Jacques Faillite;* le marquis de la Fayette, qui, pour rester populaire, aurait volontiers sacrifié trois monarchies de plus, et dont la popularité finit par sombrer dans la parodie : tous ces personnages défilent devant le noble duc, sans qu'il leur accorde plus qu'ils ne valent : un peu d'indulgence en faveur de beaucoup d'aveuglement et de quelques bonnes intentions. Il paye enfin à Benjamin Constant, qu'il avait tant de raisons de haïr, tout un arriéré de mépris :

« Le plus difficile à colloquer, ce fut Benjamin Constant... Son caractère était peu considéré... L'Académie française lui avait obstinément fermé sa porte. Perdu de dettes, épuisé de veilles et de jeu, il n'était guère possible d'en faire un ministre... » — Et plus loin : « Depuis longtemps, sa santé délabrée ne se soutenait plus que sous l'action redoublée des excitants. J'allai le voir; nous causâmes de choses et d'autres: il ne me demanda point de revenir. Je pourrais dire comme M. de Chateaubriand l'a dit de Chénier : « On ne m'a pas raconté ses derniers moments. » — Mais je ne le dirais qu'avec une arrière-pensée de profond regret. — En d'autres termes ; « Il mourut en mécréant et en damné. »

Les bénéficiaires des révolutions se ressemblent toujours par quelque côté. Les esprits naïfs ont seuls

le droit de s'étonner ou de croire à du nouveau, lorsqu'une catastrophe de ce genre amène un redoublement de bassesse, d'avidité, de délation, de rapacité et de vénalité. Il n'y a de différence que du mal au pire. Aux solliciteurs obséquieux et corrects succèdent les solliciteurs affamés et menaçants. Ceux-là courbaient l'échine, ceux-ci montrent les dents. Les oiseaux de basse-cour deviennent des oiseaux de proie. Quelques semaines après les *glorieuses* journées, Saint-Marc Girardin publia un article fort spirituel sur cette nnée de sauterelles — non, de quémandeurs, — affluant de tous les points du royaume, en malle-poste, en diligence, en patache, en carriole, en bateau, et inondant les ministères. Je n'ai pas besoin de rappeler *la Curée* de M. Auguste Barbier, saluée comme une revanche des honnêtes gens, et, dans le fait, mauvaise action en mauvais vers. Les pages du duc Victor de Broglie sur le même sujet sont très piquantes, et finissent par un mot charmant : « Il fallait une réponse au déluge de sollicitations qui pleuvaient sur nous, à l'universelle postulation des emplois, aux dénonciations incessantes et réitérées contre les fonctionnaires prétendus carlistes... La chasse au carlisme, c'est-à-dire, en bon français, la curée des places, n'en continua que de plus belle, jusqu'au jour où, l'un des limiers de cette meute affamée s'étant écrié d'une voix vibrante : « Savez-vous, messieurs les ministres, ce que c'est qu'un carliste ? » nous lui répondîmes d'un commun accord :

« — Un carliste, c'est un homme qui occupe un poste dont un autre homme a envie. » — L'éclat de rire fut universel, et nous valut quelques jours de répit. »

Est-ce à dire qu'un *carliste* d'ancienne date (lisez *légitimiste*) puisse être d'accord sur tous les points avec le noble auteur de ces *Souvenirs* ? Je n'en discuterai qu'un seul, le plus délicat de tous, celui qui touche de plus près à la fibre royaliste, celui qui rouvre les vieilles blessures, quand on songe que Sainte-Beuve put écrire, dix-huit ans après : « La dynastie d'Orléans avait beaucoup de rejetons, mais pas de racines. » — Le duc de Broglie examine (bien légèrement) les diverses solutions qui auraient pu sauvegarder le principe de légitimité et maintenir la couronne sur la tête de Mgr le duc de Bordeaux. — « La régence, nous dit-il, déférée pour un temps quelconque au duc d'Orléans, en face de Charles X, qui le regarderait faire les bras croisés!... L'appel au trône d'un enfant de huit ans (il en avait dix), apparemment sous la tutelle de son grand-père et sous la garde de sa mère, à moins qu'on n'eût pris le parti héroïque de les séquestrer je ne sais où, et d'élever le petit roi en chartre privée! »

Ce ton de raillerie, en face des événements qui ont suivi et ne se sont pas encore arrêtés, serre le cœur. Il est certain que, présenté de cette façon, cet expédient légitimiste avait peu de chances de succès. Mais voyons! Est-ce donc la première fois qu'un roi abdique, sans que l'on se croie obligé de lui raser la

tête et de le renfermer dans un cloître? Si ce roi est un vieillard de soixante-treize ans, la difficulté n'est-elle pas amoindrie? Ne pouvait-on assurer à Charles X, pour abriter sa royale vieillesse, un château tel que Fontainebleau ou Saint-Germain, ou mieux encore Chambord, que lui aurait abandonné son petit-fils, et qui, en somme, était préférable, pour un roi de France, à Holyrood et à Goritz? Il y aurait été accompagné par le duc d'Angoulême, philosophe chrétien qui ne demandait qu'à ne pas régner, et par Madame la Dauphine, dont l'âme française et la piété fervente se seraient mieux accommodées d'une *retraite* que d'un exil. Sans doute, il y aurait eu là une petite cour vivant dans le passé, mélancolique, morose, mécontente, prompte à critiquer ce qui se serait fait loin de son influence; mais que pouvait-elle?

Madame, duchesse de Berry, n'eût pas été un embarras, au contraire. Étrangère à de tragiques et importuns souvenirs, nièce de la duchesse d'Orléans, songeant à marier sa fille, la délicieuse Louise de France, à l'aimable duc de Chartres, sa nature méridionale, vive, enjouée, prime-sautière, éprise de mouvement et de plaisir, se serait trouvée plus à l'aise dans cette jeune famille, au milieu de ces charmantes princesses, que sous le joug d'une étiquette et sous les yeux de *grands-parents*, qui avaient toujours l'air de penser qu'elle s'amusait trop pour une veuve. Quant à Henri V, d'un an plus âgé que Louis XIII, de cinq ans moins jeune que Louis XIV et que Louis XV dans des conditions ana-

logues, sous la tutelle de Louis-Philippe, dont la sagesse a fait ses preuves, avec des mentors tels que Chateaubriand, Royer-Collard, Casimir Perier, Lainé, Guizot, Berryer, Saint-Priest, et le duc de Broglie lui-même, il aurait pu donner tout à la fois des gages à l'esprit moderne et des consolations à l'ancienne société, servir de trait d'union entre deux grands partis, et réaliser enfin ce *juste milieu*, ce centre droit, dont on a dit qu'il résumait l'avis de la France. — Hélas! il faut croire que la France n'a jamais été de son propre avis.

C'était difficile, j'en conviens; ce n'était pas impossible. Il fallait beaucoup de bonne volonté; il y en eut beaucoup de mauvaise. Dans tous les cas, la suite a prouvé que l'on ne pouvait faire pire que ce que l'on a fait.

En revanche, le mot *admirable*, un peu trop prodigué par les réclames, n'est pas de trop, si nous passons au procès des ministres. La douce et éloquente figure de M. de Martignac a porté bonheur au duc Victor de Broglie. Déjà, dans son troisième volume, fort peu tendre pour les fidèles serviteurs de Louis XVIII et de Charles X, il avait, par des hommages sincères et bien justifiés, indemnisé Martignac du laconisme hautain des *Mémoires d'outre-tombe*. Dans son plaidoyer pour M. de Polignac, — dont la vie était en jeu, — Martignac s'éleva presqu'au sublime. — « Le premier rang (parmi les défenseurs)

appartenait de droit à M. de Martignac, qui, victime universellement honorée et regrettée de la *sotte ambition* de son successeur et du *fol entêtement* de son maître, resté debout sur les débris d'un établissement dont il avait été dernier soutien et le plus digne ornement, venait prêter, à l'un le dernier souffle d'une voix qui tombe, et à l'autre l'ardeur qui s'éteint; protégeant, au prix de ce qui lui restait de vie, la tête de celui-là et l'honneur de celui-ci. »

Il est bien entendu que nous n'acceptons ni le *fol entêtement*, ni surtout la *sotte ambition*. M. de Polignac n'était ni un ambitieux, ni un sot. C'était, au plus haut degré, un homme d'ancien régime, dépaysé dans notre société moderne, imbu de certaines idées de libéralisme britannique, et persuadé que, en faveur de ces libertés assez mal définies, la France lui pardonnerait une politique de grand seigneur ou d'aristocrate. C'était aussi un rêveur, que les secousses de sa vie, la brusque transition des élégantes joies de son enfance aux douleurs de l'émigration, l'exil, la prison, les condamnations à mort, avaient disposé à une sorte d'illuminisme, où les calculs de la sagesse humaine étaient dominés par je ne sais quelle fatalité providentielle. Brillant dans un salon, impossible à la tribune, absolument réfractaire aux secrets et aux intrigues du parlementarisme, il s'étonnait naïvement de l'opposition qu'il rencontrait avant d'avoir fait un acte, pris une mesure ou dit un mot. On raconte

qu'une femme d'esprit, se confessant dans une ville où elle était étrangère, répondit à son confesseur, qui lui demandait son nom : « Mon père, mon nom n'est pas un péché. » — En conscience, le prince Jules de Polignac pouvait-il croire que son nom fût un péché, un attentat contre la Charte, un présage de gouvernement despotique, un prétexte pour s'écrier : « Malheureuse France ! malheureux Roi ! » — Ce nom, cher à Charles X, rappelait sans cesse à celui qui avait l'honneur de le porter son seul vœu, sa seule *ambition :* être le meilleur ami de ce roi qui l'avait vu naître, qui l'avait fait jouer sur ses genoux, et avec qui il aimait à confondre des souvenirs où ils ne rencontraient ni M. Dupont (de l'Eure), ni M. Audry de Puyraveau.

N'importe ! Nous savons un gré infini au duc Victor de Broglie d'avoir arraché à l'oubli ces scènes émouvantes, d'avoir reproduit une partie de l'admirable plaidoirie de M. de Martignac, plaidoirie digne des plus glorieuses dates de l'éloquence, et que balança le foudroyant succès de M. Sauzet, plaidant pour M. de Chantelauze. — « Ce fut là, nous dit l'auteur des *Souvenirs*, que M. Sauzet, le jeune aigle du barreau de Lyon, fit ses débuts en plaidant pour M. de Chantelauze avec une témérité que son talent racheta, mais qui vraiment dépassait toute mesure. » — Ceci est un peu sec, si l'on songe au cri d'enthousiasme qui accueillit ce début de l'aigle lyonnais, à un article de Montalembert dans *l'Avenir*, où l'ardente imagination du plus jeune des pairs de France transformait

l'excellent M. Sauzet en émule de Bossuet, de Burke, de Dante et de lord Byron.

Après avoir cité la magnifique péroraison de M. de Martignac, qui se termine ainsi : « Le coup frappé par vous ouvrirait un abîme et ces quatre têtes ne le combleraient pas, » — le feu duc de Broglie ajoute : « En prononçant ces derniers mots d'un accent solennel et prophétique, M. de Martignac se retourna vers les accusés, les couvrit en quelque sorte d'une commisération respectueuse, et les remit entre nos mains avec un mélange inexprimable de grâce et d'autorité. Cicéron lui-même aurait avoué l'action, le geste et le langage. Ce furent presque les dernières paroles que la France entendit de cette bouche éloquente; le lendemain, ses forces trahissaient de plus en plus son courage. A l'issue des débats, il rentra dans sa demeure pour n'en plus sortir qu'enveloppé du drap mortuaire ».

Ici, je crois que les souvenirs du duc de Broglie ne sont pas tout à fait exacts. A l'ouverture de la session 1831-1832, le colonel de Briqueville proposa à la Chambre des députés de voter une loi pour interdire aux princes de la branche aînée, — *sous peine de mort*, — tout accès en France. M. de Martignac se leva, et reparut à la tribune. Sa pâleur, son air de souffrance et d'abattement ajoutaient encore au prestige de sa parole. On eût dit une apparition, un fantôme sorti du tombeau pour protester contre la violence révolutionnaire. Son discours produisit une émotion profonde. Les députés les moins romanes-

ques en vibraient encore en sortant de la séance. M. de Martignac rappela à ses collègues que, pendant son ministère, il avait su la présence de la reine Hortense à Paris, et qu'il s'était décidé à paraître l'ignorer. — « Et cependant, Messieurs, ajouta-t-il dans un élan dont rien ne saurait rendre l'effet pathétique, il ne s'agissait que du bannissement; s'il s'était agi de la mort, je ne vous en parlerais pas. »

Un détail curieux de ce procès inoubliable, et à peu près oublié : si les accusés étaient en péril de mort, ce péril ne venait pas de leurs juges. Le roi et l'immense majorité de la Chambre des pairs étaient d'accord pour repousser avec énergie l'idée d'une condamnation capitale. Mais la foule ameutée devant le palais avec des hurlements de tigre ou de cannibale! Ce peuple souverain, que l'on avait proclamé, cinq mois auparavant, héroïque, sublime, saint, intrépide dans la résistance, magnanime dans la lutte, modéré dans la victoire! C'était le même, et ce lion populaire, ce modèle de désintéressement, d'abnégation et de vertu, allait, deux mois après, saccager l'archevêché et Saint-Germain-l'Auxerrois avec une fureur bestiale! Et ce peuple, si intelligent qu'il donnait de l'intelligence aux baïonnettes, on était condamné à le voir, l'hiver suivant, lors de l'invasion du choléra, attribuer l'épidémie aux médecins et aux prêtres, aggraver le fléau par des excès de boisson et des émeutes insensées... « A défaut d'empoisonneurs, on eut des assassins. Des hommes du peuple (héros de juillet probablement) se mirent en observation dans

les rues. Quiconque était porteur d'une fiole, d'un paquet, ou passait auprès d'une boutique de comestibles leur était suspect. Pour un geste, parfois pour un regard, on se ruait sur lui, on le maltraitait, on le torturait, et, quand il avait succombé, son cadavre était traîné dans le ruisseau ou déchiré par une populace en délire... » Je m'arrête, le tableau est effrayant ; la page qui suit est épouvantable, et je puis, témoin oculaire, en attester l'exacte vérité. Mais alors, pourquoi diviniser aujourd'hui ce que l'on maudira demain? Quand l'armée de l'émeute renverse un pouvoir qui vous incommode, elle se nomme le peuple. Quand elle se jette en travers de vos efforts pour réparer ses ravages et régulariser son œuvre, elle n'est plus que la populace. Au fond, c'est toujours la même.

Heureusement, dans cette crise décisive, si les assoifés de popularité firent tout ce qu'il fallait pour que la bête fauve dévorât sa proie, il y eut des hommes de cœur qui comprirent que l'honneur de la France était en jeu, et que, dans de pareils moments, l'énergie et la promptitude de l'action étaient encore préférables aux splendeurs de l'éloquence. — « L'opération fut conduite avec beaucoup de vigueur et de discrétion... Les murmures éclatèrent au passage des voitures ; mais elles étaient lancées au grand trot, et il était trop tard pour les arrêter. M. de Montalivet, à cheval, dirigeait l'escorte. A trois heures, le canon de Vincennes annonça l'entrée des prisonniers dans la forteresse. »

La partie était gagnée, autant du moins qu'elle

pouvait l'être, jouée dans cette fournaise. Dès l'instant que les prisonniers avaient la vie sauve, le reste allait de soi. La perpétuité, en pareil cas, n'est pas même la durée. Ces affreux *scélérats*, pour lesquels il aurait fallu renouveler les supplices du moyen âge, n'étaient, l'année suivante, que des coupables; un an après, d'honnêtes gens qui s'étaient trompés; un an plus tard, des victimes.

Je ne suivrai pas le noble auteur de ces *Souvenirs* à travers les épisodes qui se succédèrent de septembre 1830 à juin 1832, qui assombrirent le berceau de la Monarchie de Juillet, et qui, à distance, font l'effet de sinistres pronostics; le mystérieux suicide du dernier des Condés, si fertile en venimeux commentaires; les émeutes périodiques; après le procès des ministres, les scènes sauvages de l'Archevêché et de Saint-Germain-l'Auxerrois; les révolutions de Belgique, de Pologne et d'Italie créant à la Monarchie nouvelle de nouveaux embarras et fournissant des textes à la faconde déclamatoire de M. Mauguin et de son groupe; le choléra, avec son cortège de fureurs populaires; la mort de Casimir Perier: l'insurrection dite du cloître Saint-Merry; l'aventureuse tentative de la duchesse de Berry et la prise d'armes des Vendéens. Le duc Victor de Broglie retrace ces événements sans grande originalité, mais avec une hauteur de vues, une tristesse railleuse, un accent de sincérité, qui prouvent tout le bien qu'il aurait pu faire dans une situation franche où, servant un gouvernement incontesté, il aurait profité de ses talents, de

ses études, de son grand nom, de son influence morale, pour réconcilier enfin la liberté avec l'autorité, Le feu duc de Broglie était de ceux qui rêvèrent la seule politique qui fût raisonnable, et qui, par conséquent, n'a jamais été réalisée; un grand parti, le parti de la France, loyalement rallié à la Monarchie de 1830, tout en restant le contraire d'un parti révolutionnaire. Bien des fois, j'en suis sûr, en écrivant ces pages vers 1857, sous un régime qui lui était odieux et qui, sous sa forme d'absolutisme démocratique, froissait toutes ses idées, l'auteur des *Souvenirs* a dû être frappé d'un contraste où se révèle le néant des probabilités humaines. Pendant les deux sombres et orageuses années que sa plume a fait revivre, il n'y eut pas un mois, pas une semaine, pas un jour, où la Monarchie de Juillet ne fût à deux doigts de sa perte. Elle ne tenait qu'à un fil, et ce fil risquait, à chaque instant, d'être brisé par des mains perfides ou brutales. Elle résista pourtant; elle parut s'affermir, les périls furent conjurés ou éloignés. Les intérêts matériels, qu'elle avait d'abord inquiétés, se firent ses complices et se placèrent sous sa tutelle. La prospérité du pays plaida pour son gouvernement. A défaut du dévouement que l'antique Royauté avait emporté dans un pli de son manteau fleurdelisé, la Royauté approximative pouvait compter sur l'égoïsme. Les jeunes princesses, par leurs grâces angéliques, désarmaient les critiques les plus moroses. La bravoure héroïque des jeunes princes, de concert avec des généraux illustres, cueillait assez de gloire pour

que l'on pût, sans scrupule, jouir des bienfaits de la paix. L'Algérie était pacifiée. Abd-el-Kader était pris, et nos spirituels vaudevillistes n'avaient plus de prétexte pour dire : « Abd-el-Kader! mais non! il n'a pas un mauvais caractère; seulement, on n'a pas su le prendre! » — Et c'est en ce moment d'accalmie, de détente, que la Monarchie de 1830 est tombée, — « comme ces malades qui meurent guéris, comme ces femmes qui résistent dans leur faiblesse et qui succombent dans leur force! »

Ce qu'on ne saurait lire sans émotion, c'est la note qui précède ce volume, et qu'a publiée le digne fils de ce noble père. Il y a là un tel fonds d'honnêteté, que l'on pardonne aisément les injustices de détail et les bouffées de mauvaise humeur : « *Un octogénaire plantait.* J'achève aujourd'hui (octobre 1878), ma quatre-vingt-troisième année. Bien que l'âge et les infirmités m'aient épargné jusqu'ici, et que rien encore, en apparence, ne m'assigne une fin prochaine, j'y marche à pas pressés. Si je ne le sens pas, je le sais... Ce que j'ai vu de mes yeux, ce à quoi j'ai travaillé de mes efforts, les sentiments enfin qu'ont fait naître en moi le spectacle des choses et le commerce des hommes, peuvent intéresser à certain degré mes proches, mes amis, et, que sait-on? peut-être d'autres encore. — « Tout sert en ménage », dit le proverbe; l'histoire est une petite sœur des pauvres qui ne laisse rien traîner et qui tire parti des moindres reliques. »

Une petite sœur des pauvres! N'est-ce pas touchant

et charmant? Qui de nous n'a pas vu, le matin, à l'heure où les riches dorment encore, ces vaillantes petites sœurs, trottinant sur le pavé, un panier sous le bras, ou voiturées dans une petite charrette attelée à un petit âne? Elles vont aux endroits où l'on a bien dîné la veille. Elles récoltent ce qui est resté sur la table des heureux de ce monde. Tel mets entamé dans une salle étincelante de cristaux et de bougies, couverte de fleurs, égayée de rires et de chansons, va être achevé dans une mansarde ou une soupente, dans une atmosphère suffocante, sur une table sordide, sous les yeux d'un père et d'une mère qui se privent pour que leurs enfants aient quelques bouchées de plus. Et nous aussi, nous sommes des pauvres, hélas! ruinés par notre faute, et l'Histoire est notre Petite sœur. Elle ne veut pas laisser mourir de faim ses chères clientes, la vérité, la pitié, la liberté, la justice. Elle nous apporte les débris du festin que nous avons follement gaspillé, et ce n'est pas à cette sœur charitable que nous devons nous en prendre, si, de toutes nos illusions, de toutes nos conquêtes, de toutes nos richesses, de toutes nos espérances, de tous nos songes, nous n'avons conservé que « l'art d'accommoder les restes ».

FIN

TABLE

		Pages
I.	Les Sœurs hospitalières	1
II.	M. Chantelauze	17
III.	Ma prison	61
IV.	La France Juive	77
V.	La Vicomtesse de Janzé	93
VI.	J.-J. Weiss	107
VII.	Récits militaires	121
VIII.	Les Bourbons et la Russie pendant la Révolution	137
IX.	Le Roman comtemporain	153
X.	Gaston de Saint-Valry	169
XI.	Lamennais et le baron de Vitrolles	185
XII.	Balzac	201
XIII.	Vicomte E.-M. de Vogué	217

XIV. Un Salon a Paris.................. 233
XV. Xavier de Mérode........................... 249
XVI. La Renaissance religieuse en France.... 265
XVII. Le Duc Victor de Broglie.......... 281

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT. — 72758.

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

	f. c.
DUC DE BROGLIE	
FRÉDÉRIC II ET LOUIS XV, 2 vol....	15 »
VICTOR HUGO	
TORQUEMADA, 1 vol................	6 »
J. BARDOUX	
LA COMTESSE PAULINE DE BEAUMONT	7 50
BENJAMIN CONSTANT	
LETTRES A MADAME RÉCAMIER, 1 vol.	7 50
COMTE D'HAUSSONVILLE	
MA JEUNESSE, 1 vol................	7 50
PAUL JANET	
VICTOR COUSIN ET SON ŒUVRE, 1 vol.	7 50
L. PEREY & G. MAUGRAS	
LA VIE INTIME DE VOLTAIRE, 1 vol...	7 50
CH. DE RÉMUSAT	
CORRESPONDANCE, 4 vol............	30 »
ERNEST RENAN	
NOUVELLES ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE, 1 vol....................	7 50
G. ROTHAN	
L'ALLEMAGNE ET L'ITALIE, 2 vol....	15 »
PAUL DE SAINT-VICTOR	
VICTOR HUGO, 1 vol........	7 50
JULES SIMON	
THIERS, GUIZOT, RÉMUSAT, 1 vol....	7 50

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

	vol.
BLAZE DE BURY	
ALEXANDRE DUMAS....................	1
P. BOURDE	
DE PARIS AU TONKIN.................	1
ÉDOUARD CADOL	
HORTENSE MAILLOT...................	1
Psse CANTACUZÈNE-ALTIÉRI	
FLEUR DE NEIGE.....................	1
GABRIEL CHARMES	
STATIONS D'HIVER...................	1
ÉDOUARD DELPIT	
SOUFFRANCES D'UNE MÈRE............	1
E. DESCHANEL	
PASCAL, LAROCHEFOUCAULD, BOSSUET...	1
H. DE LA FERRIERE	
TROIS AMOUREUSES AU XVIe SIÈCLE.....	1
O. FEUILLET	
LA VEUVE...........................	1
ANATOLE FRANCE	
LE LIVRE DE MON AMI................	1
JEAN GIGOUX	
CAUSERIES SUR LES ARTISTES DE MON TEMPS..............................	1
GYP	
ELLES ET LUI.......................	1
LUDOVIC HALÉVY	
CRIQUETTE..........................	1
GUSTAVE HALLER	
LE SPHINX AUX PERLES...............	1
H. HEINE	
POÉSIES INÉDITES...................	1
F. DE JULLIOT	
TERRE DE FRANCE....................	1
F. DE JUPILLES	
JACQUES BONHOMME CHEZ JOHN BULL..	1
PIERRE LOTI	
MON FRÈRE YVES.....................	1
MARC MONNIER	
APRÈS LE DIVORCE...................	1
MAX O'RELL	
LES CHERS VOISINS..................	1
RICHARD O'MONROY	
A GRANDES GUIDES...................	1
QUATRELLES	
LETTRES A UNE HONNÊTE FEMME.......	1
E. QUINET	
LETTRES D'EXIL, I ET II............	1
H. RABUSSON	
ROMAN D'UN FATALISTE...............	1
GEORGE SAND	
CORRESPONDANCE, I A VI.............	6
Cel TCHENG-KI-TONG	
LES CHINOIS PEINTS PAR EUX-MÊMES...	1
L. DE TINSEAU	
L'ATTELAGE DE LA MARQUISE..........	1
LA MEILLEURE PART..................	1
*******	
L'IMPÉRATRICE WANDA................	1
MARIO UCHARD	
MADEMOISELLE BLAISOT...............	1

Collection de luxe petit in-8°, sur papier vergé à la cuve.

	vol.
OCTAVE FEUILLET	
JULIA DE TRÉCŒUR...................	1
LUDOVIC HALÉVY	
LA FAMILLE CARDINAL................	1
PIERRE LOTI	
LES TROIS DAMES DE LA KASBAH.......	1
PROSPER MÉRIMÉE	
CARMEN.............................	1
MELCHIOR DE VOGUÉ	
HISTOIRES D'HIVER..................	1
L. ULBACH	
INUTILES DU MARIAGE................	1

Paris. — Imprimerie PH. BOSC, 3, rue Auber



